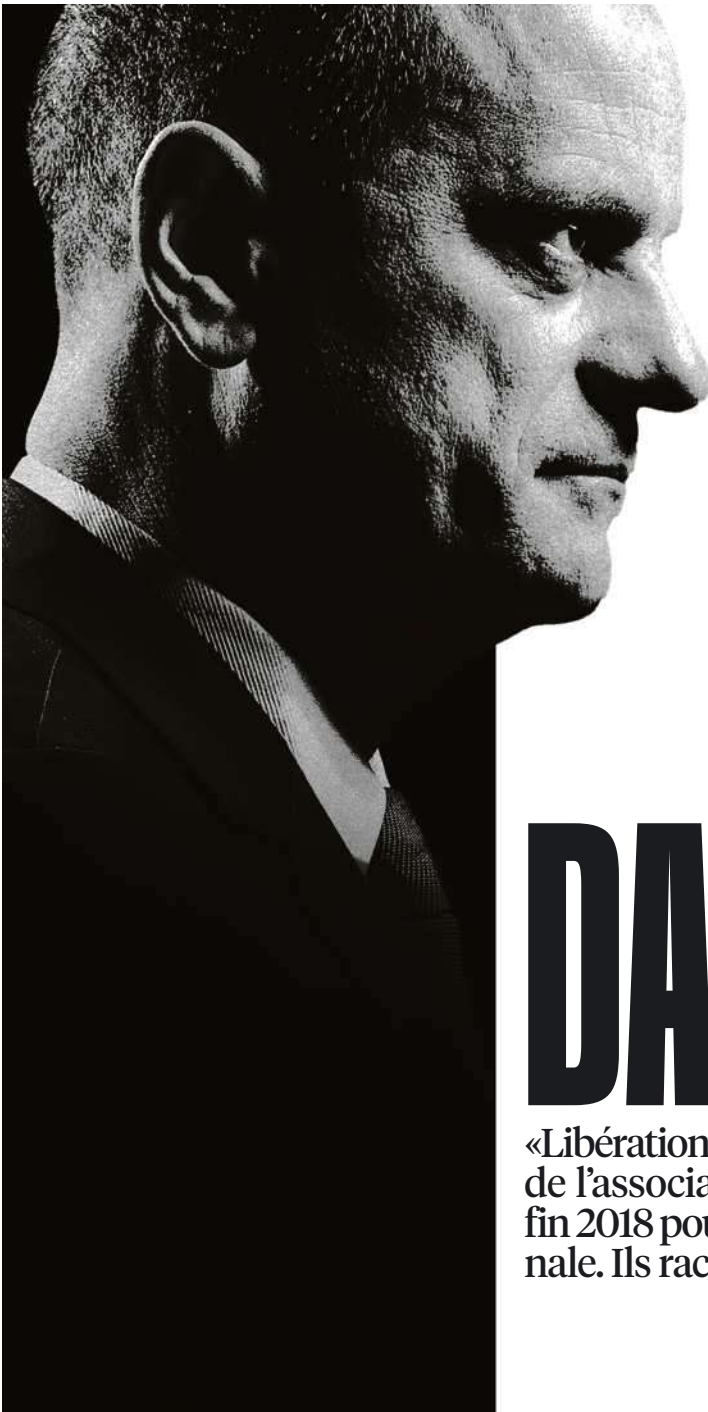


# Libération



# DARON NOIR

«Libération» a recueilli les témoignages d'anciens élèves de l'association Avenir lycéen, créée de toutes pièces fin 2018 pour soutenir le ministère de l'Education nationale. Ils racontent avoir été «instrumentalisés». PAGES 2-5

Jean-Michel Blanquer, en 2017. PHOTO JOËL SAGET, AFP



**Images**  
Un ouvrage  
tout photos  
tout femmes  
PAGES 21-23

**Livres**  
Rencontre  
avec Pascal  
Quignard  
PAGES 35-37

**Radar**  
Mode de vie :  
la fripe,  
c'est chic  
PAGES 46-47

**Montagne,  
supplément  
massif**

16 PAGES  
EN CAHIER CENTRAL



**L'ultime jour  
du procès Daval**

PAGES 12-13

**ÉDITORIAL**Par  
**PAUL QUINIO****Magouille**

Toute ressemblance avec des personnages ayant existé n'est... pas fortuite. La tentation est forte de sourire et d'imaginer Kad Merad adapter son rôle dans la série télévisée *Baron noir* au personnage de Jean-Michel Blanquer. Dans un épisode, l'acteur, hiérarque socialiste du Nord, joue au grand frère qui chaperonne un responsable étudiant, lui explique comment tenir une AG, entraîner l'adhésion, tirer les ficelles d'un vote. Il lui explique la vie... politique. Un rôle inspiré de situations réelles, Julien Dray ayant dans les années 90 joué ce rôle auprès de l'Unef-ID. Cette histoire, le scénariste de la série, Eric Benzekri, la connaît par cœur, puisqu'il militait à l'époque dans le syndicat étudiant. Blanquer, comme le révèle notre enquête, postule donc au même rôle, avec cette fois l'instrumentalisation d'un syndicat lycéen, monté de toutes pièces pour être à sa main. Si le parallélisme est tentant, il existe des différences. Dray était un cadre militant d'un parti politique. Blanquer exerce, lui, des fonctions ministérielles. Bien sûr, il n'apparaît pas en première ligne dans cette tambouille. Mais on a peine à croire qu'il pouvait ignorer les manœuvres du directeur de la Direction générale de l'enseignement scolaire. Sorte de bras droit du ministre, ce haut fonctionnaire est mis en cause pour avoir piloté une opération de manipulation de lycéens. Des recteurs auraient aussi trempé dans la magouille. Autrement dit, c'est l'appareil d'Etat, Rue de Grenelle ou dans les administrations déconcentrées, qui a été mis au service d'une instrumentalisation partisane. Le ministre a refusé de s'en expliquer auprès de *Libération*. Dommage. Outre ce mélange d'un mauvais genre, notre enquête souligne deux autres choses. D'abord, ce vide sidéral en termes de relais d'opinion dont disposent Emmanuel Macron, la majorité et LREM pour soutenir leur politique. Elle confirme ensuite un défaut persistant de la macronie : l'amateurisme. ♦

# Avenir lycéen, un syndicat modèle modelé pour Blanquer

Après les révélations de «Mediapart» sur des dérives financières, «Libération» a interrogé d'anciens adhérents de l'organisation lycéenne. Ils décrivent comment la structure, officiellement apolitique, a été créée fin 2018 et pilotée depuis la Rue de Grenelle pour servir les intérêts du ministère et contrecarrer la mobilisation contre la réforme du bac.

**ENQUÊTE**

Par  
**CHARLES DELOUCHE-  
BERTOLASI  
et MARIE PIQUEMAL**

Ces derniers jours, sa rancœur a atteint un nouveau palier. Un mélange d'aigreur, de colère et de désillusion. «C'est dégueulasse. On nous a utilisés, brossés dans le sens du poil en nous filant plein d'argent. Sans contrôle, encadrement, ni rien. Et aujourd'hui, des mineurs sont suspectés de détournement de fonds. Cette histoire est folle.» Clairanne Dufour, l'une des fondatrices d'Avenir lycéen, une organisation lycéenne peu connue qui revendique 400 adhérents, avait pourtant fait un long travail sur elle-même, pour couper, s'éloigner de tout ça. Plusieurs de ses camarades de l'époque ont fait de même, «dégoutés de voir comment les choses se passent en vrai». Avec cette douloureuse prise de conscience, «quand tu mesures que tu as été instrumentalisé». Les récentes révélations de *Mediapart* les ont

tous fait replonger. La semaine dernière, le site d'investigation démontrait, relevés bancaires à l'appui, la façon dont cette structure, officiellement apolitique, a touché 65000 euros de subventions publiques du ministère en 2019 pour organiser un congrès qui n'a jamais eu lieu, préférant flamber l'argent en bouteilles de champagne, chambres d'hôtel à 300 euros et autres régala-des... Le cabinet du ministre, alerté cet été selon le site, a laissé faire, en leur accordant même 30000 euros supplémentaires pour 2020.

**Premiers blocus**

Après la publication de l'enquête de *Mediapart*, le ministère de l'Éducation a pédalé dans la semoule pour se justifier, lançant une enquête administrative avec l'espoir d'enterrer l'affaire. Raté. *Libération* s'est procuré d'autres pièces du puzzle, et nous sommes en mesure de démontrer comment l'idée de créer cette organisation lycéenne a germé Rue de Grenelle, dans l'entourage proche de Jean-Michel Blanquer, pour

servir la communication du ministre, et surtout rompre tout dialogue avec les syndicats lycéens. Retour en décembre 2018. À l'époque, le mouvement des gilets jaunes est à son apogée et la mobilisation gagne les lycées. Jean-Michel Blanquer, ministre de l'Éducation nationale depuis plus d'un an, découvre ses premiers blocus. Il n'est pas habitué à la contestation, jusqu'ici ses réformes passent comme des lettres à la Poste, à l'image de Parcoursup. Il est aidé aussi par un alignement des planètes : l'Unef, syndicat étudiant englué dans des scandales internes, est hors-service. Mais à l'approche de l'hiver 2018, la situation se complique pour le ministre. Sa réforme du bac chamboule l'organisation des lycées. Un peu partout, des profs rallient les cortèges des gilets jaunes. Des lycéens leur emboîtent le pas. Le 6 décembre, le ministère annonce 360 lycées bloqués en France par des amas de poubelles. Louis Boyard, 18 ans à l'époque, représentant de l'UNL, syndicat lycéen qui revendiquait 7000 adhérents, se retrouve

propulsé sur tous les plateaux télé. «A partir du moment où on a appelé les lycéens à rejoindre les gilets jaunes, j'ai été invité partout. Je me suis retrouvé un peu porte-parole du mouvement du jour au lendemain. Ça m'a dépassé.» Le voilà convié, fissa, Rue de Grenelle, dans le cabinet du ministre. «Ils voulaient qu'on discute. J'ai répondu que des points de la réforme étaient à revoir.» Il sera reçu deux autres fois, coup sur coup, les 10 et 17 décembre. Puis, rideau. L'UNL ne sera plus convié Rue de Grenelle pendant des mois.

**«La com du rectorat»**

Au même moment, en décembre 2018 donc, dans plusieurs académies, une même scène, étonnante, se répète. Des représentants lycéens, sortes de «superdélégués de classe» élus au Conseil académique de la vie lycéenne (CAVL), «une instance de dialogue entre lycéens et rectorat» (dixit le site du ministère), publient sur les réseaux sociaux des communiqués quasi identiques dans le ton et les mots employés,





Jean-Michel Blanquer entouré des membres du Conseil national de la vie lycéenne, le 5 avril 2019 Rue de Grenelle. Parmi eux, une dizaine de membres d'Avenir lycéen.

PHOTO PATRICK GELY. SIPA

appelant les élèves à descendre de leurs barricades et à retourner en cours. Zoé Perochon-de-Jametel, 18 ans à l'époque, venait d'être élue au CAVL de Créteil: «C'était le tout début de notre mandat. Le rectorat nous a proposé d'écrire un communiqué pour apaiser le climat tendu. On se met d'accord avec les autres élus, on lit notre texte devant le recteur lors d'une réunion, qui nous demande de l'envoyer juste pour corriger les fautes d'orthographe. Et là... le texte qu'on nous renvoie est tout réécrit, avec une opposition ferme aux blocus, ce qui n'est pas du tout l'idée initiale!» Sur WhatsApp, son interlocutrice à l'académie lui répond avec autorité: «Nous avons repris le communiqué avec la com du rectorat. C'est ce texte qui devra être énoncé.» Dans l'académie d'Orléans-Tours, Teddy Wattebled, 17 ans à l'époque, raconte la même chose: «Le rectorat nous a proposé d'écrire un communiqué. Sur le moment, je n'ai pas vu le problème. Je venais d'être élu, je ne savais pas exactement quel était mon rôle.» Ayant lui-

même organisé la mobilisation dans son lycée, et militant à l'époque au Mouvement des jeunes communistes de France, il se lance dans un exercice d'équilibriste: «Plusieurs lycées ont adopté un mode de manifestation pacifiste devant leurs lycées, et c'est ce que nous encourageons aujourd'hui. [...] Nous espérons de tout cœur que cette semaine sera marquée par un retour au calme, et non nécessairement par un arrêt des manifestations. Nous ne sommes pas mieux entendus lorsqu'il y a de la casse, bien au contraire, les revendications sont discréditées par l'Etat», écrit-il. Le rectorat lui répond, comme un prof qui corrige un élève: «Bravo pour ta volonté de bien faire. J'ai lu attentivement ta tribune. Hélas elle comporte à mon avis de très grandes maladrotes et ne peut pas dans l'état être relayée par le CAVL. Tu pourras lire toutes les annotations que j'ai portées.» Confus et pantois, Teddy Wattebled s'exécute, en s'assurant sur ses convictions. «Plusieurs lycées ont adopté un mode de

manifestation pacifiste devant leurs lycées, bien que cette méthode soit plus appropriée, elle n'en reste pas moins illégale, le droit de grève n'étant pas reconnu pour les lycéens», écrit-il finalement.

#### Réseaux sociaux et hashtag

Le 9 décembre, nouveau conseil du rectorat sur sa boîte mail. Cette fois, le fonctionnaire de l'Education nationale lui explique comment rédiger ses messages sur les réseaux sociaux et quel hashtag utiliser. Un cours de community manager en somme: «Un #avenirlyceen a été créé par d'anciens élus CNVL et CAVL. Je vous propose de le mentionner chaque fois que vous communiquez sur la vie lycéenne.» Rien que d'y repenser, Teddy Wattebled en est malade. «Ils nous ont instrumentalisés en tant qu'élus lycéens. Evidemment que je l'ai fait, j'ai mis ce hashtag partout sans me poser de question. A l'époque, je n'avais jamais entendu parler d'Avenir lycéen. Je n'ai découvert ce syndicat que bien après!»

«Quand on faisait une publication sur Insta ou Facebook, [le DGesco] nous envoyait une réaction ou un message genre "c'est top", "ça, c'est moins cool".»

**Clairanne Dufour**  
cofondatrice d'Avenir lycéen

Quand il comprend des mois plus tard, il supprime un à un tous ses messages sur les réseaux. Comment Teddy Wattebled aurait-il pu savoir? Le 9 décembre, quand le rectorat le «conseille» sur ses tweets et posts Facebook, l'association Avenir lycéen n'existe pas encore. Les statuts, que nous nous sommes procurés, n'ont été déposés en préfecture que trois jours après, le 12 dé-

cembre. Qui a soufflé à l'oreille du rectorat qu'il serait bien utile de mentionner ce hashtag, qui tournait déjà sur les publications de quelques jeunes et dans les réseaux des jeunes macronistes? Difficile de croire que ce fonctionnaire du rectorat ait pris cette initiative seul dans son bureau. Alors, d'où venait l'ordre? Clairanne Dufour, l'une des fondatrices d'Avenir lycéen, répond d'un sourire, tellement, pour elle, c'est une évidence. A l'époque, elle aussi est une jeune élue du CAVL dans l'académie de Grenoble. Nathan Monteux, «un grand» à qui elle succède à ce poste, la prend vite sous son aile. Alors que les journées de blocus s'enchaînent, il lui explique que c'est lui qui a créé le hashtag #avenirlyceen, avec deux potes, Maxence Duprez et Marc-Olivier Lise, tous deux élus dans des CAVL l'année précédente. Le trio a noué au cours de son mandat des contacts étroits avec le ministère. Et d'ailleurs, Maxence Duprez dit échanger régulièrement en tant qu'ancien élu

Suite page 4

Suite de la page 3 avec Jean-Marc Huart, à l'époque DGesco (directeur général de l'enseignement scolaire), un poste clé, un ministre bis qui orchestre les politiques éducatives. Clairanne Dufour est convaincue que les débuts d'Avenir lycéen se sont écrits avec l'aide du DGesco. «Le ministère voulait qu'on entende dans les médias d'autres lycéens que les syndiqués type Louis Boyard. Il voulait donner de la visibilité aux élus des instances lycéennes, qu'il estimait plus légitimes. Sur le principe, pourquoi pas. Sauf que, et j'ai mis du temps à le comprendre, le vrai objectif du ministre, c'était de s'en servir pour exclure les autres syndicats.» Le 10 décembre, de retour d'un rendez-vous à Paris avec ses deux potes, Nathan Monteux annonce à Clairanne, qui avait tout juste 17 ans: «Tu seras une parfaite présidente. Une fille en bac pro, c'est bien pour notre image. Tu seras donc cofondatrice avec nous.» Elle rit en se remémorant cette phrase, comme pour s'en détacher. Nathan Monteux se défend aujourd'hui: «C'est une façon de présenter les choses. Elle voulait être présidente, on n'a forcé personne.» Clairanne Dufour fait partie des quatre cofondateurs, dans les statuts déposés en préfecture le 12 décembre. «J'ai été élue après un vote de 20 adhérents. Autant dire que ma légitimité... reprend-elle. Deux semaines après ma nomination, je me retrouve dans le bureau de la conseillère sociale du ministre. Là, je tilte direct. Maxence, surtout, il était comme chez lui. Il connaissait tous les conseillers, tous les directeurs de cabinets. Dans les couloirs, il tutoyait Jean-Marc Huart, le DGesco. Il l'appelait par son prénom. C'était complètement fou.» Clairanne Dufour ne décroche pas un mot de l'entretien, sciée.

### «A 17 ans, j'étais malléable.»

Dans les semaines qui suivent, en dehors des rendez-vous très réguliers Rue de Grenelle, Maxence Duprez et Jean-Marc Huart échangent par messages non-stop. «Quand on faisait une publication sur Insta ou Facebook, il nous envoyait une petite réaction ou un message genre "c'est top, c'est cool", "ça, c'est moins cool", etc. On a fait un séminaire de travail au mois d'avril. Huart nous a dit que ce serait "cool" si on pouvait communiquer, ça n'a marqué.» Elle farfouille dans son compte Instagram, à la recherche des pouces et des «like» laissés par «Jean-Marc». Elle en repêche quelques-uns: un émoji de mains qui applaudissent quand elle poste un selfie devant le bureau de vote, un autre pour saluer une vidéo d'archives sur les droits des femmes... Sollicité par Libération, Jean-Marc Huart, aujourd'hui recteur de l'académie de Nancy-Metz, ne souhaite pas s'exprimer (1). «Je rappelle simplement que dans le cadre de ces anciennes fonctions, j'avais des relations avec l'ensemble des associations et organisations lycéennes dans le cadre de leurs engagements», nous écrit-il. Giovanni Siarras, l'un des adhérents de la première heure, qui deviendra ensuite porte-parole pendant quelques mois, se souvient

## «Ah ça, des jeunes pareils, c'est le rêve de tout ministre. Ils étaient tellement gentils...»

Un proche de Jean-Michel Blanquer à propos des élus d'Avenir lycéen

avoir croisé Jean-Marc Huart, quelques fois. «Il s'intéressait à nous, il nous parlait comme s'il nous connaissait très bien. Je me souviens qu'il m'avait demandé comment s'était passé mon concours d'éloquence, alors que c'était la première fois que je le voyais! J'étais très content.» Il ajoute: «A 17 ans, j'étais malléable.» Clairanne Dufour explique que cette relation privilégiée avec le ministère était assumée, c'était l'un de leurs arguments pour recruter dans les lycées: «Notre message, c'était de dire qu'on avait l'oreille du ministre. Qu'à la différence des syndicats, nous, on était écoutés.» Maxence Duprez, lui, préfère parler de «coconstruction». Il cite la création des écodélégués, une idée souflée au ministre par Avenir lycéen. Bouleversé par les dérives financières révélées par Mediapart, il a accepté de se confier. Lui reste aujourd'hui convaincu que les relations avec le ministère étaient saines, sans manipulation, ni arrière-pensée. «C'étaient des relations de travail. J'avais rencontré Brigitte Macron lors d'une action contre le harcèlement scolaire quand j'étais élue lycéen. J'ai eu la chance de déjeuner avec elle, et ensuite de nouer des liens de confiance avec Jean-Marc Huart. Le ministre avait besoin d'avoir en face de lui des lycéens avec un discours partisan et sortir de l'opposition systématique. C'est juste ça.» Un proche de Jean-Michel Blanquer nous glisse, en parlant de ces jeunes d'Avenir lycéen: «Ah ça, des jeunes pareils, c'est le rêve de tout ministre. Ils étaient tellement gentils...» Clairanne Dufour, avec deux ans de recul: «J'ai vite compris le rôle politique que jouait Huart. On est beaucoup à l'avoir perçu comme ça. Maxence, non. Il n'y arrive toujours pas.» Le jeune homme, aujourd'hui en troisième année de fac de droit à Paris-I, ne voit d'ailleurs pas le problème quand on lui parle du poste de chargé de mission à la DGesco qu'il a décroché en avril en 2019, donc quatre mois après la création d'Avenir lycéen. «J'ai toujours fait le distinguo entre les deux.» Clairanne insiste: «C'est difficile d'accepter qu'on a été utilisé à ce point. Très dur. On n'a pas envie d'y croire.» Pour les responsables des autres syndicats, cela ne fait aucun doute: «On voyait bien comment le ministre, à sa manière, voulait organiser la vie lycéenne. Une vie lycéenne rationnelle, disons.» Un autre, préférant rester anonyme: «Ce n'était pas une orga progouvernementale, elle était pilotée directement par le ministère! On le savait tous, ce n'était pas secret. Ils se voyaient tout le temps, s'appelaient tout le temps.» Pour Louis Bo-

yard, le ministère ne s'en cachait même pas: «Je pense qu'ils étaient convaincus qu'aucun de l'intérieur [de Avenir lycéen] n'oserait parler. Par peur, par loyauté aussi.» Dans cette parole qui se libère aujourd'hui, un épisode revient souvent: les élections du CSE, le Conseil supérieur de l'éducation, où siègent quelque 90 représentants de la communauté éducative, des enseignants, personnels administratifs, collectivités locales, parents, étudiants... et quatre lycéens, deux titulaires et deux suppléants. Un enjeu important pour les syndicats lycéens, en quête de visibilité. Nous sommes en avril 2019, Avenir lycéen existe seulement depuis quatre mois... et remporte deux postes au CSE. «J'aime à croire qu'on a gagné en bonne et due forme», dit Clairanne Dufour. Les élus du CSE sont choisis par un vote des représentants des CAVL, en lien régulier avec les rectorats. Elle raconte cette scène, «gravée à jamais», le jour du dépouillement Rue de Grenelle, avec les représentants des syndicats. «A l'annonce des résultats, je sors dans les couloirs pour appeler mes camarades, et là, je tombe sur Jean-Marc Huart avec un grand sourire, qui me sort: "Yes! On a gagné!"» Lors des séances au CSE, quel que soit le sujet sur la table, les deux élus d'Avenir lycéen étaient toujours sur la ligne du gouvernement, assure Zoé Perochon-de-Jamatel, élue elle aussi au CSE mais sur une autre liste. «C'était systématique. Même sur les programmes scolaires, où tout le monde était contre, eux étaient d'accord», raconte-t-elle. Elle marque un temps: «Enfin, si, une fois, ils ont voté contre: le jour où l'on a proposé d'intégrer la démocratie lycéenne au programme de terminale, pour que les élèves soient informés de leurs droits. Drôle, non?»

### «La sainte réforme»

Au sein même de l'association, les prises de position progouvernement finissent par créer des tensions. Giovanni Siarras tique en juin 2019: «C'est lorsque j'ai commencé à prendre du galon dans l'association, à avoir des responsabilités, que j'ai mesuré le pouvoir du comité de veille. Ce comité réunissait les quatre fondateurs. Ils décidaient de tout. Avenir lycéen, c'était uniquement leur avis, qui émanait de cette petite bulle. Je me souviens des débats autour du service national universel [SNU]. Je venais d'être nommé porte-parole, j'ai consulté le bureau exécutif et l'ensemble des personnes qui gravitaient autour. Les avis étaient très mitigés. Limite contre. J'ai tourné le communiqué de presse en ce sens, en proposant des alternatives pour être dans la construction.» Le communiqué de Giovanni Siarras sera jeté à la poubelle et réécrit en deux heures par le comité de veille, affirme-t-il. «Apparemment, j'étais trop négatif... Pour eux, être dans la construction ça voulait dire oui à tout. Comme la réforme, par exemple. Il ne fallait surtout pas critiquer quoi que ce soit. La sainte réforme! Il fallait encourager et pondre je sais pas combien de communiqués de presse. Tout le temps. C'était la méthode.»



Deux semaines après l'épisode du SNU, nouveaux remous en interne. Cette fois: la prise de position sur la grève des notes du bac. Un moment inédit où, pour la première fois, des profs grévistes ont décalé le rendu des copies du bac pour protester contre la réforme. Axel, 15 ans l'époque, se souvient: «A ce moment-là, la plupart des membres étaient d'accord pour lancer une pétition, mais brève, les termes ont choqué. Plusieurs d'entre nous ont arrêté de croire en l'association à ce moment-là.» Extrait de la pétition d'Avenir lycéen: «Une poignée d'enseignants syndicalistes veut imposer sa loi. [...] Aucun élève ne doit être pris en otage de ces blocages syndicaux. Nous réclamons des sanctions, envers ces récidivistes [les professeurs grévistes, ndlr] qui tentent de réduire à néant plusieurs années d'études pour un combat politique sans consistance.» Peu de temps après, Avenir lycéen reçoit 65 000 euros de subventions publiques. «Une somme importante, in-

siste Héloïse Moreau, présidente de l'UNL de juin 2019 à 2020. Nous, au même moment, ils nous ont réduit les subventions de moitié. C'était un vrai coup de poince pour eux, pour recruter de nouveaux adhérents et monter en puissance.» Objectif manqué. ◀

(1) Sollicité par Libération vendredi matin, Jean-Marc Huart a répondu par écrit, que «par principe [il] ne souhaite pas [s']exprimer sur des sujets qui relèvent de [ses] anciennes fonctions. Je laisse donc à la DGesco le soin de vous répondre.» Plus tôt dans la journée, le ministère nous avait en effet indiqué que sur ce dossier, la communication était gérée Rue de Grenelle. Les réponses, pour le moins succinctes, nous sont parvenues juste avant le bouclage. A la question «avez-vous participé, aidé d'une manière ou d'une autre, à la création d'Avenir lycéen?», le DGesco actuel, qui n'est pas mentionné dans notre enquête, répond: «A titre personnel, non.» Sollicités à plusieurs reprises, le cabinet du ministre Blanquer a renvoyé la balle à la DGesco... Jeu de ping-pong.



Jean-Marc Huart, ex-directeur général de l'enseignement scolaire, et Jean-Michel Blanquer lors de la cérémonie de remise des prix «Non au harcèlement», à Paris, le 3 juin 2019.

PHOTO VINCENT ISORE. IP3

truction d'un think tank, «le Lab républicain», qui prétend réunir des intellectuels et militants de la laïcité, pas nécessairement de droite. Il devrait pouvoir compter, dans cette entreprise, avec les soutiens des marcheurs vallsistes comme les députés de Paris Anne-Christine Lang et de l'Essonne Francis Chouat. Dans l'entourage de Blanquer, on précise qu'avec les événements de cet automne – crise sanitaire et assassinat de Samuel Paty –, les projets du ministre ont «pris du retard». Tout comme l'échéance des régionales: reportées d'au moins quatre mois, les élections ne devraient pas se tenir avant juin.

**Controverse.** Au fil des mois, Blanquer est peu à peu sorti du relatif isolement dans lequel il se trouvait au début du quinquennat. Si sa grande réforme inaugurale – le dédoublement des classes de CP et de CE1 – a été unanimement saluée, certaines de ses positions franchement droitières ont été accueillies avec méfiance dans la majorité. Il y eut d'abord ses critiques des «pédagogistes» et des «égalitaristes» qui auraient fait des ravages sous l'autorité de ses prédécesseurs. Il y eut surtout les controverses sur sa conception très stricte de la laïcité. Bien que désavoué sur ce point par Macron, Blanquer n'a jamais caché qu'il souhaitait étendre l'interdiction du port du voile islamique aux accompagnatrices bénévoles de sorties scolaires.

L'an dernier encore, cette question était au cœur d'une vive polémique chez les marcheurs: réagissant à une déclaration de Blanquer selon qui le voile n'était «pas souhaitable dans notre société», le député Aurélien Taché, alors encore membre du groupe LREM, avait estimé que le Rassemblement national ne manquerait pas de «récupérer» de tels propos. Furieux, le ministre avait exigé des sanctions. Le mouvement macroniste avait dû saisir une «cellule médiation». Estimant qu'on l'avait mal compris, Taché avait fini par présenter ses excuses. Il a, depuis, quitté le parti majoritaire, entraînant avec lui beaucoup de ceux qui partagent ses positions.

Au sein de la majorité, Blanquer a de bonnes raisons de penser qu'il a gagné sa «bataille culturelle». «Nous nous appelons La République en marche, pas le communautarisme en vadrouille!» a-t-il lancé en juin dans le huis clos d'un bureau du parti majoritaire. C'est aussi la conviction de la députée LREM Aurore Bergé, ex-militante LR qui a vu près d'une quarantaine de parlementaires rejoindre le groupe des «blanqueristes» qu'elle anime. Sur la messagerie Telegram, ils échantent sur une boucle baptisée «Fan-Club JMB».

Comme le ministre, ils se sont sentis soutenus par les arbitrages de Macron dans le projet de loi «confortant les principes républicains». Depuis le début du quinquennat, Blanquer n'a cessé d'alerter sur les atteintes à la laïcité dans les établissements scolaires, dénonçant aussi bien l'«islamo-gauchisme» qui «fait des ravages» à l'université que ceux qui préféreraient rien voir au nom du «politiquement correct» et ainsi ne pas passer pour «islamo-phobes». Deux semaines après le discours du chef de l'Etat sur le séparatisme, l'assassinat d'un professeur accusé d'avoir montré une caricature a tragiquement, mais sans doute provisoirement, calmé les débats sur ces questions au sein de la majorité.

ALAIN AUFRAY

## Jean-Michel Blanquer, le bon élève de la macronie

**Jamais candidat, jamais élu, le ministre de l'Éducation, haut fonctionnaire de droite qui aligne les réformes depuis son arrivée Rue de Grenelle, envisage de se lancer dans la bataille des régionales en Ile-de-France.**

Raide et obstiné, il incarne, mieux que tout autre, le nouveau visage d'une majorité présidentielle et d'un gouvernement qui font de la défense de la République et de ses «valeurs» leur priorité absolue. Homme de droite et haut fonctionnaire inconnu du grand public, on a découvert Jean-

Michel Blanquer au début du quinquennat en réformateur sans états d'âme, bousculant au pas de charge «le mammoth», sur les traces de son lointain prédécesseur Claude Allègre. Trois ans plus tard, il est devenu le héraut d'une laïcité «émancipatrice», le champion de la bataille contre un «islamo-gauchisme» qu'il traque jusque dans les salles de prof et les universités.

**Ratissier large.** Il représente si bien le nouveau visage de la macronie qu'après avoir sérieusement envisagé d'en faire son ministre de l'Intérieur avant de céder au forçing de Gérard Darmanin, le chef de l'Etat l'a convaincu cet été de se lancer dans la bataille des régionales. Il pourrait affronter, en Ile-de-France,

la présidente ex-LR sortante Valérie Pécresse. On voit mal comment une telle candidature pourrait espérer recueillir les suffrages de l'électorat de centre gauche, ceux qui ont fait la victoire de Macron en 2017. On voit très bien, en revanche, comment elle peut prétendre ratissier large à droite. Les premiers sondages indiquent que cela sera loin d'être une évidence: mi-octobre, une enquête Ifop n'attribuait à Blanquer que 15% des intentions de vote, très loin derrière les 32% de Pécresse.

Jamais candidat, jamais élu, Blanquer n'a pas caché qu'il était tenté par l'aventure. Pour s'y préparer, il a entrepris d'approfondir ses pensées républicaines et de les faire connaître dans un livre qu'il devrait publier chez Gallimard. Il s'est également lancé dans la cons-

Par  
**HALA KODMANI**

Un nouveau billet de 20 riyals (4,6 euros) vient d'être mis en circulation en Arabie Saoudite à l'occasion du sommet des 20 pays les plus riches de la planète, qui se tient ce week-end pour la première fois sous présidence saoudienne. Sur une face: le logo du G20 à côté du portrait du roi Salmane. Sur l'autre: un planisphère. Les Saoudiens se consoleront ainsi de tenir le monde entre leurs mains à défaut «d'accueillir fièrement» ses puissants dirigeants sous leurs cieus, selon les termes affichés sur le site internet de l'événement.

Car comme toutes les autres grandes réunions internationales de 2020, le sommet du G20 se déroule en visioconférence, en raison de la pandémie. La décision a été confirmée fin septembre, brisant le dernier, quoique faible, espoir d'organiser les fastueuses réceptions et festivités royales prévues pour l'occasion. Il n'y aura donc pas de traditionnelle photo de famille des chefs d'Etat réunis autour du roi d'Arabie à Riyad.

Reste celle du précédent sommet d'Osaka en 2019, sur laquelle ressort l'imposante stature de Mohammed ben Salmane (MBS) se tenant à la droite du Premier ministre japonais et au côté du président américain. Le prince héritier saoudien, qui prenait alors la présidence du G20, nourrissait d'immenses ambitions pour l'année 2020 afin de réhabiliter son image et celle de son royaume, toujours marquée par l'assassinat du journaliste Jamal Khashoggi, la guerre du Yémen et autres coups de force. Mais ses attentes ont été terrassées par l'annus horribilis qui a eu raison de bien plus puissants que lui.

#### «Bonne opportunité»

Première conséquence dévastatrice de la crise sanitaire pour l'économie saoudienne: l'effondrement de la consommation et des prix du pétrole s'est traduit par une perte de 27,5 milliards de dollars (23,18 milliards d'euros) pour le premier exportateur mondial, dont les ressources reposent à 90% sur l'or noir. Le PIB a plongé de 7% au cours du deuxième trimestre 2020, après une guerre des prix engagée en avril avec la Russie, avant qu'une nouvelle entente ne soit trouvée.

En outre, la décision hardie d'annuler le pèlerinage annuel à La Mecque pour empêcher la propagation du virus a privé le royaume d'une autre source de revenus importante. Pour compenser les déficits, le gouvernement a pris des mesures très impopulaires, comme le triplement de la TVA, la réduction des allocations aux ménages les plus modestes et aux fonctionnaires. Mais «une austerité bien plus grave a été épargnée au royaume grâce aux réformes entreprises ces dernières années pour la diversification de l'économie», s'est vanté Mohammed ben Salmane dans un long communiqué diffusé par l'agence d'information officielle le 12 novembre. Le message est destiné à l'opinion

# ARABIE SAOUDITE

## MBS

### le maudit

Le royaume comptait sur 2020 pour redorer son blason sur la scène internationale, notamment en accueillant le G20 de ce week-end. Mais le Covid a eu raison de cette ambition: après l'annulation symbolique du pèlerinage à La Mecque, le prince doit se contenter d'un sommet en visio.

saoudienne par un prince héritier qui continue de vouloir faire bonne figure dans la contrariété.

«Il est vrai que la gestion de l'épidémie par les autorités saoudiennes a été bien perçue politiquement en interne, observe Stéphane Lacroix, professeur à Sciences-Po et spécialiste du Moyen-Orient. En prenant rapidement des mesures nombreuses et fortes, le jeune exécutif autour de MBS a fait preuve d'une réactivité et d'une efficacité surprenantes pour une population longtemps habituée à la lourdeur et l'immobilisme de la vieille garde. Le coronavirus aura finalement été une bonne opportunité pour le prince d'apparaître comme le responsable qui sait gérer et protéger sa population.»

Au moment où le monde entier peinait face à la pandémie, les Saoudiens se sont sentis mieux lotis que d'autres, y compris les pays des plus développés du G20. Il est vrai qu'avec une contraction de son PIB de moins de 4% pour 2020, selon les prévisions du ministère français des Finances, l'Arabie Saoudite est loin d'être l'économie la plus gravement affectée par la crise sanitaire. Mais si la pandémie s'est imposée

comme la première urgence pour Riyad en 2020, elle est venue s'ajouter à d'autres crises majeures qui se prolongent.

La désastreuse guerre au Yémen dans laquelle le royaume reste engagé se poursuit crescendo. Le territoire saoudien continue d'être attaqué par des armes de plus en plus

sophistiquées lancées par les rebelles houthis. La tension avec l'Iran ne faiblit pas. La pression internationale sur les violations des droits de l'homme par le royaume s'est accrue à la veille du sommet du G20. Ainsi, Human Rights Watch a lancé le 9 novembre sa campagne #G20SaudiArabia, «exhortant les

dirigeants du G20 à tenir leurs hôtes saoudiens responsables de leurs violations des droits humains». Ils «devraient appeler à la libération des activistes et dissidents détenus», réclame notamment l'ONG. «La question des droits de l'homme n'est pour les Saoudiens qu'un problème de plus à gérer, au même titre que la

#### G20: COVID ET DETTE DES PAYS PAUVRES AU PROGRAMME

La pandémie, ses conséquences économiques, les vaccins et les mesures collectives possibles pour surmonter la crise sanitaire accaparent forcément le sommet du G20 qui se déroule ce week-end. Les chefs d'Etat des 20 pays représentant les deux tiers de la population du globe et 90% du PIB mondial discutent à travers leurs écrans pour cette réunion présidée par le roi Salmane d'Arabie Saoudite. Emmanuel Macron est occupé tout le week-end par les travaux du G20, précise-t-on à l'Elysée. La France met en avant son rôle dans le lancement en avril de l'initiative Access to Covid-19 Tools Accelerator (Act-A pour les intimes) avec l'Organisation mondiale pour la santé, l'UE et l'Allemagne pour coordonner l'action internationale face à la pandémie de coronavirus. Elle aurait pesé pour faire adopter par le G20 le concept de «bien public mondial», notamment

à propos du vaccin qui doit être mis à disposition de tous les pays, y compris «les plus fragiles», selon l'Elysée. Liée à la pandémie, la question de la dette des pays pauvres est l'autre urgence au menu du sommet. Les pays du G20, qui ont dépensé quelque 11 000 milliards de dollars pour sauver l'économie mondiale, doivent s'attaquer au problème de l'effondrement des financements extérieurs (-700 milliards de dollars, selon l'OCDE) auquel sont confrontés les pays les plus pauvres. La semaine dernière, les ministres des Finances du G20 se sont accordés sur un «cadre commun», impliquant pour la première fois la Chine et les créanciers privés pour alléger le fardeau de la dette. Sur ce sujet, également, l'Elysée revendique «un succès de la France» en faveur de la consolidation du moratoire et de la restructuration des dettes avec le FMI. **H.K.**





Mohammed ben Salmane, au sommet d'Osaka, en juin 2019.

PHOTO ERIN SCHAFF.  
THE NYT-REDUX-REA

guerre au Yémen», selon Emile Hokayem, de l'International Institute for Strategic Studies (IISS) à Londres.

### Handicap médiatique

En revanche, le changement de président aux Etats-Unis pose un nouveau problème aux dirigeants saoudiens qui vivent depuis quatre ans une simili-histoire d'amour avec Donald Trump. Et même si le roi Salmane n'a pas mis plus de vingt-quatre heures à féliciter Joe Biden après la confirmation de son élection, l'Arabie Saoudite ne peut être rassurée par le nouveau locataire de la Maison Blanche, qui l'avait qualifié d'«*Etat paria*» pendant sa campagne. «*Biden paraît en effet être un partenaire sceptique. Mais son administration pourrait-elle aller jusqu'à punir Riyad pour ses relations mielleuses avec Trump?*» s'interroge Emile Hokayem.

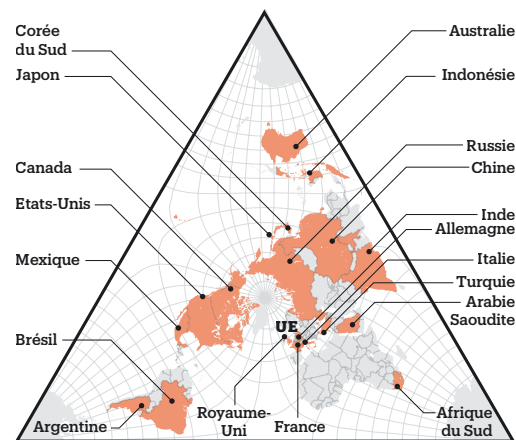
Le spécialiste rappelle que «*la relation avec les Etats-Unis reste un axe prioritaire pour l'Arabie Saoudite sur tous les plans, économique, sécuritaire et politique. Même si le royaume a diversifié ses partenariats à l'international en établissant*

*des relations privilégiées avec tous les grands du monde : la Russie, la Chine et l'Inde.*

Projetter l'image d'un jeune prince modernisateur et réformateur est essentiel pour l'Arabie Saoudite, qui veut marquer sa place parmi les 20 puissances économiques mondiales. Mais compenser le handicap médiatique d'un sommet du G20 en «*distanciel*» sera compliqué malgré les efforts déployés et les investissements dans une communication adaptée au numérique.

Même les talents de la société Richard Attias et associés, organisatrice des grands événements dans les pays du Golfe ces dernières années, ne suffisent pas. L'agence internationale de conseil en communication ne peut afficher sur son site d'image plus récente que celle des ministres de l'Economie et des directeurs de banques centrales du G20, dernière réunion tenue en «*présentiel*» fin février à Riyad. Des partenariats médias conclus avec l'agence Associated Press pour des interviews de responsables saoudiens ou le quotidien britannique *Financial Times*, qui présente une

## Les pays membres du G20



«*série du sommet digital global*» avec des briefings en ligne et en direct sur le G20, ne font pas recette. Mais une promotion du G20 circule dans les cercles diplomatiques restreints, telle la série d'interviews «*exclusives*» avec les ambassadeurs

publiée cette semaine par le nouveau site saoudien *Arab News* en français, à l'audience confidentielle. «*L'Arabie Saoudite a prouvé qu'elle était championne du multilatéralisme en utilisant le forum du G20 pour s'attaquer aux enjeux*

*critiques du monde, et qui sont devenues de la plus haute importance à la suite des difficultés causées par le Covid-19*», lit-on dans l'entretien avec Patrick Simonnet, l'ambassadeur de l'Union européenne au royaume.

### «Le bateau coule»

La propension des officiels saoudiens à ignorer les difficultés et mettre en avant leurs réussites n'est pas nouvelle. Mais «*MBS s'inscrit bien dans le jeu des nouveaux autoritaires, avec des réalités alternatives*», note Stéphane Lacroix. Car si l'image du jeune prince aux immenses ambitions réformatrices pour son royaume correspond à celle qu'il projette chez lui et dans le monde, la concrétisation de ses entreprises et de ses projets soulève bien des doutes.

«*Le temps presse, les réserves fondent et les investissements dans les réformes ont pris encore du retard avec la pandémie*», affirme le professeur de Sciences-Po. Et de conclure : «*Si l'on regarde les données brutes, le bateau coule et MBS apparaît comme le capitaine du Titanic qui dirige l'orchestre sur le pont.*»

Recueilli par  
**ISABELLE HANNE**  
Correspondante à New York

En 2008, Barack Obama avait battu les records de voix obtenues à une présidentielle, en remportant les suffrages de 69 498 516 électeurs. Son ancien vice-président l'a dépassé cette année : Joe Biden a obtenu au moins 79 641 365 voix (le décompte n'est pas encore définitif), et a remporté le collège électoral avec 306 grands électeurs, contre 232 pour Donald Trump. Le président élu a réussi à reconstruire le «blue wall», en récupérant le Michigan, le Wisconsin et la Pennsylvanie, Etats démocrates tombés dans l'escarcelle de Donald Trump en 2016. Mais pas à obtenir la «vague bleue» anti-Trump espérée par

les démocrates. La participation, historique, a bénéficié aux deux candidats et le vote Trump ne s'est pas délité. Il a remporté les suffrages d'au moins 73,7 millions d'Américains sur l'ensemble du territoire, soit environ 10,7 millions de plus qu'il y a quatre ans.

Les résultats n'ont pas encore été certifiés – et Donald Trump refuse toujours de concéder la victoire de son rival – mais des premières données partielles permettent de commencer à comprendre quels types d'électorats ont donné leurs suffrages aux candidats, et comment le pays a évolué, politiquement, depuis 2016. Les sondages de sortie des urnes semblent indiquer quel-

ques tendances : l'avance de Trump auprès des hommes blancs est légèrement plus faible cette année qu'elle ne l'était en 2016 face à Hillary Clinton ; la marge de Biden auprès des électeurs noirs, même s'ils ont massivement voté pour lui, connaît une légère érosion par rapport à leur vote pour la candidate démocrate il y a quatre ans ; et Trump a réaffirmé son avance auprès des femmes blanches.

Ces sondages, partiels et qui ne font pas l'unanimité auprès des chercheurs, donnent une image du vote au niveau national, quand l'élection américaine se gagne Etat par Etat. Le démographe et sociologue William H. Frey, chercheur à la



**INTERVIEW**

# PRÉSIDENTIELLE AMÉRICAINE

## «Dans les Etats clés, les électeurs de couleur ont été cruciaux pour la victoire de Biden»

Le démographe et sociologue William H. Frey a étudié la carte électorale du scrutin du 3 novembre, à la participation record, et en livre les premiers enseignements. Trump s'est ainsi maintenu dans les zones rurales, tandis que Biden a remporté les banlieues et plus d'électeurs blancs que Hillary Clinton en 2016.

Brookings Institution (think tank basé à Washington DC) et professeur au Population Studies Center de l'université du Michigan, a étudié la carte électorale de cette présidentielle, comté par comté, Etat par Etat, et en livre les premiers enseignements.

**En termes géographiques, quels ont été les changements les plus notables entre la présidentielle de 2016 et celle de 2020 ?**

La première surprise d'un point de vue géographique, c'est à quel point le vote en faveur de Donald Trump est resté fort dans l'Amérique rurale. On avait vu, bien sûr, son succès dans les comtés ruraux en 2016. Mais cette année, on s'attendait à une érosion, même marginale, de ce vote, comme l'avaient indiqué les élections de mi-mandat en 2018. Les républicains qui se présentaient au Congrès n'y avaient pas été aussi forts que Trump.

Le fait que le président sortant se soit maintenu dans ces zones a rendu plus important encore l'autre trait notable de cette élection : Joe Biden a remporté le vote des comtés de banlieue. Et comme ce sont des comtés bien plus peuplés, ça a fait la différence dans les Etats clés. Le vote pour Trump a reculé dans certaines zones qu'il avait remportées en 2016, comme certains comtés suburbains autour de Détroit. Biden a également fait de bons scores dans les banlieues autour de Philadelphie, ainsi que dans sa région natale, dans le nord-est de la Pennsylvanie, traditionnellement démocrate mais que Trump avait gagnée en 2016.

**Et en termes démographiques ?**

Les sondages de sortie des urnes indiquent que les électeurs blancs titulaires d'un diplôme du supérieur, hommes comme femmes, qui constituent d'ailleurs une part importante de la population des banlieues, ont plus voté pour Joe Biden cette année qu'ils ne l'avaient fait pour Hillary Clinton en 2016. Le démocrate a également remporté le vote des villes, où vivent de nombreux électeurs afro-américains, et des Américains d'origine latino et asiatique, ce qui n'a rien de surprenant. Dans certains Etats, le vote latino en sa faveur a cependant été un peu moins fort qu'il ne l'avait été lors de la dernière présidentielle pour la candidate démocrate. Joe Biden a également remporté un peu plus de suffrages des électeurs blancs non diplômés que Hillary Clinton, mais ceux-ci ont néanmoins continué à soutenir fortement Donald Trump.

**Certaines analyses, s'appuyant sur les sondages de sortie des urnes, ont souligné une érosion du vote afro-américain et latino, et un glissement de ces électors vers Donald Trump. Et à l'inverse, un vote blanc plus favorable que précédemment à Joe Biden. Cette érosion est-elle significative ?**

Les sondages de sortie des urnes pourraient être améliorés, il y a eu des critiques sur l'échantillonnage des votants. Ils doivent être réajustés prochainement, quand tous les votes seront comptés. Ce qu'on peut

dire, c'est que les électeurs blancs ont continué à favoriser le candidat républicain, comme ils le font à chaque présidentielle depuis 1968, mais avec une marge légèrement plus faible cette année.

En parallèle, l'avantage du candidat démocrate auprès des électors non blancs a été quelque peu réduit. Mais il s'agit de projections nationales, et ces glissements ne s'appliquent pas à la plupart des Etats clés, où, au contraire, les électeurs de couleur ont été cruciaux pour la victoire de Biden. Les Afro-Américains l'ont moins soutenu que les deux précédents candidats démocrates, mais ce soutien a été beaucoup plus élevé en Pennsylvanie et dans le Michigan, où ils ont fait la différence. Le vote latino, lui, est de toute façon plus éparpillé dans le pays.

**Cette élection a souligné à quel point il était trompeur de considérer le vote latino comme un bloc monolithique...**

Comme je le dis souvent, avant







A Washington, le 7 novembre, lors de l'annonce de la victoire de Joe Biden. PHOTO LORENZO MELONI MAGNUM

l'un ni l'autre. Biden a gagné parce qu'il a rassemblé un peu de tous ces électors. Mais ça reste une élection serrée, et il a juste remporté ce qu'il fallait pour être capable de gagner la présidentielle.

**Qui sont les 10 millions d'électeurs supplémentaires qui ont voté pour Trump cette année? On a répété que le Président ne pourrait pas élargir sa «base»...**

Il ne faut pas oublier que Biden a remporté, lui, près de 15 millions de voix de plus que Hillary Clinton. Quand vous avez une participation aussi élevée que cette année, surtout par rapport à la précédente présidentielle, il y a forcément des voix additionnelles des deux côtés. J'ai fait un calcul rapide, pour estimer qu'en comptant les nouveaux électeurs, ceux qui ont eu 18 ans depuis la précédente élection, et en prenant en compte la différence de participation, on arrive à près de 20 millions d'électeurs supplémentaires.

Tout ça nécessite, bien sûr, d'être affiné avec de nouvelles données. Mais une mobilisation élevée se traduit par plus d'électeurs parmi les mêmes segments de la population.

**La «base» de Trump, des hommes blancs sans diplôme du supérieur, a-t-elle évolué?**

Cela nécessite des analyses plus précises, mais ce groupe semble avoir légèrement moins voté pour Trump qu'en 2016, comme les hommes blancs diplômés. Mais il a bénéficié, semble-t-il, d'un peu plus de votes venant des électeurs noirs et latinos. Il sera intéressant de connaître la participation des jeunes électeurs, notamment après ces mois de mobilisations contre le racisme et les brutalités policières. Les sondages de sortie des urnes montrent qu'ils ont plus voté pour Biden qu'ils ne l'avaient fait pour Clinton, mais on n'a pas encore de chiffre concernant leur participation, traditionnellement plus faible que celle des électeurs plus âgés. Notamment dans des Etats comme l'Arizona ou la Géorgie, tous deux remportés par Biden, où la population est en croissance, et qui comptent beaucoup de jeunes qui ont pu faire la différence.

Ce que l'on peut dire, c'est que la base de Trump, et des républicains en général, est faite d'un segment de la population qui rétrécit, à l'inverse de celle de Biden et des démocrates. Partant déjà de ce constat, après la défaite de Mitt Romney face à Barack Obama en 2012, le Parti républicain avait publié un document, surnommé son «autopsie», qui cherchait notamment à comprendre comment attirer les femmes, les électeurs plus jeunes, la diversité... Quatre ans plus tard, Trump a complètement ignoré cette analyse, avec le succès qu'on connaît. ◀

qu'ils ne s'installent aux Etats-Unis, ils sont colombiens, mexicains, cubains... Mais dès qu'ils mettent les pieds aux Etats-Unis, ils deviennent tous des «Latinos», appellation qui oublie leurs différences d'origines, d'opinions, de valeurs, et de traditions électorales. Par exemple, la

population d'origine cubaine a une tradition de vote républicain. Il n'y a rien de surprenant, donc, à voir certaines régions de Floride voter pour le candidat républicain. Ce n'est pas le cas dans d'autres Etats, comme en Californie. Il y a des variations selon l'origine, la géogra-

phie, l'histoire... Mais ça reste un groupe qui tend à voter démocrate, et je crois qu'on n'est pas encore prêt pour le voir pencher majoritairement pour le GOP [pour Grand Old Party, les républicains, ndlr].

**Qu'en est-il du vote des femmes?** Elles ont majoritairement soutenu

Biden, et même plus qu'elles ne l'avaient fait pour Clinton, selon certains sondages de sortie des urnes. C'est intéressant parce que Trump avait vraiment essayé de les convaincre, avec sa rhétorique sur les «banlieues» qu'il serait le seul à même de «protéger»... Ça ne l'a visiblement pas aidé. Dans certains Etats clés, des femmes blanches ont également suivi ce mouvement, même si elles restent plus favorables à Trump au niveau national. Les femmes noires ont fortement voté pour Biden, moins qu'elles ne l'avaient fait pour Clinton mais à de plus hauts niveaux que les hommes noirs.

En 2008, lors de la première élection d'Obama, on a dit que les forces majeures derrière lui étaient les jeunes, les minorités et les femmes diplômées. Après l'élection de Trump en 2016, on a dit qu'il s'agissait des hommes blancs non diplômés vivant dans les régions rurales. Disons que pour Biden, ce n'est ni



A Steubenville (Ohio), le 22 octobre. PETER VAN AGTMAEL MAGNUM

## LIBÉ.FR

### «Fraudes» dans l'élection: Rudy Giuliani, pathétique laquais de Trump

Lors d'une nouvelle conférence de presse interminable et délirante depuis le siège du parti républicain, l'avocat de Trump a continué à dénoncer des «fraudes» dans l'élection présidentielle alors que son client tente une nouvelle entourloupe dans le Michigan. Lire le billet de notre correspondante aux Etats-Unis sur Libération.fr.

# Loi sécurité globale

## Un article 24 décrié, rebricolé mais bien voté

L'Assemblée a adopté vendredi la disposition qui prévoit, désormais «sans préjudice du droit d'informer», de réprimer la diffusion de l'image d'un policier si elle a pour but «manifeste» d'attenter «à l'intégrité physique ou psychique». Une retouche imposée à Darmanin qui ne lève pas les doutes.

Par  
**LAURE EQUY**  
et **ISMAËL HALISSAT**  
Photo **MARC CHAUMEIL**

Ripoliné mais voté. Malgré les protestations des organisations de défense des droits de l'homme, les vives inquiétudes des journalistes et de la plupart des rédactions (*lire ci-dessous*), malgré les alertes de la Défenseuse des droits et des rapporteurs des Nations unies, l'article 24 de la proposition de loi «sécurité globale» a été largement adoptée vendredi à l'Assemblée, sous les applaudissements de la majorité. Le but de cette disposition, la plus décriée

du texte, sur fond d'inquiétudes grandissantes face aux atteintes répétées aux libertés publiques, est de restreindre la diffusion des images d'intervention des forces de l'ordre. In extremis, le gouvernement a bricolé jeudi un amendement pour tenter de répondre aux vives controverses. «*Sans préjudice du droit d'informer*», dit-il désormais, il sera possible de réprimer la diffusion de l'image du visage ou de «*tout autre élément d'identification*» d'un policier ou d'un gendarme, à l'exception de son numéro de matricule, quand cette diffusion a pour «*but manifeste qu'il soit porté atteinte à son intégrité physique ou psychique*».

Avec cette version de dernière minute, qui pourra vraiment être poursuivie? Un quidam pourra-t-il, sans craindre une condamnation, diffuser sans floutage les images dans une manifestation ou lors d'une intervention dans un quartier populaire? Gérald Darmanin a insisté vendredi après-midi: «*La réponse est oui!*» Les rangs de La France insoumise fulminent: «*C'est faux, c'est faux!*» Le ministre de l'Intérieur assure qu'il sera toujours possible «*de diffuser la vidéo de monsieur Benalla*», mais plus de diffuser des images «*en disant "eh les amis, donnez-moi l'adresse de ce conard de flic"*».



Il faut dire que le locataire de Beauvau donnait pourtant à cette disposition une lecture bien plus large. Le même assurait pendant des semaines que le floutage sera nécessaire en cas de diffusion d'image de policiers. Le 2 novembre, par exemple, Darmanin déclarait qu'il avait fait «*une promesse, celle de ne plus pouvoir diffuser les images de policiers et gendarmes sur les réseaux*» et que «*cette promesse sera tenue puisque la loi prévoit l'interdiction de la diffusion de ces images*». Et d'en remettre une couche le 13 novembre: «*Si vous voulez diffuser sur Internet de manière sauvage, il faudra flouter les visages.*» «*La liberté d'expression est très importante mais elle n'est pas sans limite*», lance Darmanin vendredi. «*Nous pensons qu'elle est totale pour les journalistes*», veut-il rassurer, tout en ajoutant une «*petite limitation*» quand cette liberté d'expression rend

«*incertaine la vie de nos concitoyens qui nous protègent*». Et de citer l'attentat de Magnanville, en 2016, lors duquel un couple de policiers a été tué à son domicile. Des faits qui n'ont aucun rapport avec la diffusion d'images d'intervention de police.

**«IL FRANCHIT UNE LIGNE»**  
S'il feint le flegme en feuilletant le code pénal pour préparer ses réponses et ne lésine pas sur la défense de cette version reformulée, Darmanin a tout de même dû en rabattre. Sans doute a-t-il senti, dans la semaine, le vent tourner au sein de la majorité. L'article 24, au départ, faisait certes tiquer une frange des marcheurs, sans émouvoir l'ensemble du groupe, persuadé que la liberté d'informer n'y perdait pas de plumes. Mais le propos du ministre exigeant de pousser jusqu'au floutage des images en a chiffonné bon nombre, qui excluent d'aller

**Gérald Darmanin et Jean-Michel Fauvergue (à gauche), corapporteur du texte, à l'Assemblée, vendredi.**

### NOUS N'ACCREDITERONS PAS NOS JOURNALISTES POUR COUVRIR LES MANIFESTATIONS

Responsables de rédaction, nous nous inquiétons de la volonté du ministre de l'Intérieur, Gérald Darmanin, de porter atteinte à la liberté de la presse dans le cadre des manifestations. La volonté exprimée d'assurer la protection des journalistes revient à encadrer et contrôler leur travail. Ce dispositif s'inscrit dans un contexte particulièrement inquiétant avec la proposition de loi sur la sécurité globale qui prévoit la restriction de la diffusion des images de policiers et de gendarmes. Les journalistes n'ont pas à se rapprocher de la préfecture de police pour couvrir une manifestation. Il n'y a pas d'accréditation à avoir pour exercer librement notre métier sur la voie publique. Nous refuserons, pour cette raison, d'accréditer nos journalistes pour couvrir les manifestations. Nous réaffirmons notre attachement à la loi de 1881 sur la liberté de la presse et serons vigilants pour qu'elle soit préservée.

**AFP, BFM TV, le Canard enchaîné, Challenges, Charlie hebdo, C News, Courrier international, Europe 1, les rédactions de France Télévisions, le HuffPost, la Croix, la Croix hebdo, la Vie, LCI, le JDD, les Echos, l'Express, le Figaro, le Figaro magazine, le Pèlerin, le Point, le Monde, le Parisien/Aujourd'hui en France, Libération, l'Obs, M6, Marianne, Mediapart, Paris Match, Politis, Télérama, les rédactions des antennes de Radio France, RMC, RTL, Slate, TF1, 20 Minutes.**



## BILLET

Par  
LILIAN ALEMAGNA

## Castex enfin dans son rôle?

S'éviter une «quatrième crise». Politique celle-ci. Sur les fronts sanitaire, économique et social, le Premier ministre aurait aimé s'épargner, dans la période, de devoir jouer les gardes-chiourmes d'une majorité en déliquescence. Qui plus est sur une proposition de loi venant... de son propre camp. Le genre de texte parlementaire à la fois prévisible et, normalement, sans aucun risque. Mais non.

Face au danger d'offrir à nouveau, vendredi dans l'hémicycle, le triste spectacle d'un groupe LREM divisé, d'un principal allié (le Modem) qui vote contre et d'une droite volant au secours de leur meilleur ennemi (Gérald Darmanin) pour faire passer une vieille revendication des syndicats de policiers, Jean Castex a finalement profité du moment pour (enfin ?) enfile son costume de chef du gouvernement et de la majorité. «Le rôle du Premier ministre est de recentrer les choses quand il faut le faire», répond-on pudiquement à Matignon. Darmanin n'aurait donc été que «dans son rôle» de premier flic de France en poussant, sur le «floutage» des forces de l'ordre, le curseur plus loin que ce qui est écrit dans l'article 24 de ce texte sur la «sécurité globale». Et Castex aurait été tout autant «dans son rôle» en priant son remuant et ambitieux ministre de l'Intérieur de venir jeudi soir dans son bureau avec un «amendement» précisant que la liberté d'informer ne saurait être remise en cause et qu'il faut vouloir «manifestement [...] porter atteinte à [l']intégrité physique ou psychique» d'un policier ou d'un gendarme filmé pour que le floutage de son visage soit imposé.

Peut-être... Mais ce serait oublier que Darmanin a pris, depuis plusieurs mois, ses aises à Beauvau, citadelle politique qu'il a obtenue comme il le voulait lors du dernier remaniement. Un portefeuille que l'ancien porte-parole de Nicolas Sarkozy, lui-même locataire emblématique des lieux, avait coché (comme le Budget) dans son plan de carrière politique. La séquence «ensauvagement» de l'été a, certes, été bénéfique pour lui en termes de popularité, mais elle a laissé des traces à Matignon. Castex n'a pas du tout apprécié d'avoir un ministre qui, micro tendu, maintienne sa formule alors qu'il venait de siffler la fin de la partie. Il n'a pas apprécié non plus de voir, en octobre, l'ancien protégé de Xavier Bertrand communiquer bien plus sur les saisies de drogues et la sécurité routière que sur le nécessaire respect de ce nouveau confinement et les contrôles – quand lui multipliait les visites dans les services de réanimation, en combinaison intégrale et masques FFP2 sur le nez, pour bien faire comprendre aux Français qu'il fallait rester chez soi pour stopper l'épidémie. Comme avec Bruno Le Maire sur la fermeture des commerces, cette séquence aura permis à Castex de démontrer qu'il avait tout de même de l'autorité sur des ministres au fort poids politique. Son entourage s'en félicite : «A la fin, c'est lui qui tranche et on n'a pas entendu de ministre contester les décisions prises.» Pas encore? ▶

si loin. «Gérald est dans ses habits de premier flic de France qui adresse un message à ses troupes, mais là il franchit une ligne qu'on ne veut pas passer», prévient un marcheur. La levée de boucliers des syndicats de journalistes et des rédactions a contribué à semer le trouble. Au point que dans les boucles Telegram, un défenseur du texte, observant que «beaucoup d'entre [eux] s'interrogent», s'efforce de rassurer ses collègues, et leur garantit que «seule une minorité activiste et violente doit craindre le vote de ce texte».

La deuxième sortie de Darmanin sur les journalistes priés de se «rapprocher de la préfecture de police pour couvrir une manifestation» n'a pas aidé à apaiser. D'autant que les députés découvrent alors l'avant-projet de loi sur les séparatismes et son article 25 qui crée «un délit de mise en danger de la vie d'autrui» en diffusant des informations per-

sonnelles dans le but d'exposer une personne «ou les membres de sa famille à un risque d'atteinte à la vie, l'intégrité physique ou psychique». Des marcheurs y voient une porte de sortie pour évacuer la polémique sur les images de policiers et plaident pour supprimer la disposition décriée.

Sentant monter le débat, le patron du groupe LREM, Christophe Castaner, propose alors une réunion au Premier ministre et au ministre de l'Intérieur. «Avec le floutage, Darmanin a d'abord dû se dire qu'il allait demander le bras pour s'assurer qu'on ne lui retirerait pas la main. Mais défendre un texte en mettant le feu aux poudres n'est pas la meilleure manière de le faire voter, analyse un pilier du groupe LREM. Gérald s'était mis dans un coin, mais pour que ça bouge il fallait que ça vienne de lui afin de ne pas perdre la face.»

Jeudi soir à Matignon, Darmanin vient muni de son amende-

ment. Tout en récusant les craintes que l'article 24 vise à une interdiction pure et simple de filmer, Sacha Houlié interpelle le ministre dans l'hémicycle. «Vous aussi avez nourri les inexactitudes en affirmant que nous voulions flouter les policiers, ce qui n'est pas dans le texte», pointe le député LREM, qui souligne avec plaisir que Darmanin a «dû céder des avancées à la majorité».

## LE MODEM DIVISÉ

Reste que ces retouches, cosmétiques, ne dissipent pas les inquiétudes. «C'est le gendarme ou le fonctionnaire de police qui appréciera seul si les images qu'on filme portent atteinte à son intégrité. [...] 25 éborgnés, 5 mains arrachées. Vous répondez : pas d'images», s'inquiète le député insoumis Alexis Corbière. Laurence Vichnievsky (Modem) redoute «une atteinte encore disproportionnée à la liberté essentielle d'informer» et une no-

tion d'«intégrité psychique» trop large : «On ne punit pas une personne pour ce qu'elle pense mais pour ce qu'elle fait», explique l'ex-magistrate en référence à ce délit d'intention, applaudie sur les rangs de la gauche.

«La rédaction est solide et envoie deux messages fondamentaux : on protège ceux qui nous protègent et ceux qui nous informent», se félicite Laetitia Avia (LREM) tandis que Christophe Castaner salue «un amendement de clarté, qui rassure». Des réticences persistent au Modem, très divisé. Dès le début, une partie des alliés centristes ont combattu cette disposition. Si Bruno Millienne applaudit «le fait que la liberté de presse est surlignée au Stabilo», Vichnievsky pointe le risque d'inconstitutionnalité. Comme d'autres mesures également critiquées qui, après le débat au Parlement, pourraient ne pas résister au Conseil constitutionnel. ▶

Par  
**JULIE BRAFMAN**  
Envoyée spéciale à Vesoul  
Photos **RAPHAËL HELLE**.  
SIGNATURES

Quand à l'ouverture du procès, ce jeune homme frère s'est installé derrière la paroi vitrée, quand il a dit «oui» de la voix fluette d'un enfant pris en faute pour reconnaître le meurtrier de sa femme, quand il a promené son regard perdu parmi les visages étrangers cherchant celui de sa maman, on a pensé à ces lignes de Frédéric Pottecher. Le grand chroniqueur judiciaire évoquait l'apparition de Raoul Villain, l'assassin de Jaurès, dans le prétoire: «Un pauvre hère, un minuscule blond au visage pâle [...] retranché dans son box comme un employé de banque derrière son guichet.» Et ce frisson d'étonnement parcourant les bancs de la presse: «Dire que c'est ça qui a tué Jaurès.» Bien sûr, nul accusé n'est à la hauteur de l'effroi suscité par son geste, encore moins de la réputation qui le précède dans le box. Pourtant, ici, le contraste est saisissant: Jonathann Daval, jugé pour «meurtre sur conjoint», présenté comme un roi de la duperie après avoir habillé son crime en tenue de jogging et pleuré une disparue qui ne l'était pas, a l'air d'un petit garçon au visage triste. «Dire que c'est ça notre menteur national», pourrait-on paraphraser. L'homme de 36 ans, aux traits tirés et aux cheveux gominés, écoute les témoins qui défilent à la barre de la cour d'assises de la Haute-Saône pour lui lisser le portrait. Son médecin: «Un bon petit gars, équilibré.» Son patron dans une société de maintenance informatique: «Jamais un mot plus haut qu'un autre.» Sa voisine: «Il était gentil.» Son beau-père qui l'a côtoyé pendant dix ans: «Toujours égal à lui-même.» Un ami proche: «Une personne très discrète.» Seulement voilà, ce type, qui semble presque transparent aux yeux du monde, encourt la réclusion criminelle à perpétuité, il doit

faire face à une famille trahie et un pays berné. «Je leur ai enlevé leur fille. Je leur ai menti, prononce-t-il d'une voix tremblante, à l'attention des parents d'Alexia Daval. J'ai aussi menti à ma famille, aux gendarmes qui ont dû faire des recherches supplémentaires, à la France. C'est pas pardonnable, mais je voulais quand même le dire.» Blème, il s'effondre, au bord du malaise. Son épouse – conseillère bancaire devenue, un temps, la «joggeuse» dans l'imaginaire collectif – a été retrouvée le 30 octobre 2017 dans une forêt, près de Gray. La suite est bien connue: les larmes de l'accusé à la télévision, l'hommage public, les trois mois de mascarade avant qu'il n'avoue le crime. L'épiphanie judiciaire sera brève puisqu'il va fournir ensuite «sept versions», selon la partie civile. «Non, six», rectifie la défense. Sous les lambris joliment éclairés, résonnent en boucle ces «Mille et Une Nuits» de Jonathann Daval, un conte qui semble parfois avoir été écrit pour retarder le couperet final de la sanction. Il y a le chapitre de l'accident, celui du complot de famille, de la dispute conjugale... «Vous êtes désormais l'incarnation des conjoints qui ont commis un féminicide. Il va falloir le porter, monsieur Daval», lance l'avocat général à celui qui semble avoir déjà assez de mal à porter son propre dossier. Son implication ne fait guère de doute tant les indices matériels sont nombreux. Quant au mode opératoire, il est limpide: Alexia Daval a reçu plusieurs coups au visage avant d'être étranglée. Néanmoins, reste à comprendre «pourquoi».

#### «DANS SA BULLE»

Dans la salle d'audience, une travée sépare deux mondes irréconciliables, deux mères qui ne se jettent pas un regard. Celle de Jonathann Daval est une dame blonde au visage rond, en fauteuil roulant, qui veille sans bruit sur son «petit garçon un peu timide qui vivait dans sa bulle» et se trouve désormais dans un box. Martine Cussey s'émeut:



Lors de l'ouverture du procès à Vesoul (Haute-Saône), lundi. A gauche, les pièces à conviction. A droite,

«Je l'ai porté, je l'ai mis au monde, c'est ma chair. Je n'accepte pas ce qu'il a fait mais je serai toujours présente quoi qu'il arrive.» Celle d'Alexia Daval est une élégante sexagénaire, coupe de cheveux soignée, talons qui claquent sur le plancher. Isabelle Fouillot multiplie les interviews sur les marches du palais; matin, midi et soir, elle tient la chronique de l'audience et réclame «la vérité». Apparaît alors sur les écrans, ceux de la cour d'assises, cette scène dans le cabinet de la juge, en décembre 2018. Très émue, la mère d'Alexia parle doucement à

l'accusé, l'amène à abandonner le scénario – digne d'un polar – où il accuse toute sa belle-famille. En larmes, Jonathann Daval tombe à ses pieds: «Je suis désolé, j'ai pas voulu... Je vais tout dire ce qui se passe.» Elle le relève et l'étreint: «Tu vas pouvoir te reconstruire maintenant, Jonathann.» Ils pleurent ensemble, enlacés. Aujourd'hui, à la barre, les époux Fouillot n'ont plus aucune compassion pour ce «gendre idéal» aimé comme un fils, qui les a dupés pendant des mois, trimballant «son semblant de souffrance» jusqu'au

comptoir de leur bar PMU, jusqu'à leur canapé, jusqu'à leur table pour échafauder, avec eux, des hypothèses sur le crime qu'il venait de commettre. Ils l'ont couvé, consolé, cajolé. Ne voient rien d'autre qu'un redoutable cynisme. Le samedi matin, juste après avoir brûlé le corps de sa femme, Jonathann Daval s'est fabriqué un alibi: il a vidé le seau à compost chez sa mère, bu un café chez ses beaux-parents et envoyé ce SMS à Alexia: «Je vais au verre, vider les cadavres que tu bois. LOL. je t'aime.» «Meilleur acteur, meilleur scénariste. Mais dans tous les films,

# Procès de Jonathann Daval Autopsie de l'intime

Depuis une semaine, la cour d'assises de la Haute-Saône dissèque la vie intérieure du couple et la personnalité d'un accusé entre immaturité et désir de plaire. Ce dernier, qui a reconnu avoir tué sa femme, Alexia, encourt la réclusion criminelle à perpétuité. Verdict ce samedi.



L'avocat de Jonathann Daval, Randall Schwerdorffer.

il y a le mot "fin", lâche Jean-Pierre Fouillot. Et d'asséner, comme pour convertir le poids du chagrin en lourdeur de la peine: «J'espère que le maximum te sera octroyé.» Jonathann Daval a les yeux rivés au sol. Il avait 21 ans, Alexia 16, lors de leur rencontre au cours d'un séjour au ski. Quand elle l'a embrassé, Jonathann n'en est pas revenu qu'une si jolie fille s'intéresse à lui. Dernier d'une fratrie de six, il a grandi miné par les problèmes médicaux: asthme, surdité, retard d'élocution... L'enfant chéti est devenu un adolescent moqué par ses camarades parce qu'il portait un corset et bourgeonnait d'acné.

A 13 ans, juste après la mort de son père, ouvrier, il a commencé à développer de sévères troubles du comportement, se lavant frénétiquement les mains, ne supportant pas la saleté, vérifiant la position de chaque meuble. Alexia est son premier amour. Très vite, ils emménagent dans un appartement à Besançon. Elle entre à la fac, il termine son bac pro et décroche un CDI dans l'informatique en 2006. Ils décident alors de revenir à Gray, chez les Fouillot pendant un an, vivent ensuite dans une maison mitoyenne, avant d'acheter un pavillon. En 2017, ils ont un garage, une piscine et un chat qui s'appelle Happy.

Jurés, magistrats et journalistes entrent par effraction dans cette vie d'apparence ordinaire, ils se faufilent dans la chambre à coucher, ouvrent les tiroirs à sex-toys et les placards à pharmacie. Les secrets – qu'ils soient médicaux ou sentimentaux – ne résistent pas aux assises. Tout est exposé à ciel

ouvert: l'impuissance de Jonathann, le désir d'enfant d'Alexia, sa fausse couche, son traitement hormonal. On connaît la date de leur dernier rapport sexuel, la marque de son ovule gynécologique, le contenu de ses SMS comme de son «bol gastrique». On sait ce qu'elle a confié à sa neurologue et ce qu'il a dit à son généraliste. On a lu leurs lettres d'amour. On a exploré leurs rendez-vous manqués et leurs envies désaccordées. Parfois, on aurait aimé être ailleurs, échapper à la tristesse de cette dissection, au délitement d'un couple narré par bribes. La sœur d'Alexia raconte: «Quand elle est allée faire sa grosse opération [pour avoir un enfant, ndlr], elle était seule. Le soir elle rentrait, se faisait à manger, regardait la télé, seule. Elle a signé pour leur maison, seule.» Elle dépeint une femme pleine d'entrain et de projets, mariée à une chiffe molle, incapable de prendre la moindre décision. «Une force d'inertie souriante», cingle M<sup>e</sup> Cathy Richard, avocate de la partie civile.

#### «UN OBSESSIONNEL»

Finalement, toute l'affaire se cristallise autour du dilemme «davalien»: être ou avoir un enfant. «Tu ne veux pas d'enfant parce que l'enfant, c'est toi!» pointe Isabelle Fouillot. «Une personnalité immature, mal construite, en faux-self», renchérit le psychologue. Jonathann Daval mentait à son patron et à son épouse, il allait en cachette, deux fois par jour, chez sa mère où il mangeait et faisait du sport. Puis il rentrait chez lui suffisamment tard pour éviter Alexia. Il grappillait aussi

## Le psychologue avait prévenu: Daval «s'adapte à ce que les gens veulent entendre», il n'«existe que dans le miroir du regard des autres».

un peu d'amour de l'autre côté de la travée, chez Isabelle Fouillot qu'il appelait «maman». Au quatrième jour de son procès, quand on lui donne enfin la parole, l'accusé prononce d'une voix chevrotante: «J'avais envie d'un enfant, je le voulais, mais avec le problème d'érection, c'était compliqué.» Enfin narrateur de sa propre déroute conjugale, il évoque des «crises» de son épouse provoquées par le traitement hormonal, des violences verbales et «des reproches», qu'il synthétise avec cette même phrase: «Tu n'es pas un homme.» Il ne «répondait pas, prenait tout sur [lui], fuyait», dit-il. «Un obsessionnel ne peut pas distiller son agressivité, décrypte le psychiatre Jean Canterino, se souvenant de ce détenu bourré de tocs qui vérifiait vingt fois si la porte de la prison était fermée. Il refoule tout. Il accumule et un jour ça déborde.»

Ce 28 octobre 2017, Alexia et Jonathann rentrent d'une raquette chez les Fouillot. Il est tard. «Elle me propose une relation, je m'y oppose. Elle me fait des reproches comme quoi je ne la désire plus», poursuit l'ac-

cusé. «Comme d'habitude», il choisit l'esquive et attrape ses clés de voiture. Mais Alexia l'en empêche. S'ensuit une lutte dans la cage d'escalier. «Quand elle m'a mordu, j'étais hors de moi, j'étais en rage. J'ai péti un câble.» Celui qui ne s'est jamais battu de sa vie la frappe violemment au visage. C'est la «colère de toutes ces années qui est ressortie», explique-t-il, d'un ton scolaire. «Je l'ai saisie par le cou, j'ai serré.» La victime s'effondre. Paniqué, Jonathann Daval met le corps dans le coffre de sa fourgonnette, il se lève plusieurs fois dans la nuit pour voir si c'est «réel». «Le lendemain, à 9 heures, j'ai pris la décision de me débarrasser du corps en maquillant ça pour une sortie en jogging», dit-il simplement. Il traîne le cadavre dans la forêt, allume le feu et tourne les talons. Pourquoi n'a-t-il pas prévenu les gendarmes? Ça doit être une «sorte de déni», «comme si c'était une autre personne», analyse-t-il.

#### «C'EST UNE DISPUTE»

Les gestes correspondent aux constatations légales, mais les phrases, très courtes, sonnent creux. «C'est la mort que vous vouliez?» interroge le président. «Je lui ai donné la mort, oui.» «C'est particulièrement violent et sordide», poursuit le magistrat au sujet du transport du corps. «Oui, c'est dégueulasse. — La thèse du complot, ça a eu des conséquences terribles? — Oui, ça a détruit des vies, encore une nuit d'horreur.»

Le psychologue avait prévenu: Jonathann Daval «s'adapte à ce que les gens veulent entendre», il n'«existe que dans le miroir du regard des

autres». Avec autant de zèle que lorsqu'il débarrassait la table chez ses beaux-parents, il sert à présent la cour. On veut des aveux, les voici. On veut des «pourquoi», c'est fait. Mais il ne parvient pas à les habiller de détails, de souvenirs ou d'émotion.

L'accusation peine à croire qu'Alexia Daval se soit couchée en short de sport, ait pris un somnifère, puis demandé un rapport intime. Elle s'imagine une autre histoire, plus classique, plus symbolique: celle d'une femme qui voulait quitter son mari. «Ce n'est pas ça», martèle l'accusé. M<sup>e</sup> Gilles-Jean Portejoie, partie civile, s'énerve: «Essayez de vous lâcher un peu, on voit que vous êtes bloqué. Il faut des certitudes.» Silence. Isabelle Fouillot, qui en fait la demande, lui succède avec un mélange de douceur et de théâtralité: «S'il te plaît, c'est la dernière fois qu'on se parle tous les deux, j'ai besoin de savoir la vérité...» Harassé, les yeux rougis, Jonathann Daval répond: «C'est une dispute, Isabelle, il faut le croire, une dispute.» La vérité de l'accusé n'arrive pas à se frayer un chemin dans les esprits, elle semble à jamais écrasée par une cascade de mensonges. On repense à ces mots éclairants du psychiatre: «Jonathann Daval n'est pas un manipulateur. Il a essayé de refouler ce qui s'est passé. Un obsessionnel est toujours en train de faire le ménage. Au propre comme au figuré.» «Le fait de tuer quelqu'un et de vouloir encore plaire aux autres», répète l'accusé de sa voix juvénile. Sa maman pense qu'il a inventé «ce gros mensonge» après le crime pour ne pas lui faire du mal. Le verdict sera rendu ce samedi. ◆



### L'ouverture au privé de la formation vétérinaire fait rugir la profession

Un article de la très contestée loi de programmation de la recherche, définitivement adoptée vendredi au Sénat, autorise les établissements d'enseignement supérieur agricole privés à former les vétérinaires. Une mesure approuvée sans concertation, qui provoque l'ire des professionnels, de leurs syndicats et des étudiants. PHOTO AFP



Le ministre de l'Economie, Bruno Le Maire, et le ministre délégué chargé des PME, Alain Griset, vendredi. PHOTO ERIC PIERMONT. AFP

Bruno Le Maire a prévu de la «souplesse». Les personnels, par exemple, ne seront pas comptabilisés dans la jauge des 8 m<sup>2</sup>, ni les enfants qui accompagnent leurs parents. Pour les surfaces supérieures à 400 m<sup>2</sup>, un comptage des clients sera rendu obligatoire. En revanche, la prise de rendez-vous ne sera pas obligatoire.

«Long terme». En échange de ce filtrage renforcé, les professionnels auront le droit d'ouvrir également le dimanche, avec des horaires amplifiés, un dispositif qui se poursuivra au-delà de la période des fêtes. Ces nouvelles règles sanitaires «de long terme», comme l'a indiqué Bruno Le Maire, sont en effet prévues pour durer plusieurs mois. «Il y avait trois conditions pour parvenir à cette réouverture, a-t-il indiqué lors d'un échange à distance avec les journalistes. Une poursuite de l'amélioration des chiffres concernant l'épidémie, un nouveau protocole et l'acceptation du report du Black Friday. Le terrain est maintenant dégagé mais ce sera au Président et au Premier ministre de prendre la décision finale.»

Le protocole sera transmis au Conseil scientifique pour étude. Ce dernier devrait donner son accord d'ici la fin du week-end, selon un participant aux réunions. Actuellement en déplacement à Crozon (Finistère) à la rencontre de commerçants, le Premier ministre, Jean Castex, connu pour incarner une ligne plus dure que celle de Bruno Le Maire, a indiqué que l'amélioration des indicateurs sanitaires, «sur la bonne voie», devrait permettre d'envisager la réouverture des commerces «autour du 1<sup>er</sup> décembre».

Il reviendra à Emmanuel Macron, qui s'exprimera mardi soir, de confirmer cette réouverture des commerces avec au moins trois jours d'avance sur le calendrier initial. «On laisse la primeur de l'annonce du jour au président de la République, a déclaré sur BFM François Mombouisse, président de la Fédération du e-commerce et de la vente à distance (Fevad). C'est un peu incroyable mais c'est comme ça que ça se passe en France.»

# Réouverture des commerces: la décision dans les mains de Macron

**Le gouvernement et les organisations professionnelles sont tombés d'accord sur une réouverture générale le week-end prochain, avec report du Black Friday et protocole sanitaire renforcé. Le choix final revient au chef de l'Etat.**

Par **CHRISTOPHE ALIX**

À u terme d'une semaine de tractations, le grand marchandage du Black Friday a fini par produire un accord, qui reste à valider définitivement par le président de la Répu-

blique. En échange d'une réouverture de l'ensemble des commerces dès le 28 novembre, les différentes fédérations du commerce ont accepté de reporter d'une semaine, au 4 décembre, la méga braderie commerciale d'avant les fêtes.

Hors de question pour le gouvernement de faire coïncider les deux dates, au risque de provoquer un rush dans les magasins.

Car le Black Friday, qui a généré 6 milliards d'euros en France en 2019 (dont 5 milliards dans les points de vente physiques), est devenu le meilleur week-end d'activité dans les magasins. «En cette période chaque jour compte triple», témoigne un commerçant dans une épicerie fine parisienne.

«On a créé les conditions pour parvenir à cet accord en multipliant les propositions, explique Jacques Creysel, de la Fédération du commerce et la distribution, qui regroupe les gros acteurs physiques du secteur. Tout le monde a fini par se ranger à la solution proposée

## L'HISTOIRE DU JOUR

par le gouvernement, qui permet d'envisager une réouverture pérenne des commerces en toute sécurité, malgré l'épidémie.»

«Aumône». En donnant, en dernier, son accord jeudi soir à ce report, Amazon, leader du e-commerce en France, avait permis d'ouvrir la voie à cette réouverture anticipée de l'ensemble des commerces non alimentaires. C'est dire le poids qu'il a

acquis dans l'Hexagone. Carrefour, Leclerc et les enseignes spécialisées n'auraient pas accepté de jouer le jeu si Amazon ne s'y pliait pas. «Ils ont donné une aumône, mettez le genou à terre, faites courbette et dites merci mon seigneur», a ironisé sur Twitter le député insoumis François Ruffin.

Lors d'une nouvelle réunion de travail vendredi matin entre le ministre de l'Economie, Bruno Le Maire, les fédérations de commerçants et les organisations patronales

(Medef et CPME), le nouveau protocole sanitaire négocié ces derniers jours a été présenté. Bien plus strict qu'avant le déconfinement, il fait passer la jauge d'occupation des commerces d'une personne pour 4 m<sup>2</sup> à une personne pour 8 m<sup>2</sup>. Il s'appliquera à l'ensemble de leur surface, en incluant présentoirs, meubles et autres aménagements densifiant l'espace. De quoi rendre difficile son application dans les petits commerces comme les salons de coiffure, même si

**Bien plus strict, le nouveau protocole fait passer la jauge d'occupation des commerces d'une personne pour 4 m<sup>2</sup> à une personne pour 8 m<sup>2</sup>.**



### Le célèbre télescope d'Arecibo n'écouterait plus l'univers

Gravement endommagé par la rupture récente de deux câbles porteurs, l'observatoire géant installé sur l'île de Porto Rico vient d'être jugé irréparable. Il était depuis 1963 une pointe de la radioastronomie et une star de la culture populaire, vue notamment dans *GoldenEye*. PHOTO ARECIBO OBSERVATORY. UCF

«Nous voulons voir plus de femmes jouer au football tout en ayant une famille.»

**SARAI BAREMAN**

directrice du football féminin au sein de la Fifa



Le souhait de Sarai Bareman, directrice du football féminin au sein de la Fifa, est clair : éradiquer le dilemme récurrent chez les joueuses qui veut qu'à un moment donné, elles aient à choisir entre leur carrière sportive et leur vie privée. Excepté aux Etats-Unis et dans une poignée de pays qui avancent à petits pas sur la question, le problème est prégnant. Le résoudre est pourtant nécessaire pour ouvrir un peu plus la voie à la professionnalisation de la discipline. Trois mesures clés sont d'ores et déjà prévues par la Fifa : un congé maternité obligatoire minimal de 14 semaines, «rémunéré au minimum aux deux tiers du salaire de la joueuse défini contractuellement», ainsi qu'«une réintégration obligatoire au sein des clubs à l'issue du congé maternité et la mise en place d'un suivi médical et physique adapté».

## «Buzzfeed» gobe le «HuffPost»

Les médias en ligne américains qui moissonnaient tous les clics disponibles sur Internet au tournant des années 2010 sont désormais dans le dur. Alors, pour affronter les années 2020, ils se regroupent. Jeudi, *Buzzfeed* a ainsi annoncé l'acquisition du *Huffington Post*, détenu depuis cinq ans par le géant américain des télécommunications Verizon. Une manœuvre de consolidation pour ces sites gratuits construits sur la publicité, qui ont souffert de l'écrasante concurrence de Google et Facebook. L'acquisition fait en réalité partie d'un accord plus large, dont le montant n'a pas été dévoilé, entre *Buzzfeed* et Verizon. L'opérateur prendra une participation minoritaire dans le site d'infotainment, qui pourra profiter des capacités commerciales et publicitaires de Verizon. Au-delà de leurs tendances au «clickbait» (ou «piège à clics»), les deux médias partagent des similarités. Créateur de *Buzzfeed* en 2006, son PDG, Jonah Peretti, était même à l'origine du lancement du *HuffPost* un an auparavant, avec Arianna Huffington et Kenneth Lerer.

«Pendant des années, j'ai passé mes journées sur le projet du *HuffPost*, comment le développer et en faire un média leader sur Internet, a commenté Peretti auprès du *Wall Street Journal*. J'ai donc un profond attachement à cette marque à cause de notre histoire. Mais ce rachat n'est pas une question de nostalgie, c'est un projet pour le futur, un projet de marque et d'audience.»

### MÉDIAS

S'ils se retrouvent sous la même bannière, pas question de fusionner leurs identités, affirme Peretti dans un communiqué : «Nous voulons que le *HuffPost* fasse plus de *HuffPost* et *Buzzfeed*, plus de *Buzzfeed*. Leurs audiences ne se superposent pas tant que ça.» Un nouveau rédacteur en chef devrait par ailleurs être nommé à la tête du *HuffPost*, qui n'en avait plus depuis mars. Après avoir entamé les années 2010 en pleine bourre, à coups, respectivement, de quiz type «*Quel personnage de Friends êtes-vous ?*» et de billets d'opinion incendiaires, *Buzzfeed* et le *HuffPost* ont développé des pôles de journalistes à l'expertise re-

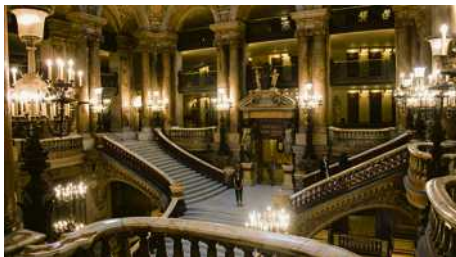
connue et ouvert des déclinaisons à l'étranger. Notamment en France : en 2012, le *Huffington Post* se lance avec le soutien du groupe Le Monde et des Nouvelles Editions indépendantes. Aujourd'hui, le site *Huffingtonpost.fr* cumule 35,6 millions de visites par mois, selon les chiffres de l'Alliance pour les chiffres de la presse et des médias (ACPM), ce qui en fait le 26<sup>e</sup> site français d'information le plus consulté. *Buzzfeed*, de son côté, a ouvert en 2015 sa filiale française, avant de la fermer avec fracas trois ans plus tard, limogeant 14 salariés. La fin des années 2010 a fait des ravages chez ces médias soumis aux algorithmes de Google et Facebook, qui captent dans le même temps les deux tiers des revenus de la publicité de la ligne. Le mastodonte *Buzzfeed* semble désormais vivre au rythme de ses vagues de licenciements (100 employés en 2017, 200 en 2019). En 2020, des baisses de salaires ont d'abord été décrétées pour amortir l'impact du Covid-19, avant de finalement procéder en mai à une

cinquante de licenciements et de décider la fermeture de *Buzzfeed News* en Australie et au Royaume-Uni. D'ampleur plus modeste, le *HuffPost* a connu 39 licenciements en 2017, et une quinzaine en 2019. L'an dernier a vu le début des rapprochements des grandes marques avec les «nouveaux» médias américains. En février 2019 a d'abord été annoncée l'acquisition du site féminin *Refinery29* par *Vice*, pour un montant évalué à 400 millions de dollars (337 millions d'euros) par le *New York Times*. Puis *Vox Media* a racheté en septembre le prestigieux *New York Magazine* et ses sites récemment identifiés (*The Cut*, *Vulture*...). Et en octobre, Group Nine Media s'offrait le site lifestyle *PopSugar* pour l'ajouter à ses médias viraux *NowThis* et *The Dodo*. Cette consolidation ne devrait pas s'arrêter là. Dans un entretien avec le *Times*, jeudi, Jonah Peretti n'a pas exclu la possibilité d'autres rapprochements : «Nous allons continuer d'étudier les opportunités, mais je n'ai pas l'intention non plus de me presser.»

ADRIEN FRANQUE

## Streaming: l'Opéra de Paris a tout capté

L'Opéra de Paris bouge encore et compte bien se sortir de la poisse qui le plombe depuis un an. Une conférence de presse organisée en distanciel vendredi par le nouveau directeur, Alexander Neef, la directrice de la danse, Aurélie Dupont, et le directeur général adjoint, Martin Ajdari, a permis de préciser les contours du désastre, mais aussi d'esquisser une prometteuse vision : l'investissement dans le numérique. Fort des expériences de streaming du printemps (2,5 millions de vues) et dans l'attente de la réouverture de ses salles (Bastille dans une semaine, Garnier en janvier), l'Opéra de Paris va jeter ses dernières forces dans une formule de



A l'Opéra-Garnier, en 2018. PHOTO C. PLATIAU. REUTERS

diffusion virtuelle via une nouvelle plateforme, l'Opéra chez vous, qui devrait être totalement opérationnelle au premier semestre 2021. Le 13 novembre, la diffusion payante d'une soirée de ballets sur Facebook s'est avérée encourageante : 5000 specta-

teurs en direct, 6500 au total ayant acheté le programme de près de 5 euros, et de bonnes remontées techniques et artistiques. Cette captation fournie clé en main par le géant américain a fait crisser des mâchoires. L'Opéra de Paris se reprend donc avec la

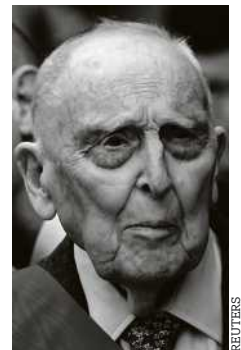
volonté de contrôler l'ensemble de ses diffusions. Le projet consiste à récupérer les droits de toutes les captations depuis 2012 pour les proposer sur la plateforme, diffuser en direct mais aussi présenter des cours et des masterclasses. L'accès sera mixte : gratuit pour la majorité des reprises, différentes gammes de prix pour le reste. Cette initiative semble logique de la part d'une grande maison qui veut conserver sa prééminence, mais reste ambitieuse alors que les salles cherchent des moyens de diffusion pour sauver leurs productions en cours et que la visibilité d'un retour à des jauges pleines est quasi nulle.

GUILLAUME TION

## Mort de Daniel Cordier, héros discret de la Résistance

L'ancien secrétaire de Jean Moulin est mort à 100 ans, a-t-on appris vendredi de source gouvernementale. Il était l'avant-dernier des Compagnons de la Libération. Né le 10 août 1920, ce militant maurassien et monarchiste rallie la France libre fin juin 1940 à Londres. Parachuté en France en 1942, il restera au service de Jean Moulin jusqu'à son arrestation. Pourchassé par la Gestapo, Daniel Cordier retourne en Angleterre et continue de travailler pour les services secrets des FFL. «Il avait traversé ce que notre histoire a de plus brûlant, de plus douloureux, mais aussi de plus héroïque», a salué Emmanuel Macron, avant d'annoncer la tenue d'un hommage national.

Lire notre article sur [Libération.fr](https://www.liberation.fr)



REUTERS

# IDÉES!

Recueilli par  
**ERWAN CARIO**  
Dessin **SIMON BAILLY**

Il faut attendre la page 337 de son livre pour que Serge Haroche évoque succinctement le prix Nobel qu'il a reçu et partagé en 2012 avec David Wineland. Il n'y consacre que quelques lignes avant de reprendre son double récit : celui de son parcours de chercheur et celui de l'histoire des connaissances scientifiques autour de son sujet de prédilection, la lumière. Non que la plus prestigieuse des récompenses de la physique soit anecdotique dans sa carrière, mais dans la *Lumière révélée, de la lunette de Galilée à l'étrangeté quantique* (éd. Odile Jacob), Serge Haroche veut avant tout partager son enthousiasme pour la recherche la plus fondamentale. Promis, ce n'est pas uniquement pour le jeu de mots que

nous lui avons demandé de nous éclairer sur tous ces sujets.

**Quand on pense à la lumière, on a l'image d'une ampoule qui s'allume ou celle du Soleil. Vous qui avez passé votre carrière à étudier cette lumière au niveau le plus fondamental, à quoi pensez-vous ?**

Plutôt qu'à une ampoule, je pense au laser. Il émet une lumière domestiquée qui a permis de faire des expériences extraordinaires et d'inventer des appareils omniprésents dans notre vie quotidienne. J'ai commencé dans la recherche à l'époque des premiers lasers et j'ai tout de suite été convaincu qu'ils allaient ouvrir de nouvelles portes, même si j'étais incapable de prévoir tout ce qu'on allait gagner en précision, en capacité à observer des phénomènes nouveaux.

**Vous parlez de la lumière domestiquée du laser, il y a donc de la lumière sauvage ?**

La lumière naturelle est en effet une lumière sauvage qui oscille à toutes sortes de fréquences, qui part dans toutes les directions. Alors qu'une ampoule irradie tout autour d'elle, la lumière du laser est directive. Le champ électromagnétique qui la constitue oscille à une fréquence bien définie avec une phase stable. Elle peut aussi être très intense, car elle concentre toute l'énergie de la source lumineuse dans un seul mode de rayonnement.

**Vous racontez que les recherches sur la lumière sont indissociables de l'histoire même des sciences...**

La science de la lumière a accompagné la naissance de la méthode scientifique, basée sur l'observation des faits expérimentaux et l'établissement de lois qui en rendent compte et les relient entre eux. Tout a commencé avec Galilée. Les idées d'Einstein, aussi bien en relativité restreinte que générale, viennent de principes fondamentaux établis par le savant italien au XVII<sup>e</sup> siècle, en rupture avec la physique d'Aristote. Il s'agit du principe de la relativité du mouvement et de celui de l'universalité de la chute des corps. La filiation des idées entre Galilée et Einstein éclaire la naissance de la théorie de la relativité, dans laquelle la lumière a joué un rôle essentiel. J'ai suivi dans mon livre le fil conducteur de la science de la lumière, depuis son point d'ancrage au siècle de Galilée et de Newton jusqu'à l'époque moderne. J'ai aussi décrit ce que les lasers ont ajouté à cette histoire dans les années que j'ai vécues comme chercheur, en étant acteur et témoin de développements spectaculaires.

**Depuis Galilée, la science parle de phénomènes qui sont contre-intuitifs, comme la chute des corps...**

Ce qui est contre intuitif n'est pas la chute en elle-même, mais le fait que tous les corps, lourds ou légers, tombent à la même vitesse. Un autre fait contre-intuitif, c'est la finitude de la vitesse de la lumière. Beaucoup de penseurs croyaient, jusqu'à la Renaissance, que c'était un phénomène instantané. Galilée a été un des premiers à supposer que la vitesse de la lumière était finie. Mais sa valeur, 300 000 kilomètres par seconde, est tellement grande qu'il a été incapable de l'estimer. Il a néanmoins contribué à créer les instruments qui ont permis d'en faire la première mesure. Un aspect important de cette histoire, c'est que la physique n'a progressé que quand on a disposé d'instruments pour faire des mesures quantitatives. Pour évaluer la célérité de la lumière, la lunette astronomique et l'horloge pendulaire ont joué un rôle essentiel. A leur origine, nous retrouvons Galilée. Il a le premier observé avec sa lunette les satellites de Jupiter et il a été le premier à étudier de façon quantitative le mouvement d'un pendule, ce qui a conduit cinquante ans plus tard à la mise au point de la première horloge moderne. En mesurant avec elle la période des satellites joviens, l'astronome Römer à l'Observatoire de Paris a pu évaluer pour la première fois la vitesse de la lumière.

**Ce qui, au départ, vous a motivé pour vous lancer dans la recherche scientifique, ce n'est pas la lumière, mais la mesure...**

Ce qui m'a attiré vers la physique, c'est qu'on mesure des quantités d'une façon aussi précise que possible et qu'on en interprète les résultats par des modèles mathématiques.

## Serge Haroche

### «Quand on cherche ce qu'on ne connaît pas, on va entrevoir des choses inattendues»



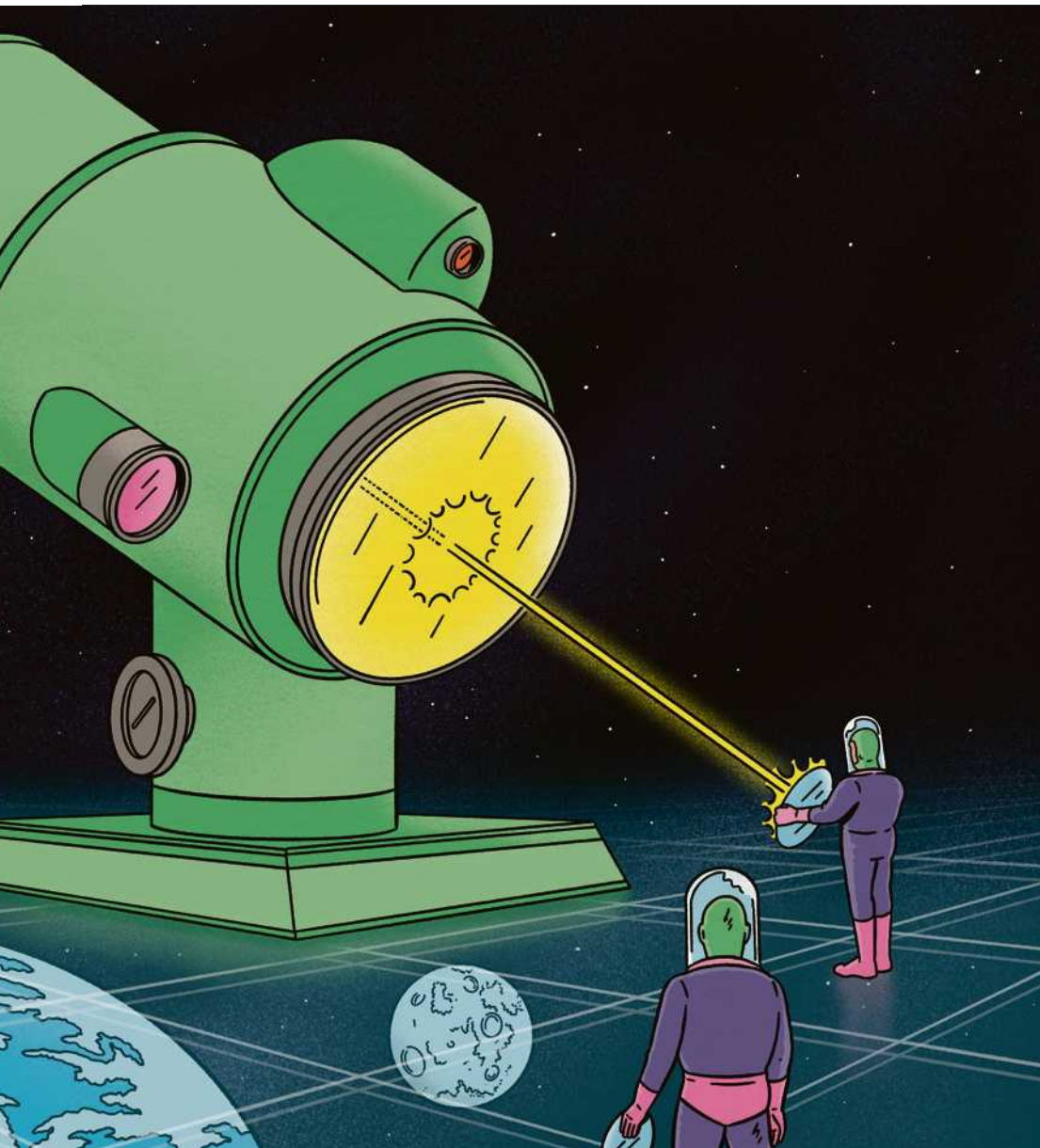
Dans son dernier essai, le physicien raconte le rôle primordial de la lumière dans l'histoire des sciences modernes depuis le XVII<sup>e</sup> siècle et comment elle l'a accompagné durant toute sa carrière. Un plaidoyer pour la recherche fondamentale et ce mouvement vers toujours plus de connaissance.



Cette adéquation entre mathématiques et sciences naturelles m'a fasciné très tôt et j'ai su que je voulais faire de la physique pour cette raison. Mon intérêt spécifique pour la lumière est venu plus tard quand, au laboratoire, j'ai fait des expériences avec des lampes et entrevu que les lasers allaient apporter une dimension nouvelle à mes recherches. Mais il y a aussi un autre facteur : le hasard des rencontres. J'ai eu à Normale sup des maîtres exceptionnels, Alfred Kastler, Jean Brossel et Claude Cohen-Tannoudji, des pionniers de l'étude de l'interaction entre atomes et rayonnement.

**Vous semblez être passionné par les progrès actuels des instruments de mesure ?** Ces progrès ont permis des avancées spectaculaires de la physique au cours du dernier demi-siècle, dans un échange permanent entre recherche fondamentale et appliquée. Le laser est né de la compréhension des propriétés de l'interaction entre les atomes et les grains de lumière que sont les photons. Avec cet instrument, on a pu faire des mesures explorant de façon extrêmement précise les lois de la physique. Il y a là un cercle vertueux qui va de la physique fondamentale aux applica-





tions et vice-versa. Les progrès dans la mesure précise du temps donnent le vertige. Les pendules du XVII<sup>e</sup> siècle le mesuraient avec une incertitude de l'ordre de dix secondes par jour. Aujourd'hui, les horloges atomiques embarquées dans les satellites du système GPS ont une précision de l'ordre du milliardième de seconde par jour. Ce progrès de dix ordres de grandeur en trois siècles nous permet de nous localiser à la surface de la Terre à un mètre près. Et ces horloges GPS, qui datent d'une cinquantaine d'années, sont aujourd'hui dépassées par celles qui, en comptant les fréquences optiques de lasers ultrastables, sont de cinq ordres de grandeur plus précises. Si deux de ces horloges avaient été synchronisées au moment du Big Bang, il y a plus de treize milliards d'années, elles ne seraient décalées entre elles que d'un dixième de seconde aujourd'hui ! Avec ces instruments, on fait des mesures d'une précision phénoménale. On vérifie que l'espace-temps est courbe, que le temps ne s'écoule pas de la même façon suivant l'altitude, avec des variations de fréquence d'horloge détectables pour des différences d'altitude de l'ordre du centimètre.

**Votre livre semble être un acte de transmission des connaissances, bien sûr, mais aussi de la motivation qui vous a porté dans votre parcours...**

J'ai voulu parler de ce qu'est la vie d'un chercheur, de l'importance de la curiosité, de l'exaltation de participer au mouvement vers toujours plus de connaissance. Et aussi du plaisir procuré par la première observation d'un phénomène nouveau. Sans oublier le rôle que joue la chance dans tout cela. Quand on cherche ce qu'on ne connaît pas, on va avoir à certains moments des illuminations, entrevoir des choses inattendues. Une des qualités d'un chercheur, c'est de savoir saisir cette chance quand elle se présente.

**Il y a chez vous une vraie volonté de vulgariser, mais tout en restant précis et très exact, avec l'utilisation d'expressions mathématiques. C'est une volonté de respecter le matériel scientifique d'origine ?**

J'ai pensé que cette précision pourrait être l'originalité du livre. Il y a énormément d'ouvrages, en particulier dans la littérature anglo-saxonne, qui abordent ces sujets. Mais en général, ce sont des livres qui donnent des images un peu floues. J'ai voulu essayer, tout

en évitant les équations, d'être relativement précis parce que je pense qu'il y a aujourd'hui un problème dans l'enseignement de la physique. Les lycéens ont moins de bagages mathématiques pour arriver à comprendre même

des choses relativement simples.

A l'époque où je faisais mes études, on me donnait les moyens de faire des calculs pour décrire l'orbite des planètes, ou la trajectoire d'une fusée. Et c'est cette capacité de calculer, d'appréhender de façon précise les phénomènes, qui m'ont attiré vers la science. Si on ne donne pas aux jeunes esprits qui ont une curiosité scientifique les moyens de faire ce genre de calcul, on les motive moins pour faire de la science.

**Il faut manipuler la science pour la comprendre ?**

Il faut la manipuler pour l'apprivoiser, pour qu'elle devienne, d'une certaine façon, intuitive. La physique quantique nous semble étrange parce qu'on ne peut pas visualiser directement ce qui se

passé à l'échelle des atomes, mais elle l'est aussi pour la plupart des gens parce qu'ils n'ont pas maîtrisé le langage mathématique qui permet de la comprendre, alors que ce langage est relativement simple. Le principe qui le régit, celui de la superposition des états, ressemble à celui qui s'applique à la combinaison des vecteurs dans un espace géométrique, avec des règles mathématiques qui sont enseignées dans un autre contexte au lycée.

**Vous expliquez que la recherche scientifique, c'est avant tout du temps et de la confiance. On vous sent quand même un peu nostalgique d'une autre époque...**

Je décris le climat de confiance qui régnait au laboratoire qui m'a donné les moyens pour faire mes expériences sans que j'aie à me battre pour obtenir des crédits. La carrière des jeunes chercheurs est maintenant plus difficile. Dès le début, ils doivent devenir des entrepreneurs, élargir pour financer leur recherche à des appels à projets sur contrats qui ont de faibles probabilités d'aboutir. Le contrat, c'est par définition l'opposé de la confiance. Quand on en signe un, on s'engage à obtenir des résultats dont on devra rendre compte. Ce n'est pas comme cela que marche une recherche ambitieuse. Si vous ne permettez pas aux chercheurs de travailler sur le long terme, ils ne se lanceront pas dans des projets forcément risqués. Dans d'autres pays, on donne aux scientifiques qu'on engage sous condition tous les moyens de travailler. Et on leur laisse six ou sept ans pour qu'ils fassent leurs preuves avant de les titulariser. Cette méthode, qui fait confiance aux meilleurs avant de vérifier si cette confiance a été bien placée, se révèle très efficace.

**Vous semblez aussi en désarroi par rapport à la montée des fake news et des théories du complot...**

Le complotisme fonctionne à l'inverse de la démarche scientifique. Il est alimenté par une façon perverse d'invoquer le doute. Les tenants du complot doutent de tout, depuis l'alunissage d'Apollo 11 jusqu'à l'efficacité des vaccins. Leur doute est à l'opposé du doute rationnel, à la base de la pensée scientifique, qui s'appuie sur des observations factuelles pour valider ou réfuter un modèle théorique. Le doute pernicieux qui prospère sur les réseaux sociaux n'a rien à faire de faits ou de théories. L'ironie, c'est qu'il se propage grâce

aux avancées scientifiques, Internet notamment, qui tisse une toile de millions de kilomètres de fibres optiques dans lesquelles circulent des faisceaux laser transportant à la vitesse de la lumière une information gigantesque. J'espère que nous guéirons de ce dévoiement de la pensée. A chaque époque, la science a dû faire face à des adversaires redoutables. Galilée s'est retrouvé face à l'Inquisition, Einstein a dû fuir l'Allemagne nazie, Darwin a été dénigré en URSS. Et finalement, ce sont eux qui ont triomphé. L'histoire nous donne des raisons d'être optimistes, de penser que la démarche de la recherche de la vérité par la science est suffisamment puissante pour l'emporter. ◀



**LA LUMIÈRE RÉVÉLÉE, DE LA LUNETTE DE GALILÉE À L'ÉTRANGÉTÉ QUANTIQUE DE SERGE HAROCHÉ**  
éd. Odile Jacob, 512 pp., 23,90 €.

# IDÉES!



ÉCRITURES

Par TANIA DE MONTAIGNE

## Le monde d'avant, saison 1

Nous voilà en confinement saison 2, et la saison 1 semble déjà très loin, quelques mois à peine qui donnent l'impression d'une année, voire, de plusieurs. Le casting a un peu bougé, certains acteurs n'ont pas été renouvelés, certains scénaristes non plus. En saison 1, les mots-clés étaient: hydroxychloroquine, pangolin, farine. On était dans une humeur fin du monde. On voyait la barbe d'Edouard Philippe se couvrir d'une traînée blanche qui

n'en finissait pas de gagner du terrain à mesure que les morts s'accumulaient, à mesure que les plans d'urgence et de sauvegarde s'amassaient, que les réunions s'empilaient, conseils scientifiques, conseils de surveillance, conseils d'orientation, conseils sanitaires... Sa barbe blanchissait, comme si le temps passait plus vite dans sa vie que dans la nôtre, désormais à l'arrêt. L'ambiance était au stockage, réserves de sucre, de pâtes, de riz, achat de tous les rou-

leaux de PQ présents dans la région. Certains portaient discrètement en exode vers des résidences secondaires, plus ou moins lointaines, et, une fois arrivés sur place, se voyaient soupçonnés de transporter le virus. C'était le retour de la figure du Parisien qui fait chier tout le monde.

En confinement 1, l'humeur était à la fois à la sidération et à la continuité pédagogique, au télétravail, au Zoom du matin, du midi, du soir, apéro Zoom, yoga Zoom, à 2, à 4, à 20, orgie de Zoom. Et entre deux Zoom, la vie semblait être un repas sans fin. En saison 1, l'heure était à la cuisine performative. Cake au thé vert maison, brioches aux éclats d'amandes légèrement torréfiées, gigot de huit heures sur son lit de gratin de courgettes délicatement parfumé à la noix de muscade, le tout pris en photo par des gens qui donnaient l'impression d'avoir fait une formation accélérée en stylisme culinaire. En confinement 1, la culture n'était présente dans aucun discours officiel, à part une histoire de tigre qu'il fallait chevaucher de toute urgence pour pouvoir se procurer du jambon et du fromage. Ça restait assez vague comme projet artistique et, somme toute, très sportif. Alors, en attendant de résoudre l'équation tigre-jambon-fromage, les créations arrivaient de partout dans le monde, théâtre de confinement, ballets de confinement, sketches, livres, chansons, en solo, duo, trio, au piano, à la flûte, au banjo. Il y avait aussi beaucoup de vidéos rigolotes, essentiellement centrées sur les pangolins. On assistait à la naissance d'un humour pangolinique. Des pangos-blagues, pangos-gifs, pangos-mèmes, du pango, du pango. On était à fond sur cet animal étrange, ça nous prenait un temps

fou, on voulait en savoir toujours plus. On disait: «Dis donc, tu t'y connais en pangolin?» On observait dans le détail les écailles, les griffes, la carapace de cette bestiole jamais vue avant, qui semblait avoir été inventée par un studio d'animation. Ça donnait l'impression d'avoir été projeté directement à la pré-histoire, *Jurassic Park* ici et maintenant.

En saison 1, l'essentiel de notre temps se passait à écouter, jour après jour, minute après minute, le décompte de tous les morts dans le monde. Il y avait ces voix qui comptaient et, en face, le silence, dans les rues, dans le ciel, un silence de mort uniquement interrompu, chaque soir, par des applaudissements. Tout un pays qui applaudissait en même temps, qui pensait à la même chose, aux mêmes gens, au même moment. En saison 1, on saluait le courage de ceux qui allaient au front, sans rien pour se protéger. A l'époque, on disait «aller au front». On pensait aux soignants, aux enseignants, aux caissières, aux éboueurs. On les trouvait admirables. En saison 1, on se disait qu'on leur devait beaucoup et qu'il ne faudrait pas l'oublier. On était en total «Monde d'après», «Changement de logiciel». Certains avaient même des théories sur ce monde qui serait évidemment très différent de celui «d'avant». Un monde où on ferait des choses dingues comme: prendre soin des plus faibles, payer correctement les gens, consommer moins et mieux, donner des moyens au service public. C'est vrai qu'en saison 1, on était sacrément fous. ◀

Cette chronique paraît en alternance avec celles de Jakuta Alikavazovic, Thomas Clerc et Sylvain Prudhomme.

## TERREUR 2022

Par TERREUR GRAPHIQUE





## INTERZONE

Par  
PAUL B. PRECIADO Philosophe

# Les voix de la révolution

Ces derniers jours, pour me protéger de l'intrusion des vidéoconférences dans la chambre à soi de l'écrivain, j'ai décidé de me limiter aux seuls échanges vocaux. L'œil a été éduqué culturellement comme un sens de la critique et du jugement, de la consommation visuelle et du désir. En revanche, l'oreille, reléguée à une position subalterne dans nos sociétés techno-visuelles, possède une subtile capacité d'interprétation et de connaissance. Alors que, une fois l'écran fermé, la connexion visuelle vous laisse encore plus seul et vide, les voix s'enroulent autour de vous et vous enveloppent.

La voix est le son produit par le corps humain lorsque l'air provenant des poumons passe par les bronches et la trachée, atteint le larynx et fait vibrer les cordes vocales. Cette vibration subtile utilise le pharynx, la bouche et le nez comme cavités de résonance et d'amplification du son. La fréquence de la voix humaine va de 60 à 7000 Hz, avec une énorme variation de tons et de textures. La voix précède la parole. Elle devient parole lorsque les vibrations des cordes vocales sont modulées par les mouvements rapides de la langue, de la glotte et des lèvres, par l'interruption du flux d'air sortant des poumons et par la fréquence à laquelle l'air glisse le long du palais ou entre en collision avec les dents. La voix articulée est l'une des techniques du corps les plus sophistiquées inventées historiquement par les animaux humains et, comme elle est différente en chacun de nous, elle constitue un style d'articulations unique. Les discours dominants en Occident, tant en médecine que dans l'histoire de la musique, différenciaient jusqu'à récemment trois types de voix humaines, segmentés par sexe et par âge : masculine, féminine et enfantine. Dans cette tradition, les voix aiguës étaient appelées féminines et les voix graves masculines. Dans le langage du chant, on appelle « extension » la gamme de notes qu'une per-

sonne peut atteindre en modulant sa voix. Selon les considérations normatives des différentes extensions de la voix, les voix masculines peuvent être basses, barytons ou ténors, et les voix féminines contre-ténors, mezzo-sopranos ou sopranos. Mais des hommes ont des voix de soprano et des femmes des voix de basse. L'érotisation des voix aiguës du castrat comme idéal de la musique baroque incarne les paradoxes du désir misogyne dans

le patriarcat. Les voix légères, claires et très aiguës des contre-ténors et les voix profondes des altos sont celles qui transgressent les limites normatives du genre, comme Philippe Jaroussky dans l'opéra contemporain ou jadis l'immense chanteuse égyptienne Oum Kalthoum.

Si au début du XX<sup>e</sup> siècle, on pensait que la photographie volait l'âme, l'enregistrement sonore est peut-être le moyen le plus approprié pour la préserver. Les archives de la BBC et de la radio française, avec des centaines de milliers d'enregistrements, sont des dépôts infinis d'âmes. J'écoute le seul enregistrement existant de Virginia Woolf, une déclaration à la BBC en 1937. Sa voix fine, aérienne et intelligente laisse entendre son caractère mélancolique, sa difficulté à s'ancrer pleinement dans le monde qui l'entoure. Sa voix est un fil d'orfèvre avec lequel Virginia Woolf essaie de relier sans cesse son corps à la vie. Elle n'a que 55 ans : sa voix est celle de quelqu'un de centenaire ou même de millénaire, quelqu'un qui, comme le personnage de son roman *Orlando*, a traversé les siècles. Quatre ans plus tard, cette voix va se noyer dans la rivière Ouse, à quelques mètres de sa propre maison. Dans ce court enregistrement, Virginia Woolf parle de la relation entre la voix et le langage : « *Words, English words are full of echoes, of*

des voix basses, aiguës, épaisses, lisses, humides, sèches, nasales, gutturales, occlusives, sifflantes, minérales, aériennes, liquides, grumelleuses, pâteuses, striées, cotonneuses, claires, sombres, lumineuses, opaques, sautillantes, martelantes, veloutées...

memories, associations, they have been up and above on people's lips.» Les mots que nous utilisons sont pleins d'échos, dit Virginia Woolf, de souvenirs, d'associations parce qu'ils sont montés sur les lèvres des gens. Un mot n'est pas simplement une entité linguistique distincte, il contient de façon mystérieuse la mémoire de tous les corps qui l'ont prononcé auparavant. C'est ainsi que Virginia Woolf comprend les mots : comme des voix d'occasion que l'écrivain décide de prononcer ou non. « *Chaque fois que nous inventons un nouveau mot*, dit Virginia Woolf, *il veut sauter aux lèvres et trouver une voix.* » « *Les mots*, conclut le plus grand écrivain anglophone du siècle dernier, *ne vivent pas dans les dictionnaires, ils vivent dans les bouches.* » C'est peut-être pour cela que les révolutions commencent aux bords des lèvres, là où le langage historique rencontre le corps politique. MeToo, NiUnaMenos, Black Lives Matter, Black Trans Lives Matter, le mouvement pour la liberté sexuelle en Pologne... ont tous commencé comme des révolutions de la voix : de nouveaux mots autrefois imprononçables ont sauté aux lèvres des gens et ne veulent plus les quitter. ◆

Cette chronique paraît en alternance avec celles de Pierre Ducrozet et d'Emanuele Coccia.



## SI J'AI BIEN COMPRIS

Par  
MATHIEU LINDON

# La potion magique est sur le feu

Mais ce n'est pas tout d'avoir un vaccin, encore faut-il le cuire à point.

Si j'ai bien compris, la fièvre monte sur le front de la recherche anti-Covid-19. Une saine épidémie de vaccins à l'air de se mettre en route. A ce rythme, ce sera bientôt à nous de faire la fine bouche. Est-il est végétarien, votre vaccin ? Garanti sans gluten ? Est-ce qu'il est local ? Peut-on le prendre par voie orale avec un goût vanille pour les enfants ? Peut-on l'avoir plutôt en bleu ou en jaune ? Est-il moins cher ou au contraire plus pour les personnes à risque (ou gratuit pour tout le monde) ? Avez-vous

pensé aux pauvres ? Car il semble qu'aucun vaccin contre la pauvreté n'ait encore été testé, manifestement on n'a pas dégagé des investissements de même envergure pour sa mise au point. Et ce serait trop injuste que les pays riches rafflent toutes les doses et qu'il ne reste rien pour les pays pauvres. Mais qu'eux-mêmes aient la priorité, les pays riches au fond paraissent assez d'accord, comme ça les pays pauvres se frotteront les mains d'avoir à bas prix le vaccin rentabilisé – plus tard, le moment venu. Et puis, est-il

vraiment sûr, ce vaccin quel qu'il soit, et y en aura-t-il assez pour tout le monde (paradoxalement, ces deux questions se posent simultanément) ? Pour le coup, les tenants du vaccin à tout prix ne peuvent que se féliciter du prétendu obscurantisme des antivaccins qui diminuent la demande. Y aura-t-il à temps un vaccin franco-français pour qu'on se sente plus en sécurité ? Nous cacherait-on un effet secondaire et le vaccin ferait-il grossir (si on en prend trop) ?

Une fois que ce moment béni sera arrivé de déconfinement et campagne de vaccinations cumulés, devra-t-on présenter des attestations dérogatoires de vaccination pour aller au restaurant, au théâtre ou dans tout magasin ayant échappé au dépôt de bilan ? Internet grouillera-t-il de petites annonces telles que « Recherche partenaires en tous genres aimant Brahms et le sexe décomplexé, mineurs et non-vaccinés s'abstenir » ? Est-ce que, pour un vaccin efficace à 90 %, on aura 10 % de remise, 5 % sur celui qui fonctionne à 95 % ? Un vaccin totalement inefficace permettrait d'avoir 100 % de réduction, pour un cependant maigre bénéfice tant la santé et l'économie font étrange ménage (ce qui ne vaut rien à ses avantages

et ses inconvénients). Sans compter qu'on ne stocke pas un vaccin comme du papier toilette qu'on n'est pas obligé de conserver à des abysses au-dessous de zéro. Et puis, est-ce bien catholique, cette affaire ? Y aura-t-il des manifestations contre le vaccin pour tous ? Bien sûr, nous nous battons toujours pour défendre la liberté d'expression, que personne ne s'avise de caricaturer notre position. Mais les antivaccins auront-ils droit aux soins, aux voyages, aux embauches, aux restaurants ? D'autant que le vaccin peut être pris pour une arme comme les autres : si c'est dangereux pour le virus, pourquoi ne serait-ce pas dangereux pour moi ? Peut-être que, grâce à cette perspective, les hôpitaux auront moins de mal à recruter ou conserver leur personnel, s'il est prioritaire pour le vaccin. Mais il ne faudrait pas non plus que des tricheurs se démentent à se fragiliser exprès ou devenir obèses pour passer avant les autres. Vu le doigté déployé avec les tests, on pourrait s'inquiéter de la façon dont les autorités mèneront une campagne de vaccination. Pourtant, si j'ai bien compris, on a fait quelques progrès : personne au gouvernement n'a encore déclaré que ça ne sert à rien, les vaccins. ◆



Page 24 : Plein cadre / Robin Lopvet, paf le chien  
Page 26 : Ciné / Net Found Footage, les films s'emmêlent  
Page 28 : DVD / Billy Wilder, love etc.

# IMAGES

**PHOTO**  
Où sont  
les femmes !

Me + Cat de Wanda Wulz (1932). PHOTO WANDA WULZ. ARCHIVES ALINARI, FLORENCE, RMN

Wanda Wulz  
Trieste



Sans titre, tiré de la série «Révolte de la libido» avec Rosy Martin, (1989) de Jo Spence.  
PHOTO JO SPENCE MEMORIAL ARCHIVE, RYERSON IMAGE CENTRE.

# «Il y a une histoire de courage qui caractérise les femmes photographes»

L'historienne Luce Lebart et la conservatrice Marie Robert ont rassemblé le travail de 300 femmes photographes à travers le monde. Une somme qui révèle, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, leur apport en termes d'esthétisme et d'innovations, soulignant l'ingéniosité et l'audace dont elles ont fait preuve pour s'émanciper dans un monde exclusivement masculin.

Recueilli par  
**CLÉMENTINE MERCIER**

**H**aut les mains ! Dans un autoportrait déterminé, l'Indienne Pushpamala N., l'œil mauvais, vise l'objectif avec un revolver sur la couverture d'*Une histoire mondiale des femmes photographes*. Gare à vous, derrière ce geste agressif se déploie un cortège de 300 femmes photographes et 160 autrices dans les pages du volumineux ouvrage (éditions Textuel). Nul besoin de rappeler les mots condescendants de Louis Daguerre lors de la présentation de son invention en 1838 – «quoique le résultat s'obtienne à l'aide de moyens chimiques, ce petit travail [pourrait] plaire beaucoup aux dames» – pour comprendre que la technique photographique a été, dès sa naissance, symboliquement du moins, confisquée. Près de deux cents ans plus tard,

alors que le ministère de la Culture poursuit sa politique pour la visibilité des femmes photographes avec le site Ellesxparisphoto.com, que sont aussi publiés trois Photo Poche dédiés aux signatures féminines, l'heure est à la mise au point dans l'édition et l'historiographie française : les femmes sont nombreuses en photographie, ces nouvelles publications le prouvent. Si les noms de célébrités (Cindy Sherman, Berenice Abbott, Germaine Krull, Graciela Iturbide, Dora Maar, Zanele Muholi ou Rineke Dijkstra...) parlent à tous, c'est la cohorte de photographes moins connues qui fait la saveur d'*Une histoire mondiale des femmes photographes*, publiée grâce au prix des Rencontres d'Arles sur la recherche concernant les femmes, soutenu par le groupe Kering. Ainsi, la suffragette Madame Yevonde qui fait fureur dans la publicité avec des images en couleur dans les années 30, la sublime Wanda Wulz qui se fait une

tête de chat en Italie, l'indomptable Gabriele Stötzer qui explore les genres et fait de la prison en Allemagne de l'Est, ou la communiste Hou Bo qui soigne la propagande de Mao Zedong, inscrivent leur parcours original dans le fil de l'histoire. Mais pourquoi avoir tant attendu pour qu'existe un tel ouvrage ? Entretien avec ses deux directrices, Luce Lebart, historienne de la photographie, et Marie Robert, conservatrice en chef au musée d'Orsay.

**Pourquoi une histoire mondiale des femmes photographes ?**

**Luce Lebart :** En 2015, l'exposition «Qui a peur des femmes photographes ?» de Marie Robert et Thomas Galifot, conservateurs au musée d'Orsay, a été très importante. Je travaillais alors à la Société française de photographie et j'ai soudain réalisé qu'il y avait des femmes photographes au XIX<sup>e</sup> siècle. Alors que les féministes pointaient le manque de représentations féminines, on se

demandait si elles existaient vraiment... Cette exposition a été un déclencheur et un manifeste pour la vigilance. Il ne fallait pas avoir peur des femmes photographes et, surtout, les chercher ! Alors que, souvent, elles n'ont pas eu le temps d'œuvrer à leur postérité, j'ai pensé que ce serait intéressant de faire un livre sur les femmes photographes, écrit par des femmes, pour recueillir des points de vue du monde entier, pas seulement en Europe ou aux Etats-Unis.

**Marie Robert :** Nous n'avions pas forcément conscience de l'importance qu'allait prendre l'exposition de l'Orangerie. Ce fut finalement un pavé dans la mare. Dans la foulée, j'ai proposé à l'École du Louvre de faire un cours sur l'histoire de la photographie à travers le prisme du genre. Cela m'a permis d'approfondir mes recherches et de découvrir des centaines de femmes photographes. J'étais très encouragée par les

étudiants à un moment où c'était une démarche peu académique.

**En quoi cette histoire est nécessaire ?**

**M.R. :** Il y a la réalité d'un effacement massif de la contribution des femmes dans l'histoire de la photographie, aussi bien en Occident que dans le reste du monde. Cet effacement est dû à l'invisibilisation – volontaire ou pas – des historiens. L'histoire a majoritairement, en photographie, en arts comme ailleurs, été le fait des hommes. En montant l'exposition «Qui a peur des femmes photographes ?», j'ai été frappée par l'abondance de littérature – monographies, ouvrages théoriques – venant d'historiennes anglo-saxonnes, d'Allemagne ou d'Europe de l'Est. En France, il y avait un vide historiographique. Et surtout un retard pour appréhender les questions de genre.

**L.L. :** Nous nous sommes rencontrées au sein de la Société française de la photographie, où les princi-



Sans titre (vers 1860) de Lady Frances Jocelyn.  
PHOTO NATIONAL GALLERY OF AUSTRALIA, CANBERRA



The Native Types, Yogini (2000-2004) de Pushpamala N.  
PHOTO PUSHPAMALA NIN WITH CLARE ARNI

paux historiens – des hommes – ont écrit l'histoire depuis le XIX<sup>e</sup>. Cet effacement intéressait beaucoup les étudiants en sociologie qui venaient nous voir pour éclaircir la manière dont les femmes avaient, ou pas, travaillé à leur postérité. C'était encore un chantier exploratoire : une étudiante colombienne avait découvert par exemple qu'une photographe signait du nom de son mari.

#### Comment «l'effet Matilda» s'est produit dans la photographie ?

**M.R. :** La minimisation systématique de la contribution des femmes scientifiques à la recherche – ou l'effet Matilda – est à l'œuvre dans tous les champs, avec un effacement progressif au gré du temps. Les femmes ont toujours été là, mais petit à petit elles disparaissent du grand récit de la création et du savoir. Il existe de multiples mécanismes d'invisibilisation : souvent associées à des photographes hommes – le père, le frère ou le fils –, au sein d'entreprises familiales au XIX<sup>e</sup>, les femmes n'ont pas l'autonomie juridique ou politique pour signer. Cette invisibilisation existe par exemple dans les couples de photographes, comme Constance Talbot et William Fox Talbot, et perdure jusqu'à nos jours : Alice Springs et Helmut Newton, Claude et John Batho, Bernd et Hilla Becher. Parfois, d'elles-mêmes, les femmes minimisent leur rôle et contribuent à leur propre effacement. Et surtout, il y a l'entre-soi masculin et la cooptation. Un phénomène universel, comme chez Magnum, collectif d'hommes au départ, où les photographes vont aller coopter leurs camarades masculins. **Les archives de ces femmes ont-elles été négligées ?**

**M.R. :** C'est souvent grâce à des descendants très actifs, comme le fils de Lee Miller ou la fille d'Elisabeth

«L'entre-soi masculin est un phénomène universel, comme chez Magnum, collectif d'hommes au départ, où les photographes vont aller coopter leurs camarades masculins.»

Marie Robert conservatrice en chef au musée d'Orsay

Hase, que certains patrimoines ont pu être conservés. Elles avaient parfois des vies amoureuses atypiques, avec plusieurs conjoints ; certaines étaient lesbiennes, et elles n'ont pas toujours pu compter sur le soutien d'un partenaire ou d'enfants pour mettre en valeur leur travail. Nombreuses sont celles qui cessent leur activité à partir du moment où elles se mettent en couple, comme Marion Post Wolcott qui travaillait à plein temps pour la Farm Security Administration et voyageait à travers les Etats-Unis avant d'avoir des enfants. Elle cesse sa pratique à la demande de son mari.

**L.L. :** Certaines de ces photographes étaient très originales, comme l'Américaine Helen Messinger Murdoch qui part à 51 ans faire le tour du monde pour le photographe en couleurs en 1913. Il y a beaucoup d'hommes dont la postérité a été construite par leur femme : l'inverse est un peu moins vrai !

#### Comment se sont-elles imposées dans le métier ?

**L.L. :** Parfois en signant avec un nom d'homme ou en se déguisant en homme.

**M.R. :** Par exemple, Gisèle Freund au début s'appelait Girix, c'était plus simple pour elle de se faire passer pour un homme. Les femmes se sont imposées en embrassant les genres du photoreportage, de la photographie de guerre, du sport ou de la publicité. En écrivant l'histoire aussi : on n'est jamais mieux servi que par soi-même. Madame Yevonde, une Anglaise de l'entre-deux-guerres, faisait beaucoup de conférences en projetant ses photos. A la veille de la guerre, elle publie sa propre autobiographie en vantant son rôle de pionnière dans l'emploi du Vivex, un procédé de photographie en couleur. L'autopromotion est un moyen efficace pour s'inscrire dans l'histoire.

**L.L. :** Ce que faisaient beaucoup les hommes... A la Société française de photographie, j'ai été frappée par la manière dont les hommes ouvrent pour laisser des traces, ce qui n'était pas un mécanisme très féminin. Pour celles qui l'ont fait, ça a marché. **Comment avez-vous sélectionné les photographes ?**

**L.L. :** Au départ, on en voulait 600, voire beaucoup plus, mais nous sommes autour de 300. Il nous fallait aussi des autrices capables d'écrire sur ces femmes. Grâce à des experts dans le monde entier, nous avons dressé des listes jusqu'en Australie. Nous sommes parties des nationalités pour simplifier, car les trajectoires sont souvent internationales : Julia Margaret Cameron, britannique, est née en Inde et a fini sa vie au Sri Lanka. Nous nous sommes battues pour être multiculturelles et rendre compte de celles

auxquelles on n'a pas facilement accès au Groenland, aux Caraïbes, en Russie, en Nouvelle-Zélande...

**M.R. :** Il fallait trouver un équilibre chronologique, historique et géopolitique. Mais on est forcément frustré par la taille de l'ouvrage quand on sait qu'une monographie mexicaine compte déjà plus de 300 femmes photographes...

#### Que retenez-vous de la pratique des femmes photographes ?

**L.L. :** Il y a quand même une histoire de courage qui les caractérise toutes. Qu'elles soient dans leur studio, parties dans l'Ouest américain, ou qu'elles voyagent seules, elles ont confiance en elles. Et la confiance qu'elles dégagent donne des modèles. Avec leur exemple, tout semble possible. Je pense à Donna Ferrato qui a photographié les violences conjugales aux Etats-Unis dans les années 80 : elle a essayé de modifier les décisions politiques et fait en sorte que la photographie soit un moteur de changement.

**M.R. :** Ce qui m'a frappée, c'est la dimension militante de ces photographes. Elles étaient dans l'ensem-

ble extrêmement engagées, surtout au XX<sup>e</sup> siècle. Je pense à Moira Forjaz, née au Zimbabwe, qui couvre la lutte armée contre le pouvoir colonial au Mozambique. Les photographes d'Afrique pendant la décolonisation ont eu l'ambition de participer au changement politique avec leurs images. Les femmes ont aussi été pionnières, comme Anita Conti, océanographe et photographe, qui, dès 1920, dénonce la surexploitation des océans.

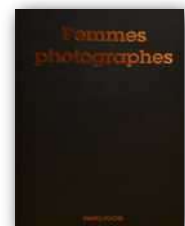
#### Cette histoire mondiale est-elle à la fois révélatrice d'un changement des mentalités et un outil pour les futures générations ?

**L.L. :** Le changement est un processus lent... Mais cela bouge en France. Déjà, on en parle sans que tout le monde s'insurge. J'ai beaucoup entendu, dans le parcours Paris Photo, des femmes elles-mêmes qui se retranchent : «Ce n'est pas parce que je suis une femme que je fais ces photos-là.» Il y a une mise en retrait, en France particulièrement, par rapport à ces questions. Il y a aussi un combat à mener pour la rémunération des auteurs, en particulier des autrices.

**M.R. :** Véra Léon écrit une thèse sur l'évaporation des femmes entre le moment des études et le marché du travail, où elles disparaissent pour un grand nombre. Marie Docher, de la Part des femmes [un collectif engagé en faveur de la visibilité et de la reconnaissance des femmes photographes], a fait des recherches pour montrer leur faible présence dans les festivals, les galeries, les foires. La part des femmes qui auraient dû être exposées par les galeries de Paris Photo ne s'élevait encore qu'à 20 %... La réception de l'ouvrage par les jeunes est formidable. Je pensais que nous avions un combat de quadragénaires, presque d'arrière-garde. Mais c'est plus que jamais d'actualité. Les jeunes femmes d'aujourd'hui sont plus affranchies et volontaires. Elles assument mieux leur engagement féministe que nous. Les hommes ont tellement ghettoisé que c'est un retour naturel des choses. Et c'est une étape essentielle vers un monde plus inclusif, plus paritaire, plus généreux. Du côté de la recherche, il faut continuer à ouvrir des portes, remonter aux sources, faire en sorte que d'autres personnes que des historiens hommes blancs se coltinent cette histoire. Les générations à venir, j'espère, vont s'en emparer. ◀



UNE HISTOIRE MONDIALE DES FEMMES PHOTOGRAPHES sous la direction de LUCE LEBART et MARIE ROBERT éditions Textuel, 504 pp., 69 €.



FEMMES PHOTOGRAPHES, COFFRET EN TROIS VOLUMES de CLARA BOUVERESSE édition Photo Poche, 432 pp., 39 €.

## IMAGES / PLEIN CADRE

# Attention, chien géant

Par  
CLÉMENTINE MERCIER



Il est bien loin le temps où l'on distribuait des images aux enfants sages. En Lorraine, au XIX<sup>e</sup> siècle, la ville d'Epinal fut le cœur d'une industrie de petits dessins païens en couleurs, portée par d'ingénieux cartiers – des fabricants de cartes

à jouer –, par un anticléricalisme postrévolutionnaire et par les ressources en bois des forêts vosgiennes. Sous forme de devinettes, et distribuées comme des bonbons, les images d'Epinal ont bercé les jeunes générations de saynètes vantant la patrie, le patrimoine ou

l'armée... Puis, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, les enfants ont été aspirés par de nouveaux médias et l'industrie a périclité. C'est à ce moment-là, en 1990 précisément, que Robin Lopvet a choisi de naître. Le photographe a grandi à Epinal dans une cité HLM du quartier de la

Justice, aujourd'hui détruite. Sa ville natale lui a inspiré la série «Là d'où je viens» dont est extraite cette image: un tableau en forme d'énigme, virant sur le cauchemardesque. Pas vraiment une propagande touristique pour la première ville des Vosges...

Dans ce montage photographique, une procession d'hommes sans tête, armés de flambeaux, se prosternent devant un molosse aux babines baveuses. L'étrange rituel (religieux? satanique? sacrificiel?) autour du dieu canin donne envie de prendre ses jambes à son cou.





ROBIN LOPVET

Au cœur d'une forêt sombre de résineux, les jeux d'échelle inquiétants évoquent un film d'épouvante pulsé aux hallucinogènes. Est-ce si courant de voir des chiens géants à Epinal? Tous les éléments du montage sont bien réels et spina-liens, nous assure l'enfant du pays,

qui retourne régulièrement dans sa ville natale voir ses parents. C'est avec ses terreurs d'enfance et son regard sarcastique d'adulte que Robin Lopvet fait le portrait de sa ville dans un petit film visible sur son site (1) et dans la série «Là d'où je viens». Sur cette image, il mixe

des éléments hétérogènes: le chien ressemble à ceux qu'il croisait, petit, dans sa cité où les pitbulls régnaient en maîtres, terrorisant la population. La procession a eu lieu lors d'un festival d'arts de rue. Quant à la forêt, il s'agit de la Quarante Semaine, lieu-dit en périphé-

rie d'Epinal encore parsemé des refuges pour malades mis en quarantaine lors des épidémies de peste noire: bannis, les pestiférés y périrent sans soin. Ils hantent toujours les lieux et les souvenirs des promeneurs. Envoûté par sa ville, Lopvet fait de la ville-cuvette «où

*l'on tourne en rond en cherchant l'horizon*» le terreau fertile de son imagination. Epinal trouve alors une nouvelle image, surréaliste et désenchantée, loin de toutes celles qui l'ont précédée. ◀

(1) [Robinlopvet.com](http://Robinlopvet.com)

# IMAGES/

## Ciné/ Des films épris dans la Toile

**Visible en ligne, la sélection Net Found Footage du festival Entrevues présente fictions et documentaires d'auteurs élaborés à partir d'images trouvées sur le Web. Une immersion dans un océan de pixels et autres vertiges visuels.**

**V**ous êtes-vous déjà approché si près d'un écran d'ordinateur que vous n'étiez pas loin d'y sombrer ? Comme si cet océan de cristaux liquides vous attirait à lui dans son vertige. C'est de vertiges dont il sera question avec le panorama Net Found Footage du festival Entrevues à Belfort. Si la 35<sup>e</sup> édition de cette manifestation prévue du 15 au 22 novembre, soumise comme toutes les autres festivités culturelles ces mois-ci aux restrictions sanitaires en temps de pandémie, a dû être annulée, elle maintient en revanche l'attribution d'un palmarès via un jury à sa compétition internationale et une sélection «film en cours» avec une aide à la postproduction. Côté panorama, Net Found Footage, dévolu aux écritures cinématographiques qui se sont emparées d'images glanées sur le Web, territoires numériques et autres applications connectées, est repris partiellement et diffusé, depuis vendredi, sur la plateforme SVOD indépendante Tènk, dédiée au documentaire d'auteur, et durant huit semaines. On a plongé une tête dans ces films dont les trames de pixels n'ont pour limites que le temps, et évoquer ceux qui nous ont gardé dans leurs filets.

**Carrefour bleu salé.** L'amusement, la consternation puis le dégoût se passent le relais jusqu'à nous retourner le ventre lors du visionnage de *Roman national*, film réalisé par Grégoire Beil en 2018. L'auteur trentenaire a chopé tout ce qu'il pouvait de vidéos Periscope, application et propriété de Twitter lancée en 2015 qui permet à n'importe qui possédant un portable dans le monde de diffuser en direct et en streaming. Le film, conçu de séquences diverses extraites de l'appli puis montées, nous entraîne en 2016, il n'y a pas si longtemps, afin d'épier de jeunes femmes et hommes vivant leur vie, fuitement, prenant la pose, insultant, cherchant le plus de visibilité, de messages reçus et autres «cœurs» qui s'affichent à l'écran : «*Il est tellement seul dans la vie qu'il galère sur Peri*», lit-on. Plus loin, le feu d'artifice du 14 Juillet illumine le ciel de Paris. Les gens filment sans interruption alors que des messages envahissent les écrans de portables que l'on nous montre et font poindre l'horreur : celle de l'attentat de Nice, dont on sait aujourd'hui qu'il fera 87 morts et 434 blessés. «*Mais arrêtez de penser qu'aux morts, c'est vous qu'êtes morts*», dit un periscopien parisien qui s'énerve face aux messages. *Roman national* dévoile ce temps d'ultraconnexion qui voudrait réussir à

tout embrasser, réduire les distances et réunir le monde dans son entier, tandis qu'un vernis de décalage ne parvient à être ôté entièrement. Les écrans se font ressentir à nouveau de plus belle lorsque l'impuissance et le danger se mêlent à la conversation, alors que Periscope voulait nous rendre ivres de téléportations.

Et nous téléporter, cette fois-ci dans l'histoire, c'est ce que semblent vouloir le cinéaste français Jean-Marc Chapoulie avec l'écrivaine Nathalie Quintane quand ils nous font visiter le pourtour du bassin méditerranéen, d'une caméra de surveillance à l'autre, greffées aux hôtels, campings, bords de route, et sur lesquelles nous avons tous possibilité de connexion. A partir de ces images de surveillance récupérées, le cinéaste déploie dans son film *La Mer du milieu*, projet montré pour la première fois au FID de Marseille en 2019, une réflexion politique et méditative sur le pouvoir de la traversée (des corps, des images) et de la surveillance, tandis que l'auteure politisée d'*Un œil en moins* (P.O.L., 2018) échange en voix off ses pensées sur ce carrefour bleu salé, lieu de fantômes, de tourisimes et de migrations importantes, souvent mortelles. Aux étendues de parasols et volutes turquoises viennent s'apposer quelques réflexions retraçant l'histoire de l'Arcadie, le développement de la piraterie. Mais aussi sur la quête d'un refuge et d'une identité au cœur d'un pays qui n'en donne parfois guère la possibilité.

**Multitude de félins.** Si ces deux auteurs usent d'images qui sont données pour faire affleurer pensées et récits, le cinéaste Guillaume Lillo assemble la très belle fiction lyrique et intimiste *Rémy* (2018), du nom d'un jeune garçon criblé de dettes parti s'isoler dans la maison de ses parents au milieu des montagnes. Le film, qui semble avoir été cadré et tourné par une seule et même personne, se trouve être en réalité le résultat d'un patchwork d'images et séquences trouvées sur le Web que Guillaume Lillo va bricoler comme autant de notes de partition redistribués afin de jouer sa propre symphonie spleenétique, où le garçon désabusé épanche son cafard en caressant son chat (incarné par donc une multitude de félins) ou quand il trébuche dans la neige comme dans ses pensées, voit surgir un océan de requins. Et c'est Rémy, définitivement, d'autant plus en ces temps confinés, qui nous donne comme le reste de la programmation du Net Found Footage à rêver à des sorties, déviations et chemins d'évasions. Ces bouts, pépites comme rebuts numériques, nous tendent les mains tandis que nous sommes enfermés là chez nous. Il ne tient peut-être qu'à nous d'essayer à notre tour : les images, à force d'être secouées, finissent, il paraît, par souffler le nom d'inédites destinations.

**JÉRÉMY PIETTE**

**PANORAMA NET FOUND FOOTAGE** dans le cadre du festival Entrevues de Belfort, visible sur Tènk.



*Fraud* de Dean Fleischer-Camp (2016). PHOTO DR



*La Mer du milieu* de Jean-Marc Chapoulie (2019). PHOTO DR



*Vie et mort d'Oscar Pérez* de Romain Champalaune (2018). PHOTO DR



*Rémy* de Guillaume Lillo (2018). PHOTO DR



Ichiban («le meilleur»), personnage principal de *Yakuza: Like a Dragon*. PHOTO RYŪ GA GOTOKU STUDIO

## Jeu/ «Yakuza», l'abri et la fureur

**Opérant un grand écart avec les précédents épisodes, ce nouvel opus s'empare des mécaniques du jeu de rôle et transforme son héros en un justicier SDF magnifique.**

**C'**est probablement le braquage de la fin d'année. Retardée et condensée autour du coup d'envoi des nouvelles machines de Sony et Microsoft, la saison où fleurissent les blockbusters est illuminée par un titre qui n'a pas grand-chose de «next gen». Une production parue en janvier au Japon et bien moins clinquante visuellement que les créations aujourd'hui mises en avant par les consolières pour vanter les prouesses techniques de leurs nouvelles PS5 et Xbox Series. *Like a Dragon* n'a pas non plus pour lui l'attrait du petit nouveau, du visage frais qui suscite naturellement la curiosité dans une industrie franchisée, puisqu'il s'agit

d'un énième épisode de la franchise *Yakuza*, née en 2005. Chronique des spasmes qui agitent les grandes familles de la pègre de Kabukichō, le quartier des plaisirs nocturnes de Shinjuku transformé en mini-monde ouvert plein à craquer, la saga s'est transformée, au fil des épisodes, en une gigantesque fresque familiale, dense, compacte et parfois un peu trop pour son bien. Jusqu'à cet épisode 2020, dans lequel le studio Ryū ga Gotoku se débarrasse de son héros emblématique, de son ancrage local et, quitte à vraiment tout péter, remplace son gameplay de *beat them up* (soit de baston, disons) par des mécaniques de jeu de rôle au tour par tour façon *Dragon Quest*. Le grand écart.

Dans les pas d'un yakuza déchu, renié par les siens et banni hors de Tokyo, c'est aux côtés des SDF que *Yakuza: Like a Dragon* présente la cité portuaire de Yokohama. Le joueur est invité à ramasser des canettes au bord d'un canal, pointe au Pôle Emploi local pour décrocher quelques boulots/quêtes après avoir évité de se faire dérouter par des *salarymen*

(appelés «brutes capitalistes») qui n'apprécient guère de voir des sans-domicile traîner dans leur quartier. En quelques heures, ce *Yakuza* change la grammaire de la série tout en gardant sa langue, sa façon de conjuguer un ton incroyablement excessif, capable d'aller très très loin dans le pathos – pour montrer la gravité des situations dans lesquelles s'embourbent ses personnages – et l'absurde – lorsqu'il s'agit de donner à jouer. Ainsi, la course à la canette consignée se présente comme un mini-jeu où les sans-abri se chargent les uns sur les autres sur des vélos à charrette, pour se piquer leur maigre récolte. Ailleurs, pareil choix de gameplay mettrait mal à l'aise. Pas dans une série qui n'a d'yeux que pour les marginaux, les laissés-pour-compte du rêve japonais et qui n'a de cesse de leur répéter son amour, notamment au travers d'affrontements réguliers avec la milice citoyenne Bleach Japan («Japon javellisé») qui tente d'imposer un ordre moral qui débarrasserait le pays de «ses zones grises». Quand les géants occidentaux du jeu vidéo répètent à l'envi qu'ils

ne parlent pas de politique, *Yakuza* débat frontalement de la liberté de disposer de son corps et de l'exploitation de la prostitution.

Jeux de tous les excès, ce *Yakuza* est à l'image de son flamboyant personnage principal, Ichiban («le meilleur»), frappé de folie des grandeurs, qui transforme le moindre combat de rue en aventure romanesque. A travers son regard, Nanba, l'homme qui l'a sauvé et recueilli, n'est plus un SDF bientôt invisibilisé, mais un magicien capable de précipiter sur ses ennemis une horde de pigeons enragés, et l'Ehpad qu'ils tentent d'infiltrer pour secourir un vieil homme en détresse se transforme en donjon de jeu de rôle. Fou merveilleux, à la fois réactionnaire et progressiste, tout autant égaré dans les simulacres qu'au contact des petites gens, cet Ichiban Kasuga en lutte contre un monde qui a changé trop vite est peut-être le plus beau héros donquichottesque de l'histoire du jeu vidéo.

MARIUS CHAPUIS

**YAKUZA: LIKE A DRAGON** de RYŪ GA GOTOKU STUDIO sur consoles et PC.

## Jeu/ «Assassin's Creed: Valhalla», le pari drakkar

**Le nouveau volet du blockbuster Ubisoft, installé dans l'Angleterre du IX<sup>e</sup> siècle, se révèle étonnamment bien écrit et peaufine une formule efficace.**

**D**es parterres de fleurs sauvages mauves et blanches à un jet de pierre d'un prieuré en flammes, des étendues de landes grenat illuminées par un rayon qui perce la mer de nuages des Highlands, des pierres mangées par l'humus et la bruyère en forêt de Mercie. Ce nouvel *Assassin's Creed* troque la douceur du bassin méditerranéen de l'Antiquité pour la minéralité de l'Angleterre d'Alfred le Grand (IX<sup>e</sup> siècle), de la Norvège et d'autres territoires dont on laissera

la surprise, illuminé tout du long par une flore sublime. Un juste retour des choses pour une franchise qui a sinon inventé du moins popularisé ce qu'on pourrait appeler le «gameplay fougères», en référence à ces hautes herbes dans lesquelles le joueur a appris à se tapir pour se dissimuler aux regards ennemis et qui ont proliféré dans les jeux vidéo ces dernières années. Passé un prologue nordique terne, *Assassin's Creed: Valhalla* expose doucement ses qualités une fois la mer prise et une colonie installée sur cette île écartelée en divers royaumes reflétant les jeux d'influence des envahisseurs danois, saxons et bretons. En confiant au joueur la tâche de faire prospérer ce campement au gré de pillages, d'alliances et de trahisons, *Valhalla* se révèle étonnamment habile dans sa façon de chapitrer sa trame principale en



UBISOFT

réécits courts et divers, faisant la part belle aux batailles brutales comme à l'exploration (une fois l'écran nettoyé de ses milles indicateurs). Fini le nettoyage compulsif de campements du précédent épisode. Toujours aussi époustouflant dans

sa façon de capturer un lieu et une époque jusque dans ses plus infimes détails, cet *Assassin's Creed* peaufine une formule rodée, tout en exhumant quelques mécaniques laissées en plan ces dernières années – à commencer par les assassinats – et

se offrant de ajouts anecdotiques mais plaisants, comme ces joutes empruntant à la poésie scaldique, sorte de *battle rap* où il s'agit de chanter ses louanges tout en restant autour d'un thème et d'une métrique imposée. En cette fin d'année chargée pour Ubisoft qui, après quasiment douze mois sans sortie majeure, dégage trois titres XXL, les attentes et idées préconçues sont contrariées. Le prometteur *Watch Dogs: Legion* s'effondre à mesure que se dégonfle son concept fort (la promesse d'interpréter n'importe quel personnage de son monde ouvert), tandis que ce *Valhalla*, que l'on pensait connaître avant d'y avoir joué, n'en finit pas de charmer au fil des heures englouties.

M.C.

**ASSASSIN'S CREED VALHALLA** d'UBISOFT partout ou presque.

# IMAGES/

## DVD/ Les beaux coups de cœur de Wilder

**Deux grands films du cinéaste Billy Wilder, réédités aujourd'hui, soulignent sa malice à mettre en scène les obsessions sexuelles de ses contemporains (domination masculine, sexisme...), vaincues par le sentiment amoureux, qui triomphe toujours.**

«**Q** u'aurait fait Lubitsch ?» Billy Wilder disait se poser si

souvent la question au moment d'écrire, de tourner, de composer une scène, qu'il avait fini par l'encadrer, telle une maxime en lettres d'or, et l'accrocher au mur de son bureau à Hollywood. Du prince de la comédie sophistiquée, qu'il considérait comme son mentor, il soutenait aussi, dans un entretien avec Michel Simon, qu'il «*faisait plus avec une porte fermée que la plupart des réalisateurs d'aujourd'hui avec une braguette ouverte*». Formule qui en dit autant sur la finesse allusive du maître que sur la sagacité un brin provocatrice du disciple, accusé parfois de cynisme et de vulgarité. Il est vrai que le cinéma de Wilder n'a jamais lésiné à mettre en scène les obsessions sexuelles de ses contemporains, la prétendue vulgarité n'étant en somme que le prisme inquiet d'une société dévorante, usant de la sexualité comme d'un outil de domination. A bien des égards, le sexe, vu sous l'angle de l'exploitation, du fantasme, est l'un des nœuds gordiens vibrant au cœur d'une œuvre infiniment plus subtile que ses (rares) détracteurs n'ont bien voulu le croire. Trivialité sexuelle en contrepoint duquel la (re)conquête du sentiment amoureux forme l'autre pendant secret. C'est du moins ce qui affleure à la (re)découverte des copies ciselées d'*Uniformes et jupon court* (1942) et d'*Ariane* (1957), deux films qui occupent une place charnière dans la filmographie explosive de Wilder et dont un hasard heureux a favorisé la conjointe réédition – le premier en Blu-ray chez Rimini, le second dans un superbe coffret collector chez Carlotta.

**Montée de séve.** Réalisés à quinze ans d'intervalle, non seulement ils usent de ressorts comiques sous haute influence lubitschienne (ironie, suggestion, quiproquo,



*Uniformes et jupon court* de Billy Wilder, avec Ginger Rogers. PHOTO RIMINI EDITIONS



*Ariane* de Billy Wilder, avec Gary Cooper et Audrey Hepburn. PHOTO WARNER BROS. ENT. INC.

connivence avec le spectateur) mais semblent aussi dialoguer ensemble. Dans les deux cas, il est question de prédation sexuelle, de ruse féminine, d'aveuglement volontaire, de métamorphose, de liberté conquise et, in fine, du sentiment amoureux, triomphant de l'infirmité affective, de l'amertume ou de l'indifférence blasée.

Premier film hollywoodien de Billy Wilder, *Uniformes et jupon court* (*The Major and the Minor*), cocécrit avec Charles Brackett – comme ses précédents scénarios pour Lubitsch, Hawks ou Mitchell Leisen –, livre, sur un sujet possiblement scabreux, la quintessence du comique wilderien. L'argument est particulièrement ténu : lasse de New York

où elle subit en permanence les assauts de la gent masculine, qui ne voit en elle qu'un objet sexuel, Susan (Ginger Rogers) décide de rentrer dans sa province mais, à court d'argent pour payer son billet, elle se fait passer pour une fillette de 12 ans afin de bénéficier du demi-tarif. Dans le train, démasquée par les contrôleurs, elle se réfugie dans la cabine d'un gradé débonnaire, le major Philip Kirby (Ray Milland), qui, lui, n'y voit que du feu et la prend sous son aile. Obligée de rester dans son école militaire, la voilà contrainte pour trois jours de tenir son rôle d'adolescente au milieu d'une nuée de jeunes aspirants en pleine montée de séve... Inaugurant le motif du travestissement

qu'il déclinera à l'envi par la suite, Wilder trouve dans ce subterfuge le moyen d'aborder une double thématique essentielle dans son corpus : le harcèlement sexuel – dont Susan croyait pouvoir s'affranchir en se déguisant, en vain puisqu'elle est de nouveau au centre des convoitises des cadets du campus –, et la quête de liberté, qui passera ici par la découverte de l'amour, sentiment dont son expérience des hommes semblait l'avoir éloignée. A cela s'ajoute le motif de l'aveuglement volontaire : brave garçon lui-même engoncé dans la perspective d'un mariage qui l'empêche de s'engager au front, Kirby – dont on apprend qu'il souffre d'une paresse de l'œil nécessitant des exercices orthopti-

ques – ne voit en elle qu'une enfant, comme s'il refusait l'évidence pour se prémunir de l'amour qu'elle pourrait lui inspirer, et qui l'obligerait à prendre sa destinée en main.

**Réveuse rusée.** Coscénarisé avec I.A.L. Diamond, le nouvel acolyte avec lequel Wilder écrira ses comédies les plus abouties, *Ariane* – dont le titre anglais *Love in the Afternoon* révèle sans ambiguïté la dimension sexuelle en jeu – creuse aussi le thème de l'émancipation à partir d'une intrigue reposant sur une autre forme de travestissement, moral cette fois. Pour se faire aimer de Frank Flannagan (Gary Cooper), un Américain quinquagénaire qui collectionne les maîtresses selon le rituel d'une séduction usée, répétitive et sans affect, flanqué d'un orchestre tzigane qui rejoue sempiternellement les mêmes romances, une jeune fille (Audrey Hepburn, souvent dévolue aux rôles de chrysalides, juvéniles et graciles que la métamorphose découvre femmes) se fait elle-même passer pour une croqueuse d'hommes. Son père détective privé (Maurice Chevalier), certes bienveillant, passe son temps à décourager sa propension à la rêverie amoureuse. En somme prise en étau entre deux hommes âgés qui discréditent le sentiment amoureux – son père parce qu'il n'y voit que le sordide des relations illicites qu'il traque, et Flannagan par son mode de vie sans attache, qui le condamne à des relations éphémères et mécaniques, la réveuse rusée aspire elle aussi à la liberté d'aimer, qui s'avère à l'intérieur du film un passeport pour la fiction. D'une précision d'horloge rappelant les meilleurs Lubitsch auquel Wilder rend un hommage étincelant, *Ariane*, avec son décor glamour de palace parisien, évoquant l'âge d'or des comédies des années 40, cultive volontairement une forme d'anachronisme, auquel s'adjoint une mise en scène jouant, comme celles du maître, sur le hors-champ, le secret derrière les portes, les ellipses, la disproportion des invraisemblances. Jeu de faux-semblants et d'apparences flottantes, où tout converge à faire éclater la seule vérité qui compte, celle des cœurs.

**NATHALIE DRAY**

**ARIANE** de BILLY WILDER coffret Blu-ray, DVD, livre (Carlotta).

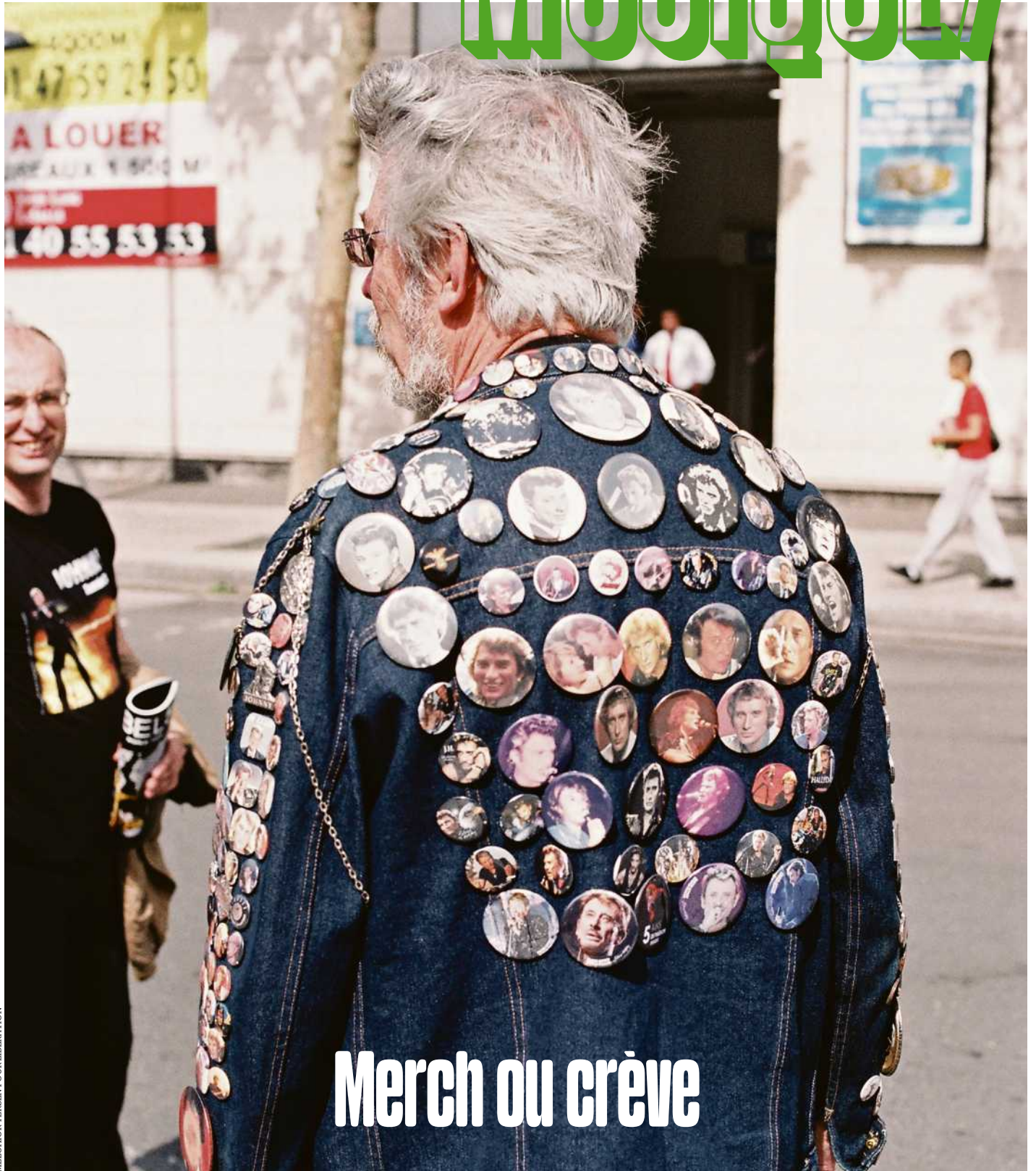
**UNIFORMES ET JUPON** de BILLY WILDER Blu-ray ou DVD (Rimini Editions).

Page 34 : Cinq sur cinq / [La saga F Com](#)

Page 35 : On y croit / [Bonnie Banane](#)

Page 36 : Casque t'écoutes ? / [Simon Reynolds](#)

# MUSIQUE/



Merch ou crève



Des containers d'objets en tout genre inondent les boutiques et les sites marchands, qu'ils soient spécialisés en musique ou non. Le merchandising peut désormais

# Goodies or not to be

**Figurines, jeux de société, jouets, alcool... Dans la musique, les produits dérivés vont aujourd'hui bien au-delà des simples badges et tee-shirts à l'effigie des artistes. Le marché se développe et, en ces temps covidés, il devient une ressource indispensable pour les musiciens.**

Par **OLIVIER RICHARD**  
Photo **MELCHIOR TERSEN**

«**M**ême les artistes établis depuis des décennies comme moi ont vu leurs revenus fondre avec l'effondrement du marché du disque et l'arrivée du streaming», racontait il y a quelques mois feu Mac Davis, superstar de la country surtout connu sous nos latitudes pour avoir écrit *A Little Less Conversation* pour Elvis Presley. Ce ne sont pas, effectivement, les misérables

redevances versées aux artistes par les services de streaming, souvent perçus par les musiciens comme des négriers d'aujourd'hui, qui leur permettraient de maintenir leur train de vie, déjà bien aléatoire. L'histoire est désormais connue : pour stopper l'hémorragie de leurs revenus, les musiciens sont partis en masse en tournée, les revenus du live devant se substituer à l'atomisation de leurs droits d'auteur. «*Tout le monde est sur la route*», confirme Tramber, le chanteur du groupe punk'n'roll parisien King Phantom. Hélas, c'était sans compter le Covid-19 et son cortège de

confinements qui vont encore accroître la paupérisation des artistes. Reste le merchandising qui constitue une source de revenus de moins en moins accessoire à une époque où presque plus personne n'achète de disques et où les concerts sont interdits sauf, détail cruel, en Chine, où les clubs et festivals rassemblent de nouveau un joyeux public qui ne porte même plus de masques.

## Kiss et Elvis comme pionniers

«Dorénavant, le merchandising peut représenter jusqu'à 80% des re-

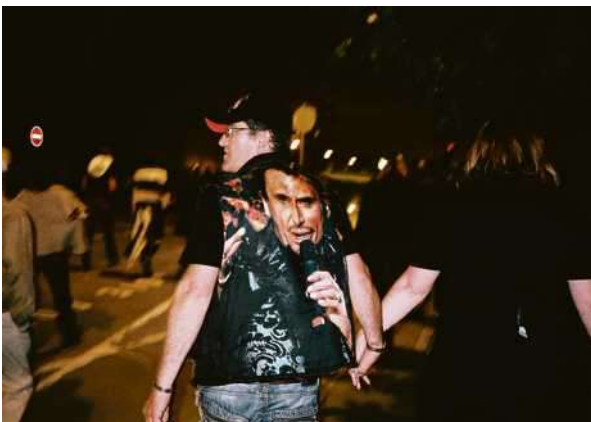
venus de certains artistes», explique Barry Drinkwater, président de la société anglo-américaine Global Merchandise Services, en activité depuis 1972, qui gère les produits dérivés de têtes d'affiche comme les Spice Girls, Kylie Minogue, Lenny Kravitz, Slayer, Motörhead ou Iron Maiden. «*Bien sûr, seuls les artistes à forte notoriété tirent des revenus considérables du merchandising*», prolonge Barry Drinkwater.

Force est de constater que les artistes et leurs managements s'en donnent à cœur joie. Au-delà des sempiternels tee-shirts et souvenirs vendus sur les stands de merch des concerts ou sur les sites officiels des musiciens, des conteneurs d'objets en tout genre inondent boutiques et sites marchands spécialisés en musique ou non. Nouveauté : l'industrie du jouet et des jeux est désormais partie prenante de cette frénésie de produits dérivés. Les *headbangers* peuvent par exemple jouer au Monopoly AC/DC en éclasant des mousses (AC/DC, évidemment), d'autres peuvent initier

leurs enfants à leur genre musical favori en commençant une collection de figurines Funko Pop (de Lemmy à Ice Cube en passant par... Morrissey).

Certes, dès les années 70, le groupe de hard rock new-yorkais Kiss avait fait office de pionnier en signant des accords de licence à tout-va (des figurines type Big Jim aux flippers via les Marvel Comics) imitant en cela le manager visionnaire d'Elvis Presley, le colonel Parker. Dès les débuts de l'Elvismania, en 1956, Parker comprend en effet l'intérêt immense de vendre l'image de son poulain, en termes de notoriété mais aussi et surtout de billets verts. Président de Treat Me Nice, le plus ancien fan-club français dédié à l'homme de Graceland (en activité depuis 1965!), Jean-Marc Gargiulo se souvient : «*Avant de travailler avec Elvis, en 1955, le colonel Parker était dans le métier depuis longtemps. Il avait remarqué qu'il existait des produits dérivés à l'effigie de cow-boys chantants comme Roy Rogers. Il s'en est inspiré pour Elvis. En seulement six mois en 1956, les produits dérivés Elvis ont rapporté 26 millions de dollars [214 millions d'euros d'aujourd'hui, ndr], un chiffre monstrueux.*»

Parker comprend que son artiste s'adresse à un nouveau public, les *teenagers*, avides de goodies et gris-gris arborant le visage de leur idole. Gargiulo poursuit : «*Les résultats exceptionnels de 1956 encouragent Parker à multiplier les produits*



Depuis le début des années 2000, le succès mondial des superproductions hollywoodiennes familiales (les nouveaux *Star Wars*, *Harry Potter*, *Marvel* et *DC*) encourage les



représenter jusqu'à 80 % des revenus de certains artistes.

dérivés, en particulier des badges qu'il produit en plusieurs langues. Il fait même faire des badges "Je hais Elvis!". Il pensait à tout : il a lancé sur le marché des rouges à lèvres Elvis pour que les jeunes filles puissent avoir Elvis sur leurs lèvres, des vêtements en tout genre mais aussi des poupées en tissu d'environ trente centimètres de haut. C'était un vrai déluge. Dans la décennie suivante, les managements de groupes comme les Beatles, les Rolling Stones ou les Jackson Five adoptent les méthodes de Parker sans pour autant atteindre la frénésie consumériste de Kiss.

### Whisky, vin et bière

Au début des années 2000, le succès mondial des superproductions hollywoodiennes familiales (les nouveaux Star Wars, Harry Potter, Marvel et DC) et des héros de la janimation encouragent leurs ayants droit à arroser le marché de produits dérivés. A la recherche de nouvelles sources de revenus, les managements des headliners de l'industrie musicale adoptent massivement cette stratégie et se mettent à décliner frénétiquement l'image de leurs artistes. Le marché répond avec enthousiasme et, aujourd'hui, des boutiques comme Album Comics, un des principaux importateurs de comics parisiens, proposent des figurines de Lemmy ou Ozzy Osbourne entre deux personnages des Avengers. «Tous les artistes ne sont pas intéressés par

cette stratégie, précise Barry Drinkwater de Global Merchandise Services. Il y a des groupes avec qui il est impossible de travailler sous forme de licence comme les Arctic Monkeys. Ils ne veulent aucun merch dans les boutiques, ils pensent que cela irait trop loin.»

Parfois, pourtant le marché n'est pas convaincu. «J'avais proposé à Elton John de lancer une ligne de vêtements. Je lui avais dit qu'il était célèbre pour son style très éclectique et très à la mode. L'industrie m'a répondu qu'elle comprenait ce que je voulais faire mais qu'elle ne voyait pas vraiment qui aurait voulu s'habiller comme Elton John.»

continue Drinkwater. Avec Motörhead, c'est beaucoup plus simple. «Tout le monde aime Lemmy, qui était un trendsetter. Avec Motörhead, on peut bien entendre licencier une grande variété de vêtements rock mais aussi des alcools comme du whisky, du vin et de la bière.» Des jouets aussi, comme ceux produits par Funko Pop, même s'il peut paraître étrange de



mes constamment à la recherche de nouvelles opportunités», conclut Salisburry.

Au-delà des artistes, les festivals se mettent aussi aux jeux. Le Hellfest fait figure d'éclaircur. Ben Barbaud, son président, précise : «Le merchandising représente 3 millions d'euros sur nos 25 millions de budget. C'est énorme comparé aux autres festivals. Cela s'explique par le fait que notre public est très fétichiste, qu'il est extrêmement attaché à notre événement, auquel il s'identifie. Nous avons été très vite approchés par des maisons d'édition pour faire des livres et des jeux. Avec Hachette, nous avons sorti un Metal Quiz. L'année prochaine, une escape box doit sortir avant le festival avec Edi8. On peut jouer en famille et ces jeux nous permettent de toucher des espaces culturels différents, voire des publics différents. C'est ce qui nous intéresse dans le développement de la marque.» Des artistes transformés en marques : la grande escroquerie du rock'n'roll continue. ◆

voir un rocker sans concession tel que Lemmy transformé en avatar de Playmobil. «Nous avons montré à Lemmy les figurines et tous les autres produits que nous avons faits pour lui. Il en était fier. Au-delà des revenus qu'ils génèrent, les produits dérivés perpétuent l'héritage des artistes. Ils les aident à conserver le statut emblématique qu'ils méritent», poursuit le directeur de Global Merchandise Services.

### Des deals avec un pourcentage

«Nos figurines musicales qui marchent le mieux se vendent à des millions d'unités ! Elles font jeu égal avec les plus grosses ventes de héros de films ou de séries télé», explique Lucy Salisburry, «senior licensing manager» au sein de la société américaine Funko qui produit les fameuses figurines Pop. Des figurines comme celles de BTS [stars de la K-pop, ndr] touchent un public jeune alors que celles de James Brown ou Lemmy concernent un public plus âgé.» Succès du biopic oblige, celle de Freddie Mercury touche toutes les cibles. En règle générale, c'est le fabricant de jouets

qui contacte les représentants

des artistes. «On le fait souvent quand on pense qu'il y a un potentiel, ajoute Salisburry. Mais il arrive que les managements nous contactent. Les deals impliquent toujours

un pourcentage sur les ventes.» En plus d'être vendues à l'unité, les figurines peuvent aussi être proposées en «plus produit» avec l'album de l'artiste. «La musique est un axe de développement important pour nous et nous sommes

### LA DÉCOUVERTE



VICTORIA HESSEL

## Ascendant Vierge signe des temps

Comme un feu d'artifice. Ces dernières années, la chanson française se vit comme un vaste laboratoire du possible. Où tous les genres se mélangent, se heurtent aussi, se réinventent toujours sous les coups de boutoir d'une jeune génération sans œillères. Bien sûr, tout n'est pas garanti du meilleur goût, mais de cette soif d'aventures aux idées larges naissent souvent les projets les plus excitants.

Comme cette collaboration improbable entre le furieux producteur Paul Seul, cofondateur du collectif revivaliste techno hardcore Casual Gabberz, et l'éclectique chanteuse Mathilde Fernandez, capable dans un même souffle d'évoquer Mylène Farmer, Maria Callas et Céline Dion. La vache ! Sur son récent EP, le duo mouline une rave mu-

sic pétaradante et futuriste (Dis-coteca) à rendre certainement crazy les dancefloors de tous les Macumbas de la Terre lors de leur réouverture en 2032.

Une déferlante extrême (l'hystérique Jamais raison) et brutale qui pourtant conserve en toutes circonstances une élégance rare et une accessibilité quasi-pop. Car les sept titres de Vierge sont autant de tubes en puissance qui ont réouvert d'entendre absolument partout. De la radio au supermarché. Et surtout, les entendants Impossibles mais vrai ou Faire et refaire provoquent une envie immédiate de les entonner à tue-tête, tout en se tortillant de manière démente. Sauf que l'on ne possède pas l'organe vocal de Mathilde Fernandez. Personne n'est parfait.

PATRICE BARDOT

VIERGE (Live from Earth Klub)

### LE LIVRE

## Renaud catalogué



RENAUD : PUTAIN DE LIVRE ! Philharmonie de Paris/Plon, 24,90 €.

Mieux qu'une session de rattrapage. Fauchée par ce putain de Covid à peine quinze jours après son démarrage, Renaud, putain d'expo, organisée à la Philharmonie de Paris, bénéficie aujourd'hui d'une nouvelle vie, même pendant le reconfinement, grâce à un livre qui s'inscrit au-delà du simple catalogue.

On y trouve bien sûr de nombreuses reproductions des documents visibles dans l'exposition : les manuscrits de Marche à l'ombre ou Banlieue rouge par exemple, ou des photos rares comme celle, savoureuse, de Renaud en train de faire

la manche sur un marché au tout début des années 70 sous le regard d'un gendarme. Au fil des pages, on se place au cœur des multiples facettes du « chanteur énervant », engagé, homme de scène, éternel enfant tourmenté par ses démons.

On se passionne aussi pour des témoignages futés, signés notamment par le grand linguiste récemment disparu Alain Rey qui décrypte cette langue si particulière, ou par Didier Varrod, directeur musical des antennes de Radio France, qui livre un témoignage très touchant sur « son » Renaud, compagnon d'une vie en chansons et en action. Putain de livre, on ne saurait mieux dire.



ayants droit à arroser le marché de produits dérivés.



# MUSIQUE/



## PRUDENCE

**More Love (Kiddy Smile Remix)**  
Quand l'ex-chanteuse de The Dø s'acoquine avec le nouveau roi house, ça fait frétiller les gambettes. Une sorte de r'n'b futuriste au beat bien trempé. On lui prédit un beau succès sur les dancefloors. De la sphère privée, bien entendu...

## STARBABBÉ

**Attack**  
Régulièrement, ce duo de Tel-Aviv sort des ovnis électroniques joliment décadents et libres. Les machines analogiques pilonnent entre New Beat, electro-techno et cold wave. La voix troublante scandée des slogans détournés. Certainement surréaliste.



Soirée F Com à Bruxelles, en 1994. De g. à d. : Shazz, Kenny Gates (de Pias), Laurent Garnier, Christophe Le Breton et Ludovic Navarre. DR

# F Com fantastique

**Le label qui a «inventé» le son house et techno français réédite ses maxis emblématiques.**

**M**is en sommeil depuis les années 2000 par ses créateurs, Eric Morand et Laurent Garnier, on redécouvre F Communications grâce à une vague de rééditions de maxis emblématiques du label. L'occasion de donner un coup de projecteur sur une maison de disques qui, avant même la naissance du phénomène french touch, jeta les bases du son house et techno français.

### 1 Fnac Dance Division

S'il n'est pas le premier label électronique français – c'est le joliment nommé Rave Age Records, lancé en 1990 par Manu Casana, premier importateur des raves d'outre-Manche –, F Communications a connu une première mouture dès 1991 sous la forme de la «division dance» du label que possédait la Fnac à l'époque. L'ex-attaché de presse Eric Morand importait les disques qui cartonnaient outre-Manche (LFO...) mais laissaient les Français de glace, voire hostiles. Très vite il eut l'intuition que, pour faire accepter cette musique, elle devait être portée par des Français. Pour cela, il constitua une écurie de producteurs dont les premiers furent Laurent Garnier, Shazz ou Ludovic Navarre (futur St Germain). En 1992, l'équipe de la Dance Division eut l'idée du slogan «We give a french touch to house», imprimé sur

des blousons promotionnels. Le terme french touch eut le succès qu'on connaît, même si Eric Morand et ses camarades ne furent jamais vraiment acceptés par la clique des producteurs parisiano-versaillais.

### 2 F Communications, pourquoi ?

Alors que le succès pointait enfin après une longue période de pêche dans le désert, les relations entre la direction de la Fnac et son sous-label méprisé étaient devenues si désastreuses qu'une séparation devenait inévitable. C'est au cours d'un voyage en Angleterre qu'Eric Morand et Laurent Garnier eurent l'idée de baptiser leur label F Communication, car «after E comes F». Après le E d'ecstasy, la drogue à la mode sur la scène électronique, était venu le temps du F de France et d'une musique plus raffinée. Les deux s'associèrent et, entrant en

France au volant de la Nissan Micra du DJ, décidèrent que leur logo, dessiné par la graphiste Geneviève Gauckler, serait un F majuscule au cœur d'un ovale comme on en utilisait à l'époque pour signaler le pays d'origine des voitures françaises.

### 3 Le son F Com

Ni techno, ni house, électronique tout simplement, et sans limites, comme le scandait un des slogans du label, décidément doué pour en trouver. Conforme aux goûts éclectiques de ses fondateurs, le catalogue de F Com est sans ceillères. Loin des querelles de clocher des années 90, où chacun doit choisir son camp, F Com voit large. De l'aveu d'Eric Morand, il est mal compris de sortir dans un même élan la house romantique de Nova Nova, la techno tellurique de Scan X, la deep house d'Aqua Bassino, les visions africaines de Ri-

chard Galliano ou des compilations downtempo (*Megasoft Office*) et ambient (*Musique pour les plantes vertes*)... Et bien sûr, les productions de Laurent Garnier, locomotive artistique et médiatique de la maison, qui offre des tubes underground comme *Wake Up*, *Crispy Bacon* ou encore *Flashback*, dont le clip réalisé par un certain Quentin Dupieux tourne en boucle la nuit sur M6. Ce même Dupieux qui réussira en 1999 le hold-up du siècle avec le tube mondial *Flat Beat* sous le pseudonyme Mr. Oizo.

### 4 Le cas St Germain

Pilier de la maison, Ludovic Navarre signe dès 1992 une poignée de classiques de la techno et de la deep house française, en duo avec Shazz dans divers projets ou au sein de *Choice* avec Laurent Garnier (l'hymne *Acid Eiffel*). En solo, c'est sous le nom de St Germain qu'il va passer à la postérité en 1995 avec son premier album *Boulevard*, quitte à essayer les lazzis du noyau dur de la scène pour avoir osé mélanger house et jazz. Vendu à plus d'un million d'exemplaires dans le monde, *Boulevard* attire l'attention d'EMI, qui le débâche via son prestigieux label de jazz Blue Note. Le choc est rude pour F Com, qui voit partir un compagnon de la première heure et un artiste de premier plan. St Germain sort en 2000 son deuxième album *Tourist*, dont il écoule près de 4 millions de copies dans le monde. Vingt ans après, il s'apprête à en livrer en janvier une version revisitée.

### 5 La fin du label

Durant les années 2000, F Communications fait face à un dilemme. Dans quelle direction aller ? Le succès de la french touch a profondément changé le game, comme on dit aujourd'hui. Traitant la techno comme le nouveau rock, les majors n'hésitent plus à signer de gros chèques pour s'offrir leur Daft Punk à elles. Après le départ de St Germain et malgré le succès de Mr. Oizo, F Com n'a pas les moyens de concurrencer l'industrie. Le label se cherche et part dans toutes les directions, signant Avril, Gong Gong, São Paris, Vista la Vie et même du «rock» avec *Think Twice*. Tous ne tiennent pas leurs promesses, ni artistiques ni commerciales. Eric Morand s'épuise dans le rôle du chef d'une entreprise qui compte une vingtaine d'artistes. Quelque chose s'est cassé. Le label perd trop d'argent. Pour ne pas prendre le risque de la faillite, F Com est mis en pause en 2006, mais garde son beau catalogue qu'on redécouvre aujourd'hui.

**ALEXIS BERNIER**  
et **BENOÎT CARRETIER**



**MIMAA****Gipsy**

Soudain, une parfaite inconnue vous offre un tube. On est tombé raide de ce mix improbable chanson-reggae-latino-balkanique-r'n'b. Parfaitement indigeste sur le papier, on le concède. Pourtant, cette jeune femme, non sans humour, ensorcele. Une *gipsy*, quoi.

**MOSCOMAN****Eyes Wide Strut (Each Other remix)**

Passé inaperçu cet été, le deuxième album de l'Israélien Moscoman a droit à une deuxième chance, grâce à un remix des New-Yorkais d'Each Other, qui retravaillent *Eyes Wide Strut* avec une orgie de synthés analogiques. Deux versions, deux tubes.

**NUSKY****Ding Ding Ding**

Rap alternatif? Oui, parce qu'il ne trouve pas son bonheur dans la nébuleuse trap dominante. Découvert il y a quelques années avec son complice beatmaker Vaati, ce rappeur assez déginglo affiche un *flow* qui s'enflamme au fur et à mesure des punchlines.



Retrouvez cette playlist et un titre de la découverte sur [Libération.fr](http://Libération.fr) en partenariat avec Tsugi radio

**LA POCHETTE**

## Ugo Bienvenu «Je ne fais pas des images publicitaires»

Le réalisateur et dessinateur français évoque son travail sur la pochette du nouvel album folk de l'Américain J.E. Sunde.

**La carte postale** «Je n'ai pas échangé avec J.E. Sunde avant de réaliser cette image. Il voulait que je me sente libre d'interpréter sa musique et, de mon côté, je souhaite garder l'esprit vierge pour ne pas parasiter mon imaginaire. J'aime réaliser des pochettes de disques, car elles conditionnent la manière dont on écoute la musique. Je ne fais pas de pochettes d'albums pour faire des images publicitaires. Il ne faut pas seulement illustrer la musique, mais plutôt essayer de donner une interprétation de l'album, chercher son sens profond et tenter de condenser tout le disque en une seule image. J'ai grandi dans les années 90 et Gorillaz a marqué mon imaginaire. Donner corps à un disque, j'aime ce défi. En revanche je n'ai gardé du titre original de l'album que le mot *love* pour l'utiliser comme la signature d'une carte postale qu'on adresse aux gens qu'on aime.»

**La maison** «J'ai trouvé que le son de l'album de Sunde était très américain et qu'il fallait le représenter par une image typique de l'*American Way of Life*. C'est ce qui m'a donné l'idée d'une famille de la *middle class* qui, à force de travail, a pu s'acheter sa propre maison et se photographier devant avec fierté. Il y a par ailleurs quelque chose de très nostalgique dans la musique de Sunde. Si elle est plaintive, ce n'est pas tant à cause de ce qui s'est déjà passé que pour ce qui va advenir. Cette musique porte en elle une sorte d'ultraconscience de l'avenir et de ce qu'il nous réserve. Un sentiment de l'inéluctable. Nous allons vers quelque chose de compliqué. J'ai juste changé quelques éléments du passé pour les replacer dans le futur, les moderniser. La pose devant la maison date des années 50, le robot vient du futur. On nous parle de transhumanisme, mais fondamentalement, nous resterons les mêmes.»



**La famille** «C'est une famille très nombreuse, même le robot de la maison a été invité à participer à la photo. Il fait partie de la famille après tout. J'ai passé beaucoup de temps à dessiner ce robot, qui est dans trois de mes BD. Je le voulais à la fois inspiré de plein de robots familiaux, mais original en même temps. Quand on regarde bien les membres de cette famille, on s'aperçoit que certains n'ont pas l'air bien malins. Il y a de tout dans cette famille, comme dans la vie, de jolis enfants, des idiots, des gens méchants...»

**J.E. SUNDE 9 Songs About Love (Vietnam)**

**Les lunettes** «C'est une de mes signatures. Donner des lunettes aux personnages est une manière de laisser plus de place à l'imagination. Quand on représente les yeux, on en dit forcément beaucoup sur le caractère des personnages. Sans les yeux, ils sont davantage anonymes et on peut projeter plus de choses.»

Recueilli par **ALEXIS BERNIER**

**ON Y CROIT**

PIERRE-ANGE CARLOTTI

## Le r'n'b azimuté de Bonnie Banane

La Parisienne décalée sort un premier album entre second degré et comptines pour adultes.

«**E**ntre Aaliyah et André Rieu.» C'est ainsi que Bonnie Banane définissait, au début d'une carrière initiée il y a

huit ans, son univers loufoque. Depuis, la Parisienne trentenaire nourrie à la pop culture américaine cultive sans complexe l'art du décalage. Visuellement d'abord, car la chanteuse-comédienne vue chez Bonello fait partie de cette génération d'artistes qui idolâtrèrent les images. A travers une série de clips *cheesy*, B.B. a laissé entrevoir une esthétique assez irrésistible, inspirée par le mauvais goût assumé des années 2000.

Sa verve musicale est tout aussi iconoclaste. Cette Bretonne d'origine a prêté son timbre espègle à quelques-uns des meilleurs francs-tireurs de la pop hexagonale au sens extralarge (Chassol, Flavien Berger, Myth Syzer). Une floppée d'EP en solo actualisant avec facétie le r'n'b *nineties* (façon TLC et D'Angelo) a confirmé son sens de l'adaptation.

*Sexy Planet*, premier album produit notamment par Para One et le rappeur suisse qui monte Varnish La Piscine, nous embarque dans une galaxie toujours plus perchée.

Chanté en anglais et en français selon l'humeur, *Sexy Planet* dresse des ponts entre les continents et les époques. Transformiste, Bonnie passe sans transition de la variété azimutée des années 80 (Catherine Ringer, Elli Medeiros, Lio) dans le minitube dance délirant *Sexy Planet* à la poésie surréaliste de Brigitte Fontaine (*les Bijoux de la reine*). Aventureuse, elle excelle tout autant dans un registre synth-funk plus actuel sur la comptine pour adultes *la Lune & le Soleil*. Une belle leçon de tolérance symbolisée par l'histoire de deux astres qui s'attirent malgré leurs différences.

Mais Bonnie Banane sait se faire plus terrienne. Le mélancolique Mauvaise Foi témoigne d'une *love story* sur le déclin tandis que le corrosif *Limites* s'inscrit dans l'ère #MeToo en rappelant l'importance du consentement. Paradoxe envoûtant, *Sexy Planet* incarne pleinement ce que pourrait devenir la sphère pop française de demain si elle acceptait toute la richesse des hybridations venues d'ailleurs.

**VIOLAINE SCHÜTZ**



**BONNIE BANANE Sexy Planet (Péché mignon/Grand Musique Management)**

**Vous aimerez aussi****BRIGITTE FONTAINE & ARESKI BELKACEM****Vous et Nous (1977)**

Sur fond d'électronique préhistorique, le duo dénonce les affres de notre société dans des textes aux airs d'incantations.

**KALI UCHIS****Isolation (2018)**

Cette Betty Boop colombienne à voix de velours métisse le r'n'b anglo-saxon de bedroom pop et d'electro pour un résultat des plus voluptueux.

**YELLE****L'Ere du Verseau (2020)**

Fantastique et onirique, Yelle fait partie de ces projets qui agrandissent la pop synthétique française avec une naïveté touchante.



CASQUE T'ÉCOUTES ?

# Simon Reynolds

journaliste

## «Si j'écoute, c'est que ça doit être bon!»

Les livres de critique anglais Simon Reynolds sur la musique (*Rip It Up And Start Again*, *Rétromania* ou *Energy Flash*) font autorité. *Le Choc du glam*, qui paraît vendredi en français, analyse en 700 pages ce courant phare des années 70 dont les audaces influencent encore notre époque.

**Quel est le premier disque que vous avez acheté adolescent avec votre propre argent ?**

Ian Dury and the Blockheads, *Do It Yourself* en 1979.

**Avez-vous besoin de musique pour travailler ou de silence ?**

J'écoute ce sur quoi je suis en train d'écrire. Quand la date de bouclage approche et qu'il faut que j'accélère, je me passe des enregistrements de jungle et de musique de rave hard-

core que j'avais faits dans les années 90 sur les radios pirates.

**Votre moyen préféré pour écouter de la musique ?**

La radio, surtout les pirates de Londres dans les années 90, et, aujourd'hui, du rap et du classic rock sur les ondes de Los Angeles.

**Le dernier disque que vous avez acheté, et sous quel format ?**

En vinyle, c'était *Some British Accents and Dialects* (BBC, 1971) et en numérique, *Echos +* de la compositrice argentine Beatriz Ferreyra.

**Un disque fétiche pour bien débiter la journée ?**

*Do It Together* (London Massive) de Sacred.

**La chanson que vous avez honte d'écouter avec plaisir ?**

Aucune. En toute logique, si j'écoute c'est que d'une certaine manière

cela doit être bon ! Cela dit, je suis un peu embarrassé quand j'écoute *Rock You Like a Hurricane* de Scorpions.

**Le disque que tout le monde aime et que vous détestez ?**

Beaucoup de gens seront d'accord si je dis que *High Hopes* de Panic ! *At the Disco* est horrible.

**Le disque pour survivre sur une île déserte ?**

Il m'en faudrait au moins trois : *In a Silent Way* de Miles Davis, *The Hissing of Summer Lawns* de Joni Mitchell et *Solid Air* de John Martyn.

**Quelle pochette de disque avez-vous envie d'encadrer chez vous comme une œuvre d'art ?**

*Electronic Panorama*, de la série *Prospective 21<sup>e</sup> siècle*, un coffret publié par Philips en 1970. Il n'est pas encadré mais sa boîte métallisée trône sur une étagère de mon salon.

**Votre plus beau concert ?**

Les Daft Punk faisant leurs débuts en Amérique lors d'une rave au fin fond du Wisconsin en 1996.

**Allez-vous en club pour danser, draguer, écouter de la musique sur un bon sound-system ou n'allez-vous jamais en club ?**

J'ai longtemps passé ma vie dans les raves et les clubs, mais je n'y vais plus. J'y allais pour danser et faire des trucs qu'on faisait dans ces endroits. J'y suis aussi beaucoup allé de manière quasi anthropologique, pour observer, décoder les rituels...

**Quel est le disque que vous partagez avec la personne qui vous accompagne dans la vie ?**

Il y en a trop. Parmi les principaux, Pixies, Cocteau Twins, Aphex Twin, A.R. Kane, Fleetwood Mac, Saint Etienne, Omni Trio, Ultramarine...

**La chanson qui vous rend fou de rage ?**

Citons celles qui m'enragent d'une manière positive et dionysiaque comme *TV Eye* des Stooges, *Energy Flash* de Joey Beltram ou *F\*ck Up Some Commas* de Future.

**La chanson qui vous fait toujours pleurer ?**

*There Is a Light That Never Goes Out* de The Smiths, mais aussi *Neon Lights* de Kraftwerk.

Recueilli par ALEXIS BERNIER

**SES TITRES FÉTICHES**

**SLY AND THE FAMILY STONE**

*Everyday People* (1969)

**THE SWEET** *Ballroom Blitz*

(1974)

**FOUL PLAY** *Open Your Mind*

(*Foul Play Remix*) (1993)

### NE PAS CONFONDRE : BURIAL

Ils s'écrivent de la même manière, mais n'ont rien en commun !



**Burial, producteur électronique britannique**

Plus que tout autre genre, la musique électronique aime cultiver le mystère. Underground Resistance, Romanthony, Moodymann... pendant longtemps, il a été impossible

de cerner l'identité de ces pionniers. Et encore récemment avec cet Anglais, apparu soudainement en 2005, dont le premier album, *Untrue*, fascine toujours par son mélange irréal de dubstep, jungle, UK garage et ambient. Il y a incontestablement un son Burial. Comme il y a un son Aphex Twin. Peut-être pas un hasard si les limiers lancés aux basques de ce mystérieux producteur l'imaginent vite comme employé de Warp, le label de Richard D. James. William Emmanuel Bevan, son vrai nom, n'a jamais révélé son CV lors de la poignée d'interviews qu'il a données. On mettrait bien une pièce sur cette hypothèse.



**Burial, groupe de death metal britannique**

«Enterrement», «sépulture», «inhumation» : avec la traduction française du mot anglais *burial*, on comprend pourquoi ce pseudo attire autant les groupes de death metal

adeptes de la torture sonore. On en a compté une bonne quinzaine sous cette appellation. En Angleterre et aux États-Unis, mais aussi en Indonésie, en Pologne ou en Uruguay. On a jeté notre dévolu sur des compatriotes de Bevan, venus de Manchester, qui se sont justement formés en 2005. Mais très loin de l'hédonisme mélancolique des raves qui a nourri l'inspiration du producteur britannique, ces diabolotins sont plutôt du genre à aller danser sur les tombes les soirs de pleine lune. On s'amuse comme on peut.

### LE SONORAMA

Par FABIO VISCOGLIOSI

Chaque semaine, l'âne fétiche du dessinateur-écrivain explore ses chansons préférées.

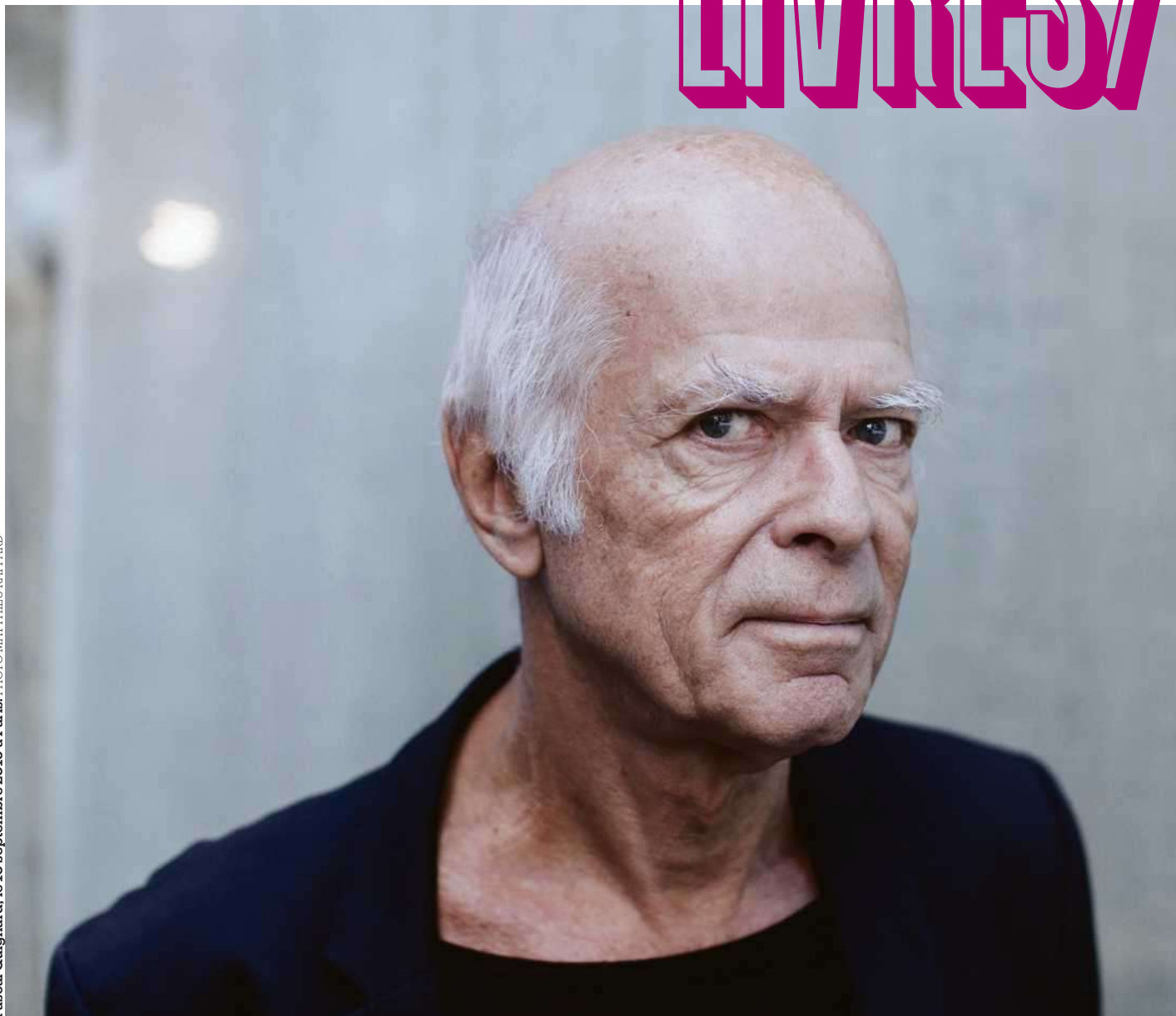
Robert Wyatt — *At Last I Am Free*



Page 38 : Muriel Pic / «Affranchissements» libre de port  
 Page 39 : Jonathan Baranger / Les Psycho-Bataves sur la route  
 Page 42 : les Marx Brothers / «Comment ça s'écrit»

# LIVRES

Pascal Quignard, le 10 septembre 2019 à Paris. PHOTO MATTHIEU RAFFARD



## «Je me fais pleurer d'avance» Rencontre avec Pascal Quignard

Recueilli par  
**FRÉDÉRIQUE  
 ROUSSEL**

**D**ans son bureau blanc lumineux du XIX<sup>e</sup> à Paris, l'univers à trois cordes de Pascal Quignard se voit d'entrée : une importante bibliothèque, un piano et des partitions, des dessins sur les murs. Encore que certains soient partis le temps de l'exposition *Pascal Quignard, fragments d'une écriture* à la Bibliothèque nationale de France prévue jusqu'au 29 novembre. L'écrivain

a donné de son vivant ses archives à l'institution. Un legs a priori paradoxal. Seul la totalité de *Boutès* (2008), sous vitrine au milieu de la salle, a réchappé au feu grâce à Irène Fenoglio, spécialiste en génétique (1). Les enveloppes qui contenaient ses autres manuscrits et des feuillets rescapés, affichés sur les murs, ont un côté pictural et charnel : le texte est rehaussé d'aquarelles colorées ou de peintures plus sombres. *Sur le geste de l'abandon*, dirigé par Mireille Calle-Gruber, montre bien ces variations langagières et imagièrès de **Suite page 36**

## Rencontre avec Pascal Quignard

Pascal Quignard,  
en août 1987 à Paris.

PHOTO DESPATIN & GOBELI

Suite de la page 35 l'œuvre. Lui ne se revendique ni peintre, ni musicien, ni philosophe. Son existence a été remplie de lecture et d'écriture. Son grand œuvre, «*Dernier Royaume*», ouvert en 2002 avec *les Ombres errantes* (prix Goncourt), se poursuit avec ce onzième tome, *l'Homme aux trois lettres*, périphrase pour désigner le voluer, fur en latin. Écrire, c'est d'abord dérober, dit l'auteur de l'essai formé de récits courts, d'éclats autobiographiques, de citations de lectures, de formules contemplatives, dans un parcours erratique, poétique et onirique. Entretien.

### Pourquoi mêler littérature et vol ?

Dans les *Petits traités*, j'avais trouvé une formule créée par Montaigne, qui dit que dans un traité, il faut deux thèmes. De même là, lorsqu'il y a la littérature, il y a aussi le vol. Un mouvement et un autre, ça les enrichit. Dès que j'ai l'ensemble de ces deux mouvements, tout le reste tombe et tout ce que j'ai lu se regroupe un petit peu comme de la limaille autour d'un morceau d'aimant.

«*J'aime les livres*», commencez-vous. Etiez-vous un grand lecteur déjà très jeune ?

La façon de pouvoir être seul

dans une famille nombreuse lettrée, c'est de lire ou même de faire semblant de lire. C'était vital pour moi. Je crois que c'est vrai de beaucoup de vrais lecteurs.

«*Je pense que je n'aurais pas survécu s'il ne s'était pas trouvé des livres pour tromper le désespoir.*»

C'est une autre raison ?

Sans Schubert par exemple, je crois qu'on peut mourir. Il y a des musiques qui permettent de vivre, qui empêchent d'avoir envie de mourir. Même chose pour la littérature. *Les Hauts de Hurlevent* a dû faire du bien à des tas de gens.

Pourquoi cette écriture fragmentaire ?

Le cerveau est capable de quelques pulsions de réflexion, mais je ne crois absolument pas qu'il puisse le faire sur de longues périodes. Quand je lis dans certains essais des propositions répétées une, deux, trois fois, je vois comment la pensée ne pense plus à ces moments-là. Pour moi, elle pense par petits flashes analytiques. Ce que je cherche n'est pas volontaire, ni bien défini. Ce sont des portes de contemplation.

Aviez-vous en tête les étapes du «*Dernier Royaume*» en 2002 ?

Ce qui m'intéresse, et c'est le

fruit de la psychanalyse, ce n'est pas la maîtrise, c'est d'essayer d'avoir une sorte d'accès à l'inconscient. C'est donc de ne pas avoir de possibilité panoramique une seconde à l'égard de ce que je vais faire. Dans ce cas-là, ce qui conclura l'ensemble, c'est la possibilité océanique, ce que détestait Freud par dessus tout. Ce que je fais est plutôt plus proche de Ferenczi. Le sujet en est très simple, c'est le temps. C'est tout ce qui est en moi. Voilà le projet. Maintenant j'en suis aux heures.

C'est-à-dire ?

Les livres d'heures. Les heures du duc de Berry par exemple, c'est magnifique. C'est très proche de cette invention géniale de la civilisation japonaise qui est de faire de chaque jour de l'année une époque, une saison, une fleur, une émotion.

Vous êtes sur les heures depuis que vous avez fini *l'Homme aux trois lettres* ?

Je ne peux pas travailler sur deux choses à la fois. Mon cerveau, le matin très tôt, sortant du rêve, dans mon petit lit, s'attelle à une seule tâche qui à la fois relit tout ce qui a été tapé la veille, et continue à écrire. J'ai toujours pratiqué ce système. Ça me prend quand même trente ou quarante versions. Et je ne

décide pas de la fin, puisqu'elle est décidée par le texte lui-même le jour où je n'ai plus rien à corriger. Dans toutes mes lectures et tout ce que je fais, je regorge de possibilités. Parfois ce sont des romans qui surgissent, parfois des poèmes... C'est un magma d'émotions. Mais je suis toujours sur un seul mouvement de marée. J'ai une possibilité de concentration très grande, la joie de ma vie, mais pas plus de deux-trois heures par jour. Des écrivains disent qu'ils travaillent huit heures, j'en suis incapable. Vers 10 heures, ma journée est finie.

Avez-vous prévu une fin au «*Dernier Royaume*» ?

J'en ai prévu une. C'est plus fort que moi. Comme pour les romans, j'ai toujours des fins.

Est-elle déjà écrite ?

Non, je me fais pleurer d'avance. Dans l'histoire de la musique, de nombreux débuts sont fabuleux et la plupart des fins sont ratées. C'est souvent des remplissages, des accords qui se répètent, des facilités insensées. Une des plus belles fins qui soient, c'est le grave en fa mineur du sextuor d'Ernest Chausson. C'est une splendeur. Alors je ne sais pas pourquoi, j'ai toujours la fin d'avance, je me fais pleurer avec mes fins. Elles m'émouvent.

Donc vous avez la fin du «*Dernier Royaume*» ?

Oui, mais je serai mort avant.

Du coup, il n'y aura pas de fin.

C'est bien plus important que ce soit un océan plutôt qu'une mare. La joie, c'est quand je supprime les trois quarts de mon travail. Je peux dessiner, je peux écrire de la musique, mais je ne suis pas musicien, je ne suis pas dessinateur. Un vrai artiste, c'est celui qui est obsédé par quelque chose et qui le sature. Il n'y a que l'écrit que je sature. Saturer veut dire supprimer énormément. Mais je ne veux jamais laisser ce sentiment que ce que j'ai trouvé pour moi a le moindre intérêt pour autrui. Je ne suis pas un maître artisan.

Est-ce que la fin pourrait être une naissance ?

De l'univers ? Ça ne pourrait pas être la destruction de la nature, et pourtant... On la détruit. Non, c'est forcément

une dette d'amour à l'égard de la jeune femme allemande qui a représenté un bonheur. Il m'est arrivé quelque chose de très semblable à ce qui est arrivé à Françoise Dolto. Et elle a dit très simplement, on peut faire une dépression nerveuse à 18 mois parce qu'on peut tomber follement amoureux ou amoureuse à 18 mois. Et ça laisse des traces. Donc la fin est forcément dédiée à ces traces-là.

*L'Homme aux trois lettres se termine sur le souffle d'outre-tombe de Cathy dans les Hauts de Hurlevent, une métaphore de la littérature ?*

Quand Heathcliff entend un soupir sortir du cercueil, Emily Brontë écrit «*a sigh*», un souffle impossible qui monte. C'est ça la littérature. Dans le Yorkshire, forcément que les petites Brontë parlaient avec un accent imprononçable. Colette, que j'admire beaucoup, a eu jusqu'à la fin de ses jours un accent bourguignon affreux. La littérature c'est ça : il y a une voix dans Colette, d'un sensoriel, d'une beauté et d'une sensualité qui n'est pas bourguignonne, qui est une voix qu'à elle. On gagne une voix, comme disait Lacan, peut-être même qu'on gagne un nom ou un prénom, en écrivant comme disait Marguerite Duras. Il y a une voix qui naît, qui n'appartient pas d'ailleurs à celui qui écrit, mais au livre qu'on ouvre. Et c'est le «*sigh*». Ce qui est inviolable dans la littérature, c'est ça. J'ai vu l'endroit où écrivait Montaigne, une garde-robe pleine de peintures délavées d'Ovide, et là, il ne parlait pas périgourdin.

Pourquoi avoir décidé de donner vos archives ?

Je voulais donner pour qu'il n'y ait pas de retour. L'idée était d'épargner à ceux qui me suivraient le soin de le faire. C'était par désespoir, je peux utiliser le mot, quand j'ai vu ce qui se passait pour certains auteurs considérables... Et je me suis dit non. J'avais une petite tendance à aller vers celui dont je me sens le plus proche, Pierre Klossowski, dont le fonds est à la bibliothèque Doucet. C'était un très grand penseur, qui n'a pas été compris par tout le monde. Deleuze et Foucault l'ont bien compris.



Enveloppe du manuscrit de *Boutès*, dessin de P. Quignard. BNF. FONDS QUIGNARD

Et nous étions tous deux les plus proches de Benveniste, notre maître en fait. Mais je vous le dit très franchement : il ne faut pas s'occuper de sa mort, la pulsion de mort est mauvaise. Il faut tout savoir perdre et abandonner, en décharger les autres et brûler le reste. C'est ce que j'ai choisi de faire. Toute ma vie, j'ai été



bouleversé par la façon dont ceux qui survivaient avaient du mal à survivre, et parfois pouvaient tirer à vue sur ceux qu'ils avaient aimés, ne pas s'en soucier ou fuir ça comme la pire des choses. Voilà comment je l'ai fait. C'est illégitime de s'occuper de soi avant.

**Détruisez-vous pour vous**

**sentir plus léger ?**

C'est plus grave que ça, j'ai toujours eu un plaisir à détruire les choses. Les assumer et ne pas les assumer, c'est vraiment double en moi, complètement.

**N'est-ce pas pour renaitre ?** Phénix, non. C'est plus sadique. Je reconnais que je n'aime pas faire la première

version. M'astreindre à écrire, à formuler des phrases, des hypothèses profondes, des élucubrations complètes. Je les note mais ça me pèse énormément. C'est romantique, c'est lyrique, ça ne me plaît pas du tout. Un livre commence pour moi quand j'ai trois quarts de plus. La coupe, ce que les psychana-

lystes appellent la castration, j'adore ça. Ce n'est plus écrire, c'est composer son livre. Et brûler, ça appartient au domaine de l'adieu. Mais pas du tout un adieu mélancolique. Je suis allé sur la tombe de Tchouang-tseu, en Chine, en sachant qu'il n'y repose pas car comme tout chamane il voulait mourir dans les arbres dévoré par les oiseaux. L'idée de mourir tout nu, c'est le taoïsme. J'ai trop publié, semble-t-il, pour pouvoir prétendre être un taoïste. Et en même temps j'aime être très vide, de même que j'adore travailler dans les chambres d'hôtel, brûler tout. C'est très paradoxal.

**Etes-vous taoïste ?**

Je ne peux pas dire ça. Le mot tao veut dire sentier, route, voie et je n'ai pas de voie. Je suis pré-tao, avant la voie. Je suis perdu. Perdu mais heureux d'être perdu.

**Que léguez-vous si vous avez presque tout brûlé ?**

Mes fiches de lecture. Le thème d'Hermès, du voleur, est plus important pour moi que celui de l'Œdipe. Nous ne sommes rien, nous avons tout volé. Et mes classeurs de fiches représentent tous les vols. Je veux qu'on dise : il n'a pas prétendu être un romantique ou un génie qui sort de lui-même quelque chose du rien, voilà ce qu'il a volé. Comme une abeille, il montre sa ruche, c'est ça que je veux léguer.

**Depuis quand constituez-vous ces classeurs ?**

J'étais étudiant à Nanterre, vers 1965. C'est le hasard qui m'a fait trouver ce système très simple qui perdure. En haut de chaque page, j'écris le nom de l'auteur, comme celui-ci, «Levinas». Et panoramiquement, j'ai toutes mes lectures depuis plus de cinquante ans.

**Etre au onzième tome d'un grand œuvre, n'est-ce pas être sur une voie ?**

Non, c'est un état d'immersion. La pensée construite volontaire n'est pas pour moi. Ni le rêve absolu, rêver pour les autres, car je ne suis pas chamane. Mais les états d'absorption, de contemplation, des états où l'on perd le sens du temps... Se retrouver dans une bulle étrange, c'est ce qu'on appelle en psychiatrie le quatrième état, c'est ça qui

**PASCAL QUIGNARD**  
**L'HOMME AUX TROIS LETTRES**  
Grasset, 184 pp., 18 € (ebook : 12,99 €).  
**Sous la direction**  
**de MIREILLE CALLE-GRUBER**  
**SUR LE GESTE DE L'ABANDON,**  
**PASCAL QUIGNARD**  
Hermann, 194 pp., 27 €.



m'intéresse. Ce n'est pas l'hypnose non plus qui est liée au langage. Mais c'est un état d'engloutissement, le bonheur. C'est ça que je cherche, depuis tout petit enfant.

**Était-ce un refuge ?**

Ce n'est pas un refuge, c'est un vertige, une extase. Autant s'occuper de sa mort, je trouve cela douteux, autant se laisser absorber complètement par la sensation, par le sensoriel, je trouve cela parfaitement magnifique. J'ai voulu faire la première de notre récit-récital *Boutès ou le désir de se jeter à l'eau* avec Aline Piboule, la seule pianiste sur terre à être capable de jouer une transcription de *la Mer* de Debussy, dans la tour de Montaigne. On l'accusait d'avoir fui la peste, l'épidémie, et d'être rentré dans sa tour avec femme et enfants. Il avait créé en bas une chapelle pour toutes les religions. Lui s'en fichait royalement, je crois qu'il ne s'intéressait pas du tout à ça. Et il a préservé une liberté, et la liberté c'est mieux que le refuge.

Les taoïstes disaient non à l'empereur qui voulait les faire travailler, ils se bouchaient les oreilles, s'enfuyaient... Par un mépris extraordinairement violent du désir de dominer l'autre, du pouvoir. Ils voulaient rester sauvages. Le sauvage n'est pas inférieure à la domestication forcenée et à la nation-Etat. La suite de ma tournée se fera chez Etienne de La Boétie à Sarlat, pour qui l'Etat n'était pas la bonne formule. C'est plus vaillant que du refuge, c'est aussi du refus. L'engagement en revanche me paraît douteux, car on est forcément pris dans le mouvement de la vague. Personne ne peut s'abriter derrière ce que j'ai fait pour proposer quelque chose de dangereux ou même d'un tout petit peu grégaire. Je trouve ça déjà très bien.

**Il vous arrive de dessiner, sur vos écrits, pourquoi ?**

Quand je cherche quelque chose, j'ai besoin d'avoir des images, ou plutôt des scènes. Elles n'ont pas de signification, comme dans les rêves, on peut s'appuyer sur elles pour parfois découvrir un autre sens et elles sont de ce fait beaucoup plus riches. Moi j'ai

besoin de rêves pour pouvoir décider de qui j'aime, qui j'aime pas, ce que je veux, ce que je veux pas. La langue n'est pas faite pour les rêves. Mais je ne suis pas peintre, je griffonne. Sauf pour *Terrasses à Rome*, j'ai fait plein de dessins pour imaginer ce que faisait mon personnage graveur.

**Avez-vous beaucoup dessiné ?**

J'ai aussi beaucoup brûlé. A 17-18 ans, je vivais à Sèvres où mon père était proviseur. J'ai fait un grand brasier devant le pavillon de Lully. Quand je peins ou dessine, ce n'est pas la beauté que je cherche. Il y a des écrivains qui sont des peintres, comme Claude Simon pendant vingt ans avant d'écrire. Il y a des écrivains qui deviennent peintres. J'admire Pierre Klossowski qui a vraiment décidé de ne plus écrire.

**Comment est lu «Dernier Royaume» ?**

Ce doit être troublant. Tous mes textes sont publiés au Japon, parfois directement comme un livre récent sur Nagasaki. J'ai vécu dans un port en ruines, Le Havre, Nagasaki était un port en ruines et j'avais une sorte de dette par rapport à la violence américaine contre la population. Je suis très lié à eux, ils sont tout aussi enfermés que nous le sommes dans un confinement. Il m'a fait prendre conscience, avec les lettres que je reçois, que nous sommes dans des mondes tout à fait différents. Eux, ils vivent un peu à la japonaise comme la vengeance du dieu. L'épidémie pour eux, c'est la vie qui se venge de Fukushima. Et le virus, c'est un virus vivant, un bon démon avec lequel il faut pacifier. Pour nous, c'est comme un ennemi, comme l'Occident a toujours vécu la nature, tandis que pour eux, elle représente la mère, le père, le jadis, et elle nous gronde. Je pense qu'ils me lisent comme des poèmes, qui accompagnent la nature et les sens. J'ai cherché dans le monde chinois, japonais de quoi me faire un jardin d'éden très sensoriel qui doit les toucher. ◆

(1) *Sur le désir de se jeter à l'eau*, avec Irène Fenoglio, Presses Sorbonne nouvelle, 2011.

POCHES

**MAURICE GENEVOIX  
RABOLIOT**  
Nouvelle édition préfacée  
par Julien Larère-Genevoix.  
Grasset «Cahiers rouges»,  
272 pp., 9,90 €.



«Une chevêche passait sur la maison, étirant dans le noir son grincement triste de girouette : encore une malveillante, quêtant un mauvais coup nocturne. Ah ! ces nuits ! Est-ce qu'on pouvait dormir, quand on avait, comme lui, le métier dans le sang ?»

# LIVRES

## La disparue qui venait du froid

### Sur la piste d'une «jumelle», par Sigriður Hagalín Björnsdóttir

Par VIRGINIE BLOCH-LAINÉ

Elles ne sont pas deux sœurs jumelles, elles ne sont pas amoureuses non plus. Elles sont solidaires, réunies par des circonstances qui auraient dû en faire des ennemies. En Islande, dans les années 90, Ragnheiður et Júlía ont pour amant un même homme. Elles tombent enceintes, l'une quelques jours après l'autre. Ragnheiður rencontre Júlía afin de lui dire la vérité sur le «mâle alpha» qui deviendra le père de leurs enfants. «Je ne suis pas l'homme d'une seule femme et je ne le serai jamais», avance Örylgyr en guise d'explication. C'était à prendre ou à laisser. Mieux vaut laisser. Ragnheiður et Júlía congédient Örylgyr et emménagent ensemble, sans un sou mais décidées à vivre heureuses. Modélés par ce curieux gynécée, leurs enfants, Edda et Einar grandissent à la manière de faux jumeaux : «Ils forment pour ainsi dire une seule et même personne.» Leur fusion finira mal.

*La Lectrice disparue* est un beau roman, singulier, polymorphe, inquiétant, et parfois cru et drôle. Il joue avec la chronologie pour créer des surprises ; il tient du conte, du roman noir, du récit mythologique façon Romulus et Rémus. Des deux mères, l'une, Júlía, est la louve. Elle nourrit au sein les deux nourrissons et mène son monde avec autorité. «Elle passe sa vie à aider les gens, à répandre les bonnes actions dans son sillage, elle va toujours plus loin dans sa bienveillance obsessionnelle.» L'histoire est placée sous le signe du double. Chaque personnage subit un revers de situation ; la vie n'en est pas avariée. L'autrice, une journaliste islandaise née en 1974, utilise à merveille, bien qu'avec parcimonie, la géographie de son pays et l'imaginaire qu'il charrie. Le froid et la nuit pénètrent le lecteur. L'action se passe dans «le Reykjavík d'avant le tourisme» avant que «Björk s'apprête à installer la nation sur la carte du monde». Mais on entend aussi parler des fjords et des rennes. L'isolement du pays par rapport au reste du monde, le souvenir de la pauvreté qui a précédé sa relative prospérité forment les remparts entre lesquels se déroule l'intrigue.

Des murs, justement, se sont élevés dans la tête d'Edda, qui depuis l'enfance est une lectrice compulsive tandis que son frère Einar est dyslexique et ne lit rien. Pour respirer, parce qu'elle se sent «enfermée dans une prison dont les barreaux sont les mots», Edda disparaît du jour au lendemain, aux Etats-Unis. Einar y part pour la retrouver. L'Amérique du Nord, pour un Islandais, c'est une autre planète : «Les avions ne sont pas conçus pour des hommes aussi grands, s'excuse l'hôtesse de l'air après lui avoir écrasé le pied avec son chariot.» En alternance avec l'enquête d'Einar, *La Lectrice disparue* raconte les coups du destin qui brisent l'élan des personnages. C'est un livre intelligent qui compte plusieurs phrases belles et graves, comme cette pensée de Júlía, lorsque naît sa fille Edda : «Elle est fière, fière de la détermination de sa fille et de sa soif de vivre, elle est admirative de ce qu'elle exige de sa mère, de la vie, alors qu'elle est à peine âgée de quelques jours.»

**SIGRIÐUR HAGALÍN  
BJÖRNSDÓTTIR**

**LA LECTRICE DISPARUE**

Traduit de l'islandais par Eric Boury.  
Gaïa, 352 pp., 22,50 € (ebook : 16 €).

## Mon oncle d'Angleterre

### «Affranchissements», récit de Muriel Pic autour d'un bossu philatéliste et jardinier

Par FRÉDÉRIQUE FANCHETTE

Comment abriter sa bosse quand on est Londonien et que le temps est instable ? Mettre un pardessus «brun clair», de trop grande taille, même exagérément long aux manches. C'est dans cet «éternel» vêtement qu'apparaît dès la première page d'*Affranchissements*, Jim, son personnage central. «Plongé dans son monde inachevé et malhabile, habitant de la vie déformée», le grand-oncle de l'autrice, qui souffrait de tuberculose osseuse, est le guide de ce livre étrange, érudit et revigorant. Lequel n'est pas une biographie du vieil homme aimé, philatéliste et jardinier, ni une autobiographie, malgré la reproduction d'archives personnelles, mais plutôt une sorte de «promenade faite de bifurcations et de détours», dit Muriel Pic. Des reproductions de documents (photos, dessins, graphies...) sont insérées au fil des pages, renforçant l'impression de parenté avec l'œuvre de l'écrivain allemand W.G. Sebald, auquel l'autrice a consacré des essais.

Quand elle était enfant, en France, Muriel Pic collectionnait des timbres, et «l'oncle Jimmy», membre de la branche anglaise de la famille, lui expédiait chaque mois une petite enveloppe contenant de nouvelles émissions. Les envois durèrent jusqu'à la veille de la mort de l'oncle en 2001, la petite-nièce était entre-temps devenue adulte et la philatélie, une passion délaissée. Des années plus tard, elle redécouvre des timbres du millénum et des enveloppes de Jim. La dernière portait son nom au crayon, indication posthume qui la remue profondément et sera le prétexte déclencheur de l'écriture.

**Logique.** Un autre homme habite ce récit, dans lequel des livres ouvrent sur d'autres livres : le poète américain William Carlos Williams. Dans la première scène, alors que la petite-nièce a rendez-vous avec Jim à Londres, elle achète *Spring and All* dans une librairie de Bloomsbury. Timbres du millénum et citations du recueil de 1923 : le dispositif d'*Affranchissements* peut se mettre en place. Jointe au téléphone en Suisse, où elle enseigne à l'université de Berne et mène des recherches sur Henri Mi-

chaux et les psychotropes, Muriel Pic explique : «Ily a quelque chose à la fois de très mélancolique et de très ludique dans *Affranchissements*, pour moi en tout cas, notamment par rapport à la masse de connaissances. Mais je reste dans une logique : le livre est cadré, avec des points de repère bien fixes pour s'orienter. On peut se promener, il y a plein de chemins possibles. Chaque chapitre s'ouvre sur un timbre commémorant le passage au nouveau millénaire et par une citation de Williams. Un extrait pris dans *Spring and All*, au hasard, sachant que mon rapport au hasard est un peu particulier, assez surréaliste. Ce sont ces deux logiques qui font avancer *Affranchissements* et produisent du désir.»

Londres, Menton, Paterson, où vivait William Carlos Williams, Leysin et ses sanatoriums suisses... le lecteur peut donc cheminer d'un lieu à l'autre, au sein d'une chronologie volontairement déconstruite, en désordre, sans se perdre. La Riviera française est l'endroit où l'on s'attarde le plus. C'est aussi la partie la plus fidèle à la réalité vécue par la famille de Muriel Pic. A la suite de l'enfant bossu, on s'engouffre dans le hall à damier de l'hôtel Bellevue, un palace de Menton propriété de ses parents, dont l'empereur d'Ethiopie Haïlé Sélassié fut client. Une histoire de panache puis de ruine en 1938, qui entraîna le rapatriement dans le froid anglais. C'est là que se construit la personnalité de l'oncle : «De son enfance à Menton, avec ce corps misérable qui n'allait jamais croître, Jim garda une éducation irréprochable, une passion naturaliste pour les plantes et les timbres, une sensualité exacerbée par les parfums de Grasse, une ironie glaçante à l'égard du tourisme, et toutes sortes d'anecdotes sur les pensionnaires de l'hôtel.» Plan du Bellevue, carte postale de la baie, clichés du père fumant, bel homme en costume trois-pièces, la mère, Jeanne, décontractée devant les balustrades : toute l'époque *smart* de la «colonisation» anglaise de la Riviera surgit.

Pendant à ce tourisme de santé : les sanatoriums. Des images d'enfants en culottes blanches, bronzés par le soleil de montagne, succèdent à celles du palace. Pour *Affranchissements*, Muriel Pic s'est

rendue à Leysin, en Suisse, où l'héliothérapie était très prisée, et a enquêté sur cette station des Alpes couverte d'établissements de santé. Le profil d'un enfant atteint de gibbosité arrêtée. Jim ? Mais est-ce si important la véracité dans le flot d'un tel récit ? Retour à W. G. Sebald, qui lui aussi joue sur l'ambiguïté entre réel et documentaire. «J'ai en effet beaucoup travaillé sur Sebald, je le connais bien, dit Muriel Pic, il y a à la fois du faux et du vrai dans cette vie de Jim, mais c'est toujours exact, documenté, j'utilise des images, non pour tromper mais pour faire apparaître des vérités, ou des éclats de vérité.»

**Dévotion.** Un mot revient tout le temps dans *Affranchissements* : «la dette», et un chapitre est consacré à l'argent. Ils sont liés à ce qui précède et élargissent aussi le champ sur le politi-

**VALÉRIE ZENATTI  
DANS LE FAISCEAU  
DES VIVANTS**  
Points, 168 pp., 6,10 €.



«Le 1<sup>er</sup> janvier [2018, n.d.r.], je composais le numéro d'Aaron Appelfeld pour lui souhaiter une bonne santé, une année d'écriture et de quiétude, et j'apprenais qu'il était hospitalisé depuis deux jours, mais qu'il allait probablement sortir bientôt. Il dormait et je ne pouvais lui parler.»

**EMILY ST. JOHN  
MANDEL**  
**STATION ELEVEN**  
Traduit de l'anglais  
(Canada) par Gérard  
de Chergé. Le Livre de  
poche, 504 pp., 9,20 €.



«Mais parfois, le petit cercle d'individus et la lueur du feu ne faisaient qu'accentuer le vide et la solitude du continent, telle la flamme vacillante d'une bougie dans un océan de ténèbres. Il est surprenant de voir la rapidité avec laquelle on en vient à trouver normal de vivre sur un banc, avec une simple valise, près d'une porte d'embarquement.»

## Au volant, sur la musique des «garage bands» Avec «Don Creux est mort», Jonathan Baranger revisite le «road trip» américain

Par **JEAN-DIDIER WAGNEUR**



EMMANUELLE MARCHADOUR, DIVERGENCE

Jonathan Baranger est entré en littérature en 2018 avec *Chokolov City*, un premier roman étonnant de maîtrise qui se déroulait au sein de l'émigration bulgare de New York. L'auteur habitait si bien le roman américain et le récit à la Henry James qu'on pouvait se poser la question de sa langue maternelle. Il récidive aujourd'hui avec *Don Creux est mort*, un *road trip* parcourant les Etats-Unis d'est en ouest.

Alors que *Chokolov City* gravitait autour de la pratique de la littérature, *Don Creux est mort* s'inscrit dans la continuité de la révolution musicale des *sixties*, du moment de libération des corps et des consciences, de la contestation du capitalisme et de la guerre. Mais ce n'est pas une évocation des mouvements musicaux, ni même celle d'un groupe, l'âge des concerts est passé depuis longtemps et c'est sous l'angle d'une philosophie et d'une éthique, le «*Psycho-Batave*», que se déploie ce roman rock, psychédélique et insolent, qui plonge le lecteur dans une Amérique mi-urbaine mi-rurale vivant entre ses motels, ses stations-service, ses *carrot cakes*, ses hamburgers et ses certitudes. Au milieu des années 80, trois personnages se retrouvent pour être investis d'une mission: transporter l'urne funéraire qui contient les cendres de Don Creux afin de les disperser dans la Californie du Sud. Ils se nomment entre eux «*phrères*». Il y a Sred Sweign, un employé des douanes noceur, qui a pris sous son aile son neveu orphelin, Jeremiah, élevé dans le rigorisme le plus étroit par sa sœur Hildegarde qui voit le diable partout; Randall Webb, un personnage violent et incontrôlable qui semble revenir d'entre les morts; et un pandémonium de protagonistes hauts en couleur et déjantés qui apparaîtront au fil des chapitres, tels Boulter Lewis, Mademoiselle de Cerf, Jésus Jr Hernandez...

*Don Creux est mort* tient du «vingt ans après», quand les héros d'un temps, fatigués et trahis par la falsification commerciale de la musique qu'ils ont adorée, se mettent en route pour un ultime hommage à celui qui a été leur guide. Cette bande constitue les Psycho-Bataves dont Don Creux était

une sorte de médium, un mentor enseignant une autre manière de vivre. Mais Jonathan Baranger laisse en creux, justement, beaucoup de renseignements sur ce que ce groupe a été et fait planer une atmosphère de mystère. Le lecteur se retrouve à coudoyer des individus pour une part énigmatiques dont il doit tenter de reconstituer la vie à partir de bribes de conversations, d'allusions, d'images et de flash. Mais ce qui est étonnant, c'est que tout cela fonctionne, qu'on entre dans ces tribulations de losers souvent héroï-comiques mettant le souk dans un funérarium dont l'esthétique proprette digne de *Desperate Housewives* semble surréelle, ou qu'étant l'apparition d'un spectre et d'une orange dans le désert des Mojaves.

Au fil des étapes surgissent les miettes d'une odyssée de la mémoire en même temps qu'un roman initiatique pour le jeune Jeremiah, qui subira de nombreuses épreuves: le premier verre de bourbon, «la deuxième heure de la Louisiane» dans une demeure XVIII<sup>e</sup> de La Nouvelle-Orléans squattée par des ectoplasmes dignes d'un Ancien Régime du stupre fantasmé; la «chaîne de douleurs» dans un baston colossal au sein d'un corps de ballet. Jeremiah est pressenti pour être l'héritier de Don Creux et doit se défaire de ses illusions. Aussi le roman coud-il habilement divers niveaux de conscience et de réalité, «ce sont les faits de la vie», commentera un personnage. Et Jeremiah renaitra au terme de ces épreuves sous un nouveau nom.

La bande-son de ce roman (*Four Seasons*, les albums *Pebbles*, *Back From the Grave* et *Teenage Shutdown*) se laisse parfois entendre et il faudrait être un rockeur érudit comme Bruno Bayon ou Philippe Manoeuvre pour commenter la playlist du roman, empruntée principalement aux *garage bands* auxquels les Psycho-Bataves vouent un culte absolu. Ont-ils fait partie de ce mouvement? C'est évident, mais on n'en saura pas plus. Reste que Jonathan Baranger se nourrit de leur ironie pour satiriser les Etats-Unis des années 80 et rythmer ses débâches d'images, qui semblent aussi dictées par quelque herbe du diable.

Ce roman est un itinéraire intellectuel doublé d'une quête. Le *Zarathoustra*, le *Maldoror*, la *Divine Comédie* et bien évidemment le *Sur la route* de Baranger. Modèles redoutables s'il en est mais que l'auteur ne trahit jamais. Le livre est réglé au millimètre, aucune fausse note, pas d'appel à la connivence du lecteur. Ecrire ce roman musical était en soi une gageure, mais la prose de Baranger se fait elle aussi «*corps électrique*» des Etats-Unis. ◆

**JONATHAN BARANGER**  
**DON CREUX EST MORT** Champ Vallon  
«Détoirs», 338 pp., 21 € (ebook: 14,99 €).

que. «Ce livre essaye de parler de la dette, de ce qu'on doit à quelqu'un qui vous a envoyé comme ça des timbres dans une sorte de dévotion affective, ça a aussi à voir avec l'idée d'héritage, de legs. Il y a tout un fil dans la littérature où on associe les mots et l'argent. Il faut que vous donniez du crédit à ce billet pour qu'il ait une valeur, les mots c'est pareil, il faut qu'on accepte le sens qu'ils donnent à une chose. Comment se met en place la confiance? La confiance avec le lecteur? Quel crédit on nous donne?» Quelques phrases bien senties contre le capitalisme émaillent le récit. Un de ses nombreux détours. «La littérature ne doit pas être une sphère séparée du social, poursuit Muriel Pic. Mais pour moi, la meilleure façon de faire du politique par la littérature, c'est de briser les stéréotypes, de déplacer les regards, faire voir les choses autrement. Par

exemple, travailler sur les timbres, c'est aussi travailler sur la manière dont on produit des commémorations.» Dans «*affranchissement*», il y a évidemment le mot «liberté», dont celle de l'imagination, «*beaucoup plus précise que le réel*». Et le mot «*franchissement*». La présence dans le récit de poèmes écrits en anglais et traduits en français permet d'imaginer les dernières années de la vie de Jim. «C'est la première fois que j'écris des poèmes en anglais. Avec ce livre, il y avait aussi l'idée de franchissement entre les langues et les formes. J'avais vraiment envie d'écrire un livre qui passe d'une forme à l'autre, qui soit tout le temps en mouvement.» ◆

**MURIEL PIC**  
**AFFRANCHISSEMENTS**  
Seuil «Fiction & Cie», 288 pp., 19 €  
(ebook: 13,99 €).

**Au fil des étapes, surgissent les miettes d'une odyssée de la mémoire en même temps qu'un roman initiatique pour le jeune Jeremiah, qui subira de nombreuses épreuves.**

## SUR LIBÉRATION.FR

**La semaine littéraire** Lisez un peu de poésie le lundi, par exemple *Je soussigné*, un recueil d'attestations dérogatoires de sortie de Fabien Drouet (la Boucherie littéraire); vivez SF le mardi, avec Claire Duvivier et son premier roman, *Un long voyage* (Aux Forges de Vulcain); feuillotez «les Pages jeunes» le mercredi : *le Flocon*, un album de Bertrand Santini et Laurent Gapaillard (Gallimard jeunesse); jeudi, c'est polar : *les Jardins d'hiver* de Michel Moatti (Hervé Chopin).

## ROMANS

**ANTOINE CHOPLIN**  
NORD-EST  
La Fosse  
aux ours, 206 pp., 18 €.



Quatre hommes quittent un camp, libres enfin de circuler, avec le désir d'aller dans les plaines du Nord-Est. Ils partent à pied, sous l'impulsion de Garri, et traversent des plateaux, des villages dévastés avec pour horizon l'au-delà de hautes montagnes apparemment infranchissables, pour repartir à zéro. Au passage, ils sauvent d'un marais Ruslan, qui cherche des pétroglyphes sur les roches et retranscrit ces vestiges des siècles passés, et ils motivent Tayna à quitter un groupe pour les accompagner dans l'équipée. *Nord-Est* s'apparente à un western, celui de la quête d'un eldorado, où l'optimisme du but à atteindre contraste avec ce que l'on comprend du passé d'enfermement et de torture de ses personnages. Un texte subtilement politique et poétique, sur la force des relations humaines, de l'agir commun et du souci de soi. **F.R.I**

**JEAN-PIERRE MONTAL**  
LA NUIT DU 5-7  
Séguier, 248 pp., 20 €  
(ebook : 13,99 €).



Fatigue, pesanteur des vies familiales, lutte des classes, patriarcat, besoin urgent d'émancipation, de distraction et d'amour : ces sentiments et ces engagements qui pèsent bas et lourd enveloppent les personnages de *la Nuit du 5-7*. L'écrivain et

éditeur Jean-Pierre Montal leur donne de la chair avant que le drame les heurte. Le roman raconte, avec des protagonistes fictifs, l'incendie réel de la boîte de nuit le 5-7, dans la nuit du 31 octobre 1970, à Saint-Laurent-du-Pont (Isère), près de Grenoble. Le lieu, situé sur le bord d'une départementale, avait été récemment inauguré. Le système de chauffage était défectueux, le décor inflammable et les issues de sécurité bouchées. Le feu a pris vers 1 heure du matin. En dix minutes, 146 personnes sont mortes. Près de la moitié avaient moins de 18 ans. Le SAC (le Service d'action civique, d'extrême droite), le militantisme d'extrême gauche et le rock sont la toile de fond de l'événement. Cette nuit du 5-7 a inspiré neuf jours plus tard la une de *Hara-Kiri* à la mort de De Gaulle : «Bal tragique à Colombey, un mort.» **V.B.-L.**

**SOPHIE DIVRY**  
CINQ MAINS COUPÉES  
Seuil, 128 pp., 14 €  
(ebook : 9,99 €).



«Je ne vois pas de psy. J'ai vu trois psys. Je n'en vois pas en ce moment. J'ai vu un psy à Bel-Air une fois, on a parlé un petit peu. Après, parler, parler, vous ne serez peut-être pas d'accord, mais je trouve que ça sert pas à grand-chose. Je suis suivi par un psy parce que malheureusement, même si ça va de mieux en mieux, il y a des jours où on va se lever, on va être déprimé toute la journée.» Cinq voix se relaient dans ce texte choral dont on espère qu'il sera repris au théâtre, pour raconter comment, à cause d'une grenade, cinq hommes ont perdu une main au cours des manifestations des gilets jaunes. Ils sont chaudronnier, plombier, ouvrier, étudiant, syndicaliste, l'un vit chez sa mère, deux autres ont des enfants. La blessure, la chirurgie, la douloureuse recons-

truction, la reprise du travail ou le chômage : très concrètement, le récit de vies brisées par ce qu'on appelle «les violences policières». Sophie Divry, romancière, a interrogé chacun des protagonistes, leur a adressé la version complète de leurs propos afin qu'ils les corrigent si nécessaire, et a opéré le montage final. C'est entièrement son livre sans qu'aucun mot soit d'elle. **C.I.D.**

**KEVIN BARRY**  
DERNIER BATEAU  
POUR TANGER  
Traduit de l'anglais  
(Irlande) par Carine  
Chichereau. Buchet-  
Chastel, 269 pp., 21 €  
(ebook : 14,99 €).



Deux Irlandais «qui viennent d'aborder la cinquantaine», l'un avec un œil foutu, l'autre avec une jambe foutue, attendent sur un banc au terminal des ferrys à Algésiras les bateaux qui vont et viennent de Tanger. On dirait deux personnages beckettien, qui dialoguent sans queue ni fin sur leur existence. Ils cherchent la fille de l'un d'entre eux, Dilly Hearne, 23 ans, partie pour l'Espagne depuis trois ans, et ils sont prêts à reténir de force ceux qui arrivent dans leur champ de vision et qui pourraient l'avoir côtoyée. Le passé qui se déploie parle de la misère de l'enfance, de l'amour et du sexe, de consommation d'héroïne, de trafic de drogue et de taule. Maurice et Charlie semblent deux bons vieux copains débonnaires et inoffensifs, qui vont s'arsouler régulièrement au bar du premier étage dans l'attente de la fille prodigue, attendrissants dans leur quête mais tragiques. *Dernier Bateau pour Tanger* avance sans crier gare, performant l'échange entre les deux acolytes sans guillemets ni tirets, avec un humour noir et une langue vive. **F.R.I**

**CARL-HENNING**  
WIJMARK  
LA MORT MODERNE  
Traduit du suédois par  
Philippe Bouquet. Rivages,  
172 pp., 18 €.



Un séminaire organisé par le ministère de la Santé, sur «la PTEH (Phase terminale de l'être humain)». L'allongement de la durée de la vie pose des problèmes : les vieux en pleine forme sont susceptibles d'aggraver le chômage des plus jeunes, et quand ils sont grabataires pèsent sur les actifs. Comment faire accepter par la population l'idée d'une limite d'âge, «d'un contrôle de la mort comme on parle d'un contrôle des naissances»? Les arguments sont ingénieusement développés. Toute ressemblance avec la situation actuelle est sans fondement, le roman est sorti en 1978. Mais l'auteur a ajouté une postface en mai 2020 à la nouvelle édition, afin de signaler les points où le monde du Covid a rejoint sa dystopie. Puis il est mort, à 85 ans. **C.I.D.**

**JOSEPH ROTH**  
PERLETER, HISTOIRE  
D'UN BOURGEOIS  
Traduit de l'allemand  
par Pierre Deshusses.  
Robert Laffont, 250 pp.,  
20 € (ebook : 13,99 €).



Écrit en 1929, l'année précédent celle de la rédaction du merveilleux *Job*. Roman d'un homme simple, *Perleter* a été exhumé en 1978, presque quarante ans après la mort de son auteur. Roth avait confié deux cartons à son éditeur, avant de partir en exil à Paris,

## LIVRES

en 1933. Vraisemblablement destiné à une publication dans un journal de Munich, il était resté inédit. Un jeune orphelin de Galicie va vivre chez son riche parent Perlefter, négociant en bois en Autriche et observe. Dans ce roman inachevé, Joseph Roth fait avec efficacité le portrait d'un bourgeois arriviste, timoré, pingre, hypocrite, de ceux dont l'attitude fera le lit du nazisme. Des nouvelles jamais traduites lui font suite. **F.F.**

## PHILOSOPHIE

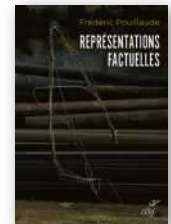
**NIETZSCHE**  
RHÉTORIQUE  
Traduction de l'allemand,  
présentation et notes par  
Anne Merker. Les Belles  
Lettres, 320 pp., 26,50 €.



Depuis toujours attiré par la poésie et l'interrogation philosophique, Nietzsche a d'abord – en suivant son père, pasteur évangélique – voulu étudier la théologie, puis faire de la musique son métier. Il achève ses études au collège de Pforta, qu'avaient fréquenté Novalis, Fiche et les frères Schlegel, par un mémoire sur le poète élégiaque grec Theognis de Mégare, puis, à Bonn, il étudie la philologie, et, à l'université de Leipzig, découvre Schopenhauer, ainsi, sans doute, que sa vocation philosophique. A seulement 24 ans, il a son premier (et dernier) poste comme professeur de philologie à l'université de Bâle et l'année suivante obtient déjà la chaire de philologie classique. L'édition en 12 volumes, dirigée par Anne Merker et Paolo D'Iorio, des *Écrits philologiques bâlois*, est en cours, et devrait s'achever en 2023. *Rhétorique*, le tome X, édité à partir des manuscrits de Nietzsche, contient un vaste ensemble consacré à l'«Exposition de la rhétorique antique» et aux rapports entre la rhétorique et l'éloquence,

une «Histoire de l'éloquence grecque» ainsi qu'une «Introduction à la *Rhétorique* d'Aristote». Inutile de dire qu'on n'y rencontre pas un «Nietzsche d'avant Nietzsche», mais Nietzsche en personne – qui de la période bâloise tirera *la Naissance de la tragédie*. **R.M.**

**FRÉDÉRIC POUILLAUDE**  
REPRÉSENTATIONS  
FACTUELLES  
Cerf, 486 pp., 24 €  
(ebook : 15,99 €).



A côté des œuvres de fiction, roman, fable ou poème, existent des œuvres qui «représentent» ce qui est en réalité, ce qui est posé «comme existant ou ayant effectivement existé dans le monde, bref, comme ne relevant pas d'une invention de l'imagination», par exemple une enquête, un film documentaire, une performance théâtrale ou chorégraphique, un texte accompagné de photographies, une installation photographique, un enregistrement sonore. Or, s'il existe de nombreuses tentatives de penser philosophiquement la fiction, plus rares sont celles qui élaborent une théorie des «représentations factuelles», ou, si on veut, du documentaire, «*œuvre qui connaît depuis une quinzaine d'années au moins un usage multiple et proliférant, pouvant s'appliquer à des médiums aussi divers que la littérature, la bande dessinée, le théâtre, la danse, ou même le cirque*». Existe-t-il un «art documentaire»? S'il participe de nombreuses pratiques contemporaines, de quelles façons les unifie-t-il, et quelle est sa portée spéculative propre, sa valeur esthétique, politique, éthique? Que dit l'art du monde, ou quel monde est dit par l'art, dès lors qu'on «s'interdit les ressources de la fiction»? Un ouvrage très original de Frédéric Pouillaude, professeur au département art de l'université d'Aix-Marseille. **R.M.**





**DOMINIQUE BONA**  
MES VIES SECRÈTES  
Folio, 336 pp., 8 €.

«Rue du Cherche-midi, il versait du whisky dans nos verres. Il y ajoutait une larme d'eau. Ni glaçons, ni bulles. L'âpre boisson, aux tons chauds de l'ambre, c'est chez Michel Mohrt que je l'ai le plus aimée. Elle opérât immédiatement, pour vous arracher à toute préoccupation annexe. Elle ouvrait les landes sauvages, parsemées de bruyères et balayées d'embruns.»

**FRÉDÉRIC ROUVILLOIS**  
HISTOIRE DE LA POLITESSE DE 1789 À NOS JOURS  
Champs Histoire, 672 pp., 13 €.



«Le terme de Citoyen est adopté, et se substitue à *Monsieur* jusque dans le répertoire dramatique : le 26 avril 1794, tous les directeurs de théâtre reçoivent l'ordre officiel de faire disparaître des pièces qu'ils font jouer mots et titres interdits, et de les remplacer par des termes "civiquement corrects".»

## LIBRAIRIE ÉPHÉMÈRE

# La campagne d'Égypte d'Adrien Goetz

Par **JACQUES MARTIN** Retraité de la fonction publique

**A** la recherche d'un roman amusant ? D'un polar pour rire ? Lisez *Intrigue en Égypte* d'Adrien Goetz. C'est érudit, charmant, improbable et bien écrit. L'intrigue est parfois curieusement ficelée, on s'en fiche. L'héroïne en est Pénélope Breuil, conservatrice au Louvre, département des Antiquités égyptiennes. Ce sont ses cinquièmes aventures, après *Intrigue à l'anglaise*, *Intrigue à Versailles*, *Intrigue à Venise* et *Intrigue à Giverny*. Je ne connaissais pas. Pénélope, une référence dans son domaine, a un grand amour nommé Wandrille. Il est le fils du ministre de la Culture, imbu de sa personne, passablement crétin et snob, mais Pénélope aime cet escogriffe parfumé. Il l'a quittée quand démarre ce nouvel épisode. Tout commence un mardi, on est en train de démonter le cadre de *la Joconde* (elle a une petite fissure dans le dos), avec les plus grandes précautions, lorsque les «bottes vertes», équivalent rural des gilets jaunes, font irruption dans le musée. Géraldine Lalouette, la directrice et présidente, les arrête en leur faisant «*un cours de sixième*» sur les pyramides, avec une pensée pour Marie-Antoinette affrontant la populace à Versailles. Ce jour-là, nous faisons connaissance avec «*la princesse de Salerne, comtesse de Bénévent, cousine des Bourbons et des Habsbourg – mais sans aucune parenté avec les Hohenzollern-Sigmaringen, elle y tient*», et avec un vieux conservateur qui règne sur Chantilly et a un cousin en Corse concerné de près par Napoléon. Napoléon et l'Égypte, tout le monde connaît. Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de bague de Néfertiti volée à Reims ? Quel secret décisif représente-t-elle ? Adrien Goetz fait intervenir le professeur Leduc, spécialiste des traces d'ADN, et les égyptologues, Pénélope, donc. Au terme d'enquêtes tirées par les cheveux, du Caire à Jaffa, on en apprend de belles sur les Bonaparte. De temps en temps, on se transporte dans le passé pour rendre visite à l'impératrice Eugénie ou à Dominique Vivant Denon, c'est le plus succulent. ◀

**ADRIEN GOETZ INTRIGUE EN ÉGYPTÉ**  
Grasset, 298 pp., 19,50 € (ebook : 13,99 €).



Le sphinx de Gizeh. PHOTO DENIS DAILLEUX, VU

## Mort de Jude Stéfan

«*Le crâne de vanité repose sur mes livres inertes*». Le poète Jude Stéfan est mort à Orbec (Calvados) le 11 novembre à 90 ans. Il était né à Pont-Audemer (Eure), a enseigné toute sa vie en Normandie. Auteur de vingt recueils de poèmes (Gallimard), de nouvelles (Champ Vallon) et d'essais, Stéfan est réputé pour sa complexité, son lyrisme, son obsession de la mort. Selon Jacques Darras, «*la poésie de Jude Stéfan n'a pas de mal à éclater d'un violent rire mortuaire*».

## Cent ans de PUF

Les Presses universitaires de France fêtent leurs 100 ans en 2021. Au programme, des podcasts et des penseurs, écrivains, artistes invités, selon Monique Labrune, directrice éditoriale, «*à esquisser [...] la voie d'une nouvelle espérance collective. Sans céder ni à la croyance mortifère dans un effondrement généralisé ni à celle naïve dans un monde futur régénéré, ces récits ouvrent des horizons, car la pensée nous sauve de notre impuissance*».

## Prix de saison

Eric Reinhardt (*Comédies françaises*, Gallimard) et Constance Debré (*Love Me Tender*, Flammarion) se partagent le prix du roman ou récit littéraire attribué pour la première fois par les *Inrockuptibles* ; côté étranger, le prix est allé à *Mon Père et Ma Mère* d'Aaron Appelfeld (traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti, L'Olivier). Le grand prix de Littérature américaine a été décerné à Stephen Markley pour *Ohio* (traduit par Charles Recoursé, Albin Michel.)

## VENTES

**Classement datalib des meilleures ventes de livres (semaine du 13 au 19/11/2020)**

ÉVOLUTION	TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR	SORTIE	VENTES
1 (1)	<b>L'Arabe du futur 5</b>	Riad Sattouf	Allary	05/11/2020	<b>100</b>
2 (0)	<b>Une terre promise</b>	Barack Obama	Fayard	17/11/2020	<b>61</b>
3 (2)	<b>Les Vieux Fourneaux t. 6</b>	Lupano et Cauuet	Dargaud	06/11/2020	<b>28</b>
4 (3)	<b>Un cow-boy dans le coton</b>	Jul et Achdé	Lucky Comics	23/10/2020	<b>20</b>
5 (12)	<b>Ci-gît l'amer</b>	Cynthia Fleury	Gallimard	01/10/2020	<b>19</b>
6 (5)	<b>Nature humaine</b>	Serge Joncour	Flammarion	19/08/2020	<b>18</b>
7 (7)	<b>L'Anomalie</b>	Hervé Le Tellier	Gallimard	20/08/2020	<b>17</b>
8 (4)	<b>Mortelle Adèle et la galaxie...</b>	Mr Tan et Le Feyrer	Bayard jeunesse	21/10/2020	<b>15</b>
9 (83)	<b>Vernon Subutex t.1</b>	Despentes et Luz	Albin Michel	12/11/2020	<b>14</b>
10 (6)	<b>L'Arabe du futur t.1</b>	Riad Sattouf	Allary	07/05/2014	<b>14</b>

Devenir une tête de gondole, ça, tout écrivain, tout illustrateur pense avoir le profil. Mais dans ses rêves les plus fous, Riad Sattouf avait-il envisagé qu'un jour il rivaliserait avec Barack Obama ?

De plus en plus de poids lourds dominent le classement. Sattouf et Obama, donc, mais aussi Lucky Luke, et Virginie Despentes qui débarque en bande dessinée. C'est un des effets pervers du *click and collect* – qui a eu l'immense vertu, rappelons-le, d'éviter aux libraires de se retrouver

sous l'eau. On passe commande sur Internet ou on téléphone, on vient chercher son livre ou on le reçoit. Ce système bénéficie aux auteurs dont tout le monde parle, aux valeurs sûres du moins établies. Le premier roman que votre libraire vous conseillera et finira par faire son chemin, le bouche-à-oreille aidant ; le petit éditeur qui a déniché un chef-d'œuvre, éventuellement repéré par la presse, mais sans que la librairie ait pu prendre le relais – eh bien ils attendront des jours meilleurs. **CL.D.**

**Source :** Datalib et l'Adelc, d'après un panel de 285 librairies indépendantes de premier niveau. Classement des nouveautés relevé (hors poche, scolaire, guides, jeux, etc.) sur un total de 78 217 titres différents. Entre parenthèses, le rang tenu par le livre la semaine précédente. En gras : les ventes du livre rapportées, en base 100, à celles du leader. Exemple : les ventes d'*Une terre promise* représentent 61 % de celles de *L'Arabe du futur*.

## COMMENT ÇA S'ÉCRIT

## Les Marx Brothers, liberté, hilarité, fraternité



Par MATHIEU LINDON

«**D**ans chaque vieux, il y a un jeune qui se demande ce qui s'est passé.» Dans

les Marx Brothers par eux-mêmes, Chantal Knecht appelle «grouchoïsmes» ces aphorismes du plus célèbre des frères. On sait que les Marx Brothers étaient trois comme les quatre mousquetaires, si ce n'est qu'ils étaient cinq. Chico (Leonard) est né en 1887 et mort en 1961, Harpo (Adolph puis Arthur) est né en 1888 et mort en 1964 et Groucho (Julius) est né en 1890 et mort en 1977, la même année que son frère Milton (Gummo) et deux ans avant Herbert (Zeppo) qui n'ont tenu qu'un rôle secondaire dans la saga. S'appuyant surtout sur les livres publiés par Groucho et Harpo, les Marx Brothers par eux-mêmes propose un abécédaire de ces maîtres juifs du burlesque et de l'absurde (*la Soupe au canard, Une nuit à l'opéra...*) qui contaminaient tout ce qu'ils approchaient, si bien que ça semblait un enfer de travailler avec eux – ils n'étaient jamais là ensemble, changeaient tout en improvisant en permanence – et qu'il est jus-

«Les temps deviennent difficiles. A Central Park, ce sont les pigeons qui commencent à nourrir les gens.»

faire écrire un spectacle pour les Marx Brothers? J'aime encore mieux le faire pour les singes d'Afrique.» Le scénariste S.J. Perelman sur *Plumes de cheval*: «Ce furent cinq mois de folie, de disputes homériques, d'embuscades, d'intrigues qui auraient fait honte aux Borgia!» Le même: «Quiconque a travaillé avec les Marx Brothers aurait préféré être un galérien, recevant des coups de fouet toutes les dix minutes, plutôt que de travailler pour ces fils de garce!» Une citation de leur ami chansonnier, acteur et compositeur George Burns: «Ma femme ne s'arrête jamais aux feux rouges. Elle prétend que quand on en a vu un, on les a tous vus.» Ou Alexandre Woolcott, à la base du séjour de Harpo en URSS, en 1933 (d'où Fabio Viscogliosi a tiré le roman *Harpo* chez Actes Sud, lire Libération du 11 janvier 2020): «Tout ce que je désire est immoral, illégal ou alors ça fait grossir.»

Groucho sur son père: «Sa réputation de plus mauvais tailleur de Yorkville [quartier de New York, ndr] n'a jamais été égalée à ce jour.» Harpo sur sa mère: «Elle possédait la vigueur d'un cheval de somme, la fermeté du saumon dans la remontée d'une chute d'eau, la ruse du renard, et une dévotion pour sa progéniture tout aussi fé-

roce que celle d'une lionne. [...] C'est elle qui remplissait de rires nos vies, de sorte qu'on s'apercevait rarement des longs moments qui s'écoulaient entre deux repas, les jours où la bourse était à plat.» Groucho: on était «si pauvres que, quand quelqu'un frappait à la porte, on se cachait tous sous les lits». Groucho et Harpo sont riches quand la crise de 1929 les ruine brutalement. Chico, qui perdait en paris divers son argent au fur et à mesure, à Groucho: «Ça t'apprendra à faire des économies. Maintenant tu es aussi pauvre que moi.» Groucho sur la période: «Les temps deviennent difficiles. A Central Park, ce sont les pigeons qui commencent à nourrir les gens.» On apprend comment Groucho est vite devenu ami avec Charlie Chaplin, il le défend même contre sa pingrerie supposée, ne lui trouvant qu'un défaut: «Par certains moments, il n'a pas le moindre sens de l'humour.»

Les grouchoïsmes s'appliquent à tous les sujets: «La radio ne concurrencera jamais le strip-tease.» Mais la misogynie ostentatoire dont fait preuve le cadet des trois Marx serait moins

bien reçue aujourd'hui. «Je n'oublie jamais un visage, mais je ferai une exception dans votre cas.» Ou: «Je me suis marié devant un juge. J'aurais dû demander un jury.» Le maga-

zine *Playboy* lui demande: «Que feriez-vous si vous deviez recommencer votre vie? – J'inventerais de nouvelles positions.» C'est le même Groucho qui dépréise Hollywood, «son indice Sodome et Gomorrhe est plus bas que celui d'une bourgade agricole»: «Aussi, si vous êtes friands de vice et de scandale, allez plutôt fonder un parti politique.» Harpo s'est battu à la harpe et au piano avec Sergueï Rachmaninov, mais la plus belle histoire est avec Arnold Schönberg. Il s'agissait de lui trouver du boulot à Hollywood, ce qui n'était pas facile. Et Harpo le rencontrerait sans cesse avec «son chapeau, son pardessus et son étui à violon» dont il se demandait pourquoi Schönberg le trimballait – contenait-il un Stradivarius trop précieux pour être laissé à la maison? Un soir qu'ils sont chez les Gershwins, Harpo pose la question. «Schönberg sourit et ouvrit la valise; il y avait dedans quatre raquettes de ping-pong avec toute une collection de balles. "On doit toujours être prêts, dit-il, car on ne sait jamais où on va trouver une table."»

**CHANTAL KNECHT**  
**LES MARX BROTHERS**  
**PAR EUX-MÊMES**  
Laffont, «Bouquins», 760 pp., 30 €.



JOHN LAMB GETTY IMAGES

## POURQUOI ÇA MARCHÉ

## Combat pour la planète net et carré Le nouveau polar d'Olivier Norek

Par ALEXANDRA SCHWARTZBROD

**C**e qui est formidable avec Olivier Norek, c'est qu'il est capable d'écrire des polars dans des genres très différents et que ça fonctionne à chaque fois. Le dernier en date, *Impact*, est apparu dans la liste des meilleures ventes quelques jours à peine après sa sortie, preuve que ce flic en disponibilité a désormais un public et que celui-ci attendait son nouveau livre de pied ferme. En six ouvrages seulement, il est parvenu à devenir une valeur sûre tout en étant capable de surprendre, ce n'est pas donné à tout le monde.

## 1 Quel genre de polar est celui-ci ?

Politique, à fond les ballons. Et même militant pour la cause climatique. D'ailleurs ce livre est dédié «à ceux qui n'ont jamais connu cette planète... autrement qu'en danger». Mais c'est aussi une vraie réflexion sur un important sujet de société: la lutte pour la préservation de la planète, si difficile à hisser en tête des priorités des leaders politiques et économiques, doit-elle passer par la violence pour être efficace? Une fois de plus, Olivier Norek parvient à se saisir d'une tragédie pour mieux la dénoncer. En 2017, il nous avait bouleversés avec *Entre deux mondes*, qui racontait l'horreur du camp de migrants de Calais et les souffrances endurées par celles et ceux que la guerre et la misère jettent sur les mers.

*Su rface*, l'an dernier, n'avait rien de politique, c'était un polar plus classique, situé dans l'Aveyron, avec un beau personnage de femme flic.

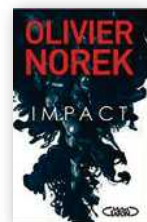
## 2 Un salaud peut-il être sympathique ?

C'est tout le sujet d'*Impact*. Objectivement, Virgil Solal a tout contre lui. Glacial, sans états d'âme, il séquestre des leaders économiques responsables de projets dévastateurs pour la planète et exige en échange de leur vie que leur entreprise revoie radicalement sa stratégie. «Nous connaissons l'histoire à venir d'un monde à quatre degrés supplémentaires. Depuis cinquante ans, tous les scientifiques nous alertent et s'époumonent en vain. Ce que nous semblons ignorer, c'est le conflit planétaire qui arrive. Qu'advient-il lorsque la moitié de la planète sera exsangue, privée d'eau, de nourriture, de lieux habitables?» martèle Solal devant la cage dans laquelle il a emprisonné le patron de Total. L'homme se présente comme membre du groupe Greenwar et réclame l'arrêt de tous les projets d'extraction de gaz et de pétrole, notamment ceux concernant «le pétrole bitumineux au Canada dont les émissions de CO<sub>2</sub> sont trente fois supérieures à celle du pétrole normal». Ancien militaire, Solal a vu les ravages du pétrole dans le delta du Niger et il a vécu une tragédie personnelle qui l'a fait vriller. Il n'hésite

pas à tuer, et pourtant le grand public prend fait et cause pour son combat.

## 3 Pourquoi sommes-nous captivés ?

Parce que c'est propre, voilà. Clair, net et carré. De là à énoncer ce cliché que l'on ne peut pas attendre autre chose d'un flic, il y a un pas que nous ne franchissons pas. Certes, Olivier Norek sait de quoi il parle quand il raconte l'univers de la police, et même celui de l'humanitaire qu'il a côtoyé autrefois, mais c'est aussi un bosseur, ça se sent, l'intrigue est bien ficelée et les personnages sont travaillés, ils ont une épaisseur: on aime beaucoup celui de Diane Meyer, cette psychocriminologue qui va aider le capitaine Nathan Modis à comprendre l'esprit tortueux de Virgil Solal. Olivier Norek sait surtout s'emparer de sujets qui nous parlent car ils traversent notre vie quotidienne. Sans embrouille ni mot en trop. ▶



**OLIVIER NOREK**  
**IMPACT** Michel Lafont, 349 pp., 19,95 € (ebook: 13,99 €).

## À LA TÉLÉ CE SAMEDI

**TF1**  
**21h05. Mask Singer.** Divertissement. Présenté par Camille Combal. **23h15. Mask Singer. L'enquête continue.** Divertissement.

**FRANCE 2**  
**21h05. N'oubliez pas les paroles.** Divertissement. Deuxième demi-finale et finale des Masters. **23h30. On est presque en direct.** Magazine.

**FRANCE 3**  
**21h05. Mongeville.** Téléfilm. Écran de fumée. Avec Francis Perrin, Gaëlle Bona. **22h30. Mongeville.** Téléfilm. Amicalement meurtre.

**CANAL+**  
**21h10. À couteaux tirés.** Policier. Avec Daniel Craig, Chris Evans. **23h15. Miss Révolution.** Film.

**ARTE**  
**20h50. L'odyssée de l'écriture.** Documentaire. 1 - Les origines. 2 - L'impression des civilisations. 3 - Une nouvelle ère. **23h35. Neandertal.** Documentaire. Le mystère de la grotte de Bruniquel.

**MG**  
**21h05. The Rookie - Le Flic de Los Angeles.** Série. Sous pression. Héritage. **22h50. The Rookie - Le Flic de Los Angeles.** Série. Opération clandestine. Le contrat. Protection de témoin. Pas de repos pour les braves.

**FRANCE 4**  
**21h05. Tante Hilda 1.** Film d'animation. De Jacques-Rémy Gierred. **22h25. Scooby Doo et le fantôme gourmand.** Jeunesse.

**FRANCE 5**  
**20h50. Échappées belles.** Magazine. Week-end à La Rochelle. **22h30. Un Français nommé Gabin.** Documentaire.

**PARIS PREMIÈRE**  
**20h55. Alexandre Astier : l'Exoconférence.** Spectacle. Avec Alexandre Astier. **22h55. Kaamelott.** Série.

**TMC**  
**21h05. Columbo.** Téléfilm. Il y a toujours un truc. Avec Peter Falk, Anthony Andrews. **22h50. 90° Enquêtes.** Magazine.

**W9**  
**21h05. Les Simpson.** Dessin animé. La ville. Faites confiance mais clarifiez. Amis mais pas trop. **22h15. Les Simpson.** Dessin animé. 9 épisodes.

**NRJ12**  
**21h05. Modern family.** Série. Massacre à la scie sauteuse. Embrasse-moi idiot !. **22h00. Modern family.** Série. 10 épisodes.

**C8**  
**21h05. Sébastien à la télé, c'est fou !** Divertissement. Volume 1. **23h00. Le grand bluff.** Divertissement.

**TFX**  
**21h05. Chroniques criminelles.** Magazine. L'affaire Fernando Mourao : Le voisin est-il coupable ? / Un si lourd secret. **22h50. Chroniques criminelles.**

**CSTAR**  
**21h00. Ghost adventures : rencontres paranormales.** Documentaire. 3 épisodes. **22h30. Ghost adventures : rencontres paranormales.**

**TF1 SÉRIES FILMS**  
**21h00. Joséphine, ange gardien.** Série. La femme aux Gardénias - Parties 1 & 2. **22h50. Joséphine, ange gardien.**

**6TER**  
**21h05. Les rois de la réno.** Magazine. 3 épisodes. **22h20. Les rois de la réno.** Magazine. 9 épisodes.

**CHÉRIE 25**  
**21h05. Jane Austen : bienvenue à Sanditon.** Série. Épisodes 7 & 8. **23h05. Forever.**

**RMC STORY**  
**21h05. Dossiers surnaturels.** Documentaire. 5 novembre 1990 : la mystérieuse nuit des Ovni. **22h55. Dossiers surnaturels.** Documentaire.

**LCF**  
**21h00. Police attitude, 60 ans de maintien de l'ordre.** Documentaire. **22h00. Un monde en docs. 22h30. Le rêve pavillonnaire, les dessous d'un modèle.** Documentaire.

## À LA TÉLÉ DIMANCHE

**TF1**  
**21h05. En eaux troubles.** Thriller. Avec Jason Statham, Raimi Wilson. **23h15. Esprits criminels.** Série. Thérapie de destruction. Victimes à vendre.

**FRANCE 2**  
**21h05. Quantum of Solace.** Film d'espionnage. Avec Daniel Craig, Olga Kurylenko. **22h50. Red Sparrow.** Thriller. Avec Jennifer Lawrence, Joel Edgerton.

**FRANCE 3**  
**21h05. Les enquêtes de Vera.** Téléfilm. Pas si propre. Avec Brenda Blethyn, Kenny Doughty. **22h35. Les enquêtes de Vera.** Série. Le bon samaritain.

**CANAL+**  
**21h00. Rugby : La Rochelle / Racing 92.** Sport. Top 14 - 3<sup>e</sup> journée. Match en retard. **23h05. Canal Rugby Club le débrief.** Magazine.

**ARTE**  
**20h55. L'échange.** Drame. Avec Angelina Jolie, John Malkovich. **23h10. Frank Lloyd Wright.** Documentaire. Le phénix de l'architecture.

**MG**  
**21h05. Zone interdite.** Magazine. Réparer, donner, recycler : ils vivent mieux en gaspillant moins. Présenté par Ophélie Meunier. **23h10. Enquête exclusive.** Magazine. Sexe et amour en Russie.

**FRANCE 4**  
**21h05. Lumni histoire.** Documentaire. La fabuleuse histoire des restaurants. **23h00. Lumni histoire.**

**FRANCE 5**  
**20h50. Les infusions en pleine ébullition.** Documentaire. **21h45. Café : le nouvel or noir ?** Documentaire. **22h35. ONU : la bataille de De Gaulle 1944-1945.** Documentaire.

**PARIS PREMIÈRE**  
**20h55. Nuremberg : les Nazis face à leurs crimes.** Documentaire. **22h40. Les camps de l'horreur Nazie.**

**TMC**  
**21h05. Cold Case : Affaires classées.** Série. Championne. Brebis égarées. **22h45. Cold Case : Affaires classées.** Série. 2 épisodes.

**W9**  
**21h05. Scorpion.** Série. Very bad flip. Dans sa bulle. **22h40. Scorpion.** Série. 2 épisodes.

**NRJ12**  
**21h05. Doctor Who.** Série. La chute des espions - Parties 1 & 2. Avec Jodie Whittaker, Mandip Gill. **23h35. Doctor Who.** Série. 2 épisodes.

**C8**  
**21h05. Nevada Smith.** Western. Avec Steve McQueen, Karl Malden. **23h20. Mon non est Personne.** Film.

**TFX**  
**21h05. Gravity.** Science-fiction. Avec Sandra Bullock, George Clooney. **22h50. Chroniques criminelles.** Magazine.

**CSTAR**  
**21h00. Chicago Fire.** Série. En l'honneur de Shay. Avec Joe Minsos, Jesse Spencer. **21h45. Chicago Fire.** Série. Zone refuge. Le fruit défendu.

**TF1 SÉRIES FILMS**  
**21h00. Jacqueline Sauvage.** Série. C'était lui ou moi - Parties 1 & 2. Avec Muriel Robin, Olivier Marchal. **22h50. Jacqueline Sauvage, victime ou coupable ?** Documentaire.

**6TER**  
**21h05. Les Femmes du 6<sup>e</sup> Étage.** Comédie. Avec Fabrice Luchini, Sandrine Kiberlain. **23h00. Amitiés sincères.** Film.

**CHÉRIE 25**  
**21h05. Une femme d'honneur.** Téléfilm. Bébé volés. Avec Corinne Touzet, Franck Capillery. **23h00. Crimes.** Magazine.

**RMC STORY**  
**21h05. Faites entrer l'accusé.** Documentaire. Le chevalier noir. **22h35. Faites entrer l'accusé.** Documentaire.

**LCF**  
**21h00. Rembob'ina.** Magazine. Que deviendront-ils ? **23h00. Ces idées qui gouvernent le monde.** Magazine.

## Libération

www.liberation.fr  
 2, rue du Général Alain de Boissieu, 75015 Paris  
 tél. : 01 87 25 95 00

Édité par la SARL Libération  
 SARL au capital de 71 275 665 €  
 2, rue du Général Alain de Boissieu CS 41717  
 75741 Paris Cedex 15  
 RCS Paris : 382.028.199

Principal actionnaire  
 Presse indépendante SAS

Cogérants  
 Dov Alfon,  
 Denis Olivennes

Directeur de la publication  
 Dov Alfon

Directeur de la rédaction  
 Dov Alfon

Directeur délégué de la rédaction  
 Paul Quinio

Directeurs adjoints de la rédaction  
 Stéphanie Aubert,  
 Christophe Israël,  
 Alexandra Schwartzbrod

Directeur artistique  
 Nicolas Valoteau

Rédacteurs en chef  
 Michel Becquemes (édition),  
 Christophe Boulard (technique),  
 Laure Bretton (actu),  
 Sabrina Champenois (modes de vie),  
 Vittorio De Filippis (monde),  
 Matthieu Ecoiffier (actu),  
 Guillaume Launay (société),  
 Christian Losson (enquêtes)

Rédacteurs en chef adjoints  
 Jonathan Bouchet-Petersen (France),  
 Lionel Charrier (photo),  
 Cécile Daumas (idées),  
 Noémie Destelle (actu),  
 Gilles Dhers (web),  
 Fabrice Drouzy (spéciaux),  
 Cécile Mathiot (checknews),  
 Didier Péron (culture),  
 Sibylle Vincendon (société)

ABONNEMENTS  
 Site : abo.liberation.fr  
 abonnement@liberation.fr  
 tarif abonnement 1 an  
 France métropolitaine : 384€  
 tél. : 01 55 56 71 40

PUBLICITÉ  
 Altice Média Publicité - Libération  
 2, rue du Général Alain de Boissieu, 75015 Paris  
 tél. : 01 87 25 85 00

PETITES ANNONCES  
 CARNET  
 Team Media  
 10, bd de Grenelle CS 10817  
 75738 Paris Cedex 15  
 tél. : 01 87 39 84 00  
 hpiat@teamedia.fr

IMPRESSION  
 Midif Print (Gallargues),  
 POP (La Courneuve),  
 Nancy Print (Jarville),  
 CILA (Nantes)

Imprimé en France  
 Membre de OJD-Diffusion  
 Contrôle. CPPAP : 1120 C  
 80064. ISSN 0335-1793.



Origine du papier : France  
 Taux de fibres recyclées : 100 %  
 Papier détenteur de l'eco-label européen  
 N° FI/37/01  
 Indicateur d'eutrophisation :  
 P/Tot 0.009 kg/t de papier

La responsabilité du journal ne saurait être engagée en cas de non-restitution de documents. Pour joindre un journaliste par mail : initiale du prenom.nom@liberation.fr

## CARNET D'ÉCHECS



Par PIERRE GRAVAGNA

La première olympiade d'échecs pour personnes en situation de handicap débute ce samedi 21 novembre et se terminera le 27 novembre. Du fait de la situation sanitaire actuelle, cette compétition se jouera en ligne. Soixante et une nations se sont inscrites. Deux grands maîtres participent à ces olympiades : le Polonais Marcin Tabir (classé 2510 Elo) et l'Israélien Yaacov Silberman (2339). La Fédération française aigne une très belle équipe composée de Solenn Afraoui (1889), Jérémie Guibert (1861), Marie Moulin (1579), Yann Harmand (1468), Jonathan Martinat (1257), Aldric Gomez, de son capitaine Georges Vasquez (1871) et de Frédéric Dumont (1366). Ce dernier, ancien président et entraîneur du club de Beaune, assure «se battre depuis des années pour que les joueurs handicapés puissent jouer sur PC comme support pour toutes les compétitions valides et handicapées».



Ce qui semble encore loin d'être gagné ! Informations et parties en direct sur <https://dis.fide.com>

Les Blancs jouent et gagnent. S.Afraoui-S. Salonica, 2014. Solution de la semaine dernière : CXe5 et les Noirs s'en sortent avec la nulle. Mais pas la victoire comme annoncé par erreur.

## ON S'EN GRILLE UNE ?

Par GAËTAN GORON

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									
X									
XI									

**Grille n° 1681 HORIZONTALLEMENT**  
 I. Infemmie II. Exfiltrat romancée oscarisée III. 40 000 étudiants aux Etats-Unis # Quelque part entre le sommier et l'ensommeillé IV. Un des maréchaux qui font le tour de Paris # On en prend qu'on le veuille ou non V. Point de départ quand, pour faire la queue, il vous faut doubler les deux dernières # Prendre en main ce qui était pris en main ailleurs VI. Son ascension est résistible # Calendrier, minutage, synchronisation en un seul mot venu d'ailleurs VII. Choisis de faire sans # Mi-août VIII. Grand vadrouilleur IX. Qui fait entendre beaucoup de noms de volatiles X. Ce sont des histoires, on nous les fait courtes XI. Telle mouquesse qui a perdu sa souplesse

**VERTICALEMENT**  
 1. Ils permettent de faire le mur sans risque 2. Fin du règne de Louis XVI # Au début, il est toujours dans un coin 3. Va mourir dans l'arène # Indien, confident royal de Victoria 4. C'est le moment de rattraper son retard # Fais comme vous 5. Quelles belles initiales ! # Réduire en poudre 6. Y de YHWH # Qui se rapporte à la fièvre jaune 7. Il crèche sous le sapin # Qui a probablement moins froid que les autres 8. Comme les masques gratuits en France pour les plus pauvres 9. Les premiers grands opéras bouffes, c'est lui

**Solutions de la précédente** HZ. I. MENCHEVİK. II. ÉLİMINE. III. NAZİES. SY. IV. FN. MR. LIN. V. LACS. BÂTE. VI. ARA. FOCUS. VII. FARCI. VIII. QUÉBÉCOIS. IX. ULTIMATUM. X. INAMICALE. XI. NA. ARÊTES. Vt. 1. MONFLANQUIN. 2. ANAR. ULNA. 3. NEZ. CAFETA. 4. CLIMS. BÂMA. 5. HIER. FRÉMİR. 6. EMS. BOCCACE. 7. VI. LA CIOTAT. 8. IN SITU. IULE. 9. KEYNESISMES. caoron@libe.fr



Assiette d'épaule de veau au restaurant la Grenouille à grande bouche, à Rennes, le 29 octobre.

Par  
**PIERRE-HENRI ALLAIN**  
Envoyé spécial à Rennes  
Photos **RICHARD DUMAS**

**L**oin du centre-ville rennais et de sa «bistronomie» branchée, loin des maisons à colombages et des crêperies de la place Sainte-Anne, c'est au cœur du quartier populaire du Blossne, mélange de hauts immeubles, de pavillons et d'espaces verts, entre rocade et ligne de métro, qu'il faut aller dénicher la Grenouille à grande bouche, restaurant hors des sentiers battus à tous points de vue. Et qui tire son nom d'un conte pour enfants où il est question, comme il se doit, de nourriture, mais aussi de rencontres, d'aventures et de mots.

Ce jour-là, à l'entrée du petit centre commercial Torigné – où se logent aussi une pharmacie, un kebab et un kiosque-tabac –, on s'active pour le dernier déjeuner dans les cuisines de la Grenouille, avant la fermeture des restaurants pour cause de confinement. Il y a là le chef, Benjamin, 33 ans, qui aiguisé ses couteaux; Chloé, sa seconde, pen-

chée sur ses entremets; Fanny, la «coordinatrice», l'oreille scotchée au téléphone, dont les sonneries s'enchaînent, annonçant un taux de réservations élevé. Mais aussi Pascal et Jessica, deux bénévoles venus pour le seul plaisir de mettre la main à la pâte.

«C'est le principe du restaurant participatif», expose Fanny Amand, l'une des trois personnes à l'origine du projet. *Chaque jour, nous ac-*

*cueillons en cuisine et en salle, des bénévoles qui souhaitent participer au fonctionnement du restaurant. Depuis l'ouverture de la Grenouille, en janvier, nous en avons accueilli 300, de tous âges et de tous les milieux sociaux.»*

«Faire des rencontres». Retraités, demandeurs d'emploi, personnes en situation de handicap, étudiants, les profils des candidats

volontaires à l'épluchage de patates ou à l'éminçage de petits légumes sont en effet très variés. Et les motivations itou: rompre sa solitude, se trouver une occupation, voire tester un projet de réorientation. C'est le cas de Jessica, veste de travail sur les épaules et chaussures de sécurité aux pieds, qui a enchaîné les CDD de psychologue avant de se retrouver sans emploi. Et qui plonge présentement les mains dans une

## La Grenouille à grande bouche régal à égal

**Ce restaurant participatif d'un quartier populaire du sud de Rennes reverse ses bénéfices à des associations et fonctionne grâce à de nombreux bénévoles qui, des fourneaux au service, choisissent leur poste selon leurs envies et compétences. Une revue trimestrielle et participative accompagne le concept, entre mets et mots.**

grande gamelle de palettes de porc, pour les effilocheur avec les doigts, après que la viande, marinée au miel, piment doux, et à la moutarde maison, a cuit toute la nuit dans un four à basse température. Manifestement, la trentenaire est ravie et «trop triste de ne pas pouvoir revenir avant longtemps» en raison de l'épidémie de Covid. A ses côtés, Pascal, retraité, venu essentiellement pour «faire des rencontres», mais aussi féru de cuisine, taille des panais en petits morceaux. On papote au-dessus des gamelles, on échange un ou deux conseils, on fait connaissance, en toute décontraction. «C'est très souple et on ne demande aucun pré-requis, relève Fanny Amand. *Chacun va à son rythme et selon ce qu'il sait faire, certains vont se contenter de l'épluchage de légumes et d'autres se sentir suffisamment à l'aise pour préparer une sauce ou conduire une recette. C'est aussi un lieu d'apprentissage d'un tas de petits gestes, de petites techniques, où l'on découvre par exemple tout ce qu'on peut faire avec des fanes de légumes.»*

Mais trêve de papotage, l'heure du service approche. Et dans la salle, une ancienne boucherie désormais envahie de tables et de chaises de récupération totalement dépareillées, Jean-Philippe, responsable du service, est en pleine séance de briefing avec les trois jeunes bénévoles (deux filles en service civique et un chômeur) venus s'essayer à la délicate tâche du service. Avec au menu (renouvelé tous les quinze jours) deux desserts et deux entrées au choix (vol-au-vent ou œuf parfait avec sa crème de chou-fleur et son «écume de brebis»), trois plats principaux (une épaule de veau confite au poivre de Voatsiperifery, un lieu noir rôti et un risotto végétarien avec sa «poudre de champignon», son mesclun et sa tomate de vache au cidre) et la palette de porc en joker pour un «plat copieux et express». Le tout à des prix très doux.

«On est un restaurant participatif, mais on essaie aussi de proposer de la qualité», souligne Fanny Amand, précisant que la plupart des produits mitonnés à la Grenouille proviennent de producteurs locaux et sont majoritairement estampillés bio. Il faut dire que la jeune quadragénaire, qui a traîné ses guêtres sur les marchés où elle vendait des épices avant de se tourner vers l'animation socioculturelle et de proposer des ateliers du goût, en connaît un rayon sur les textures et les saveurs, et les mille perceptions sensorielles liées à l'alimentation. «Il y a tant de choses à faire autour de l'alimentation, notamment auprès des enfants», soupire celle qui, en

# FOOD/

outre, ne dédaigne pas de prendre la plume pour parler de nourriture, lorsque l'idée a germé, avec deux amis – Nathanaël Simon, journaliste radio spécialiste d'économie solidaire, et Louise Katz, enseignante-chercheuse en littérature –, de créer un lieu mixant les passions de chacun et surtout les saveurs et l'écriture, le rédactionnel et l'alimentaire, les mets et les mots. Rien d'étonnant à ce que la mayonnaise ait pris.

«**Son envie, son niveau.**» Précisons en effet que la Grenouille à grande bouche, en plus d'être un restaurant au statut de coopérative d'intérêt collectif, reversant la totalité de ses bénéfices à des associations (1), est aussi le nom d'une très belle revue, à la riche iconographie, sous-titrée «La société à travers ce que l'on mange» et inspirée de la revue XXI, qui décortique chaque trimestre sous l'angle sociétal, culturel, patrimonial, un thème lié à l'alimentation, tout en proposant des recettes originales. Fonctionnant sur le même principe que le restaurant, avec une équipe de professionnels sur laquelle s'app-



puient des bénévoles, elle passe au crible, depuis mars 2019, des sujets aussi vastes et divers que le lait, la soupe, le casse-croûte, le sexe et la nourriture, ou encore «la transmission par le goût». «**Au départ, nous voulions faire un restaurant et des ateliers d'écriture dans un même lieu,** raconte Nathanaël Simon. **La découverte des Robins des bois, un restaurant participatif à Montréal qui fonctionne très bien, nous a servi de modèle pour la Grenouille. Mais des ateliers d'écriture payants risquaient de limiter le public auquel on voulait s'adresser. Finalement, l'idée d'une revue, elle aussi participative et redistributive, nous a paru la meilleure manière, à travers une recette mais aussi un travail photographique ou une interview, d'amener des gens à l'écriture alors qu'ils n'y seraient pas venus naturellement. Ce qui nous intéresse, c'est de brasser toutes sortes de gens, aussi bien dans notre clientèle que pour la revue ou l'équipe du restaurant. C'est aussi pour ça qu'on voulait être dans un quartier populaire.**»

Plutôt que des querelles gastronomiques, ce qui taraude le noyau dur

de la Grenouille à grande bouche, ce sont aussi des questions du genre: qu'est-ce qu'on mange? Pourquoi on le mange? Comment on le mange? Autant de préoccupations que l'on retrouve au fil des pages de la revue. «**On n'a pas besoin de savoir écrire, dessiner, cuisiner, pour venir à la Grenouille à grande bouche,** insiste Nathanaël Simon. **Chacun vient avec ce qu'il est, son envie et son niveau. Un bénévole s'occupera peut-être d'une seule table pendant le service, pendant qu'un autre sera capable de porter quatre assiettes sur chaque bras.**»

Ce qui enchante plus que tout l'équipe de cet endroit hors-norme,

«**Chacun va à son rythme, certains vont se contenter de l'épluchage de légumes et d'autres se sentir à l'aise pour préparer une sauce.**»

**Fanny Amand** coordonnatrice de la Grenouille à grande bouche

aux murs tapissés des pages et des titres de la revue – «*In the Food for Love*», «*Lait it Be*», «*Par ici la bonne soupe*» –, c'est bien le croisement entre les deux dimensions du projet: littéraire et gustatif. «*Lorsqu'on vient au resto par le biais de la revue ou que l'on découvre la revue en venant au resto, pour nous c'est le graal*», confirme Nathanaël Simon. Le concept global a rapidement rencontré un vif succès, attirant à sa table les actifs du quartier qui n'avaient aucun restaurant où déjeuner, mais aussi des convives venus des quatre coins de la métropole, tandis que la revue, tirée à 3000 exemplaires, s'est découverte des lecteurs sur l'ensemble de l'Hexagone. Comptant une dizaine de salariés et pléthore de bénévoles, cette drôle de Grenouille était ainsi partie sur une belle trajectoire avant que le premier puis le second confinement ne viennent interrompre son envolée. Le trio de base n'en reste pas moins confiant en l'avenir, avec l'ambition d'élargir sa palette de sociétaires – 73 aujourd'hui – pour lancer de nouveaux projets. Et le prochain numéro d'une revue, à paraître début janvier, dont le thème est d'ores et déjà arrêté: le cochon. ◀

(1) Jusqu'à présent, au P'tit Blosneur, une association d'entraide des habitants du quartier.



VU DANS  
LA NEWSLETTER  
«TU MITONNES»

LES PÊCHÉS MIGNONS DE...  
JOE BIDEN, PRÉSIDENT  
ÉLU DES ÉTATS-UNIS

- Sandwich confiture et beurre de cacahuètes
- Pâtes à la sauce tomate
- Poulet au parmesan
- Pizzas
- Croissant aux amandes
- Milk-shakes
- Crèmes glacées (beaucoup)
- Cookies
- Riz au lait
- Cheesecake
- Tartes

Source: Mashed.com

**A retrouver également dans la newsletter «Tu mitonnes», envoyée chaque vendredi aux abonnés de Libération:** le menu VIP, la quille de la semaine, le tour de main, des adresses, la recette du week-end...



Retraités, demandeurs d'emploi, personnes en situation de handicap, étudiants... Depuis son ouverture, la Grenouille à grande bouche a déjà accueilli 300 bénévoles.



La vitrine du restaurant, situé à l'entrée du centre commercial Torigné, à Rennes, le 29 octobre.

**Dopé par les ventes en ligne, le marché de la fripe est en plein essor. Un créneau qui séduit toutes les marques, y compris le luxe.**

Par  
**FANNY GUYOMARD**  
Illustration  
**GRAPHIKSTREET**

La tendance était déjà là depuis un moment, mais le confinement la décuple. Vive la seconde main, qui combine plusieurs aspirations: un monde plus écolo, une industrie vestimentaire plus éthique, un ralentissement de la surconsommation. Or on peut aisément négocier, vendre ou acheter confiné depuis son salon. Ça n'a évidemment pas échappé aux marques, bon marché ou parmi les plus luxueuses. En octobre, le site Zalando, leader de la vente de vêtements en ligne en Europe, créait un onglet «Seconde Main» dédié aux produits reprisés. Cagoc s'apprête à lancer l'e-shop Comme neuves pour vendre ses chaussures reconconditionnées, portées par des clientes ayant souscrit à un abonnement qui leur permet de «changer de paire tous les deux mois». Le 30 avril, ce sera au tour de Kaporal, marque pour enfants et adultes, d'inaugurer un dépôt-vente en ligne où les particuliers seront rétribués en bons d'achat, abondés de 30%, à dépenser... chez Kaporal, sur le modèle de ce que Cyrillus pratique déjà depuis 2017. Et le luxe s'y met aussi: Gucci et le site de revente de produits d'occasion The RealReal ont lancé une plateforme commune où sont vendues, jusqu'à la fin de l'année, des pièces vintage de la maison italienne. L'an dernier, The RealReal avait noué un même partenariat avec Burberry.

**Bond du numérique.** L'intention est claire: grignoter une part de marché des sites de vente entre particuliers Vestiaire Collective (10 millions d'utilisateurs dans le monde) et Vinted (12,5 millions de membres en France). «En 2010, 15% de consommateurs ont acheté un produit de mode de seconde main, 40% en 2019», évalue Thomas Delattre, professeur à l'Institut français de la mode (IFM). Un bond favorisé par le développement du numérique, qui permet désormais aux particuliers de vendre eux-mêmes. «Entre fin février et mai, nous avons constaté une augmentation de 17% du nom-

bre d'annonces mises en ligne sur la plateforme», rapporte Natacha Blanchard, porte-parole de Vinted. L'entreprise, créée en 2008 à Vilnius (Lituanie) et implantée en France depuis 2013, affirme avoir gagné 1,5 million d'utilisateurs depuis le début de l'année. Côté luxe, le site français Vestiaire Collective a vu son activité exploser à l'international. Sa porte-parole Mai-Linh Fray: «Au premier confinement, entre mars et juin, nous avons eu une augmentation de +377% de nouveaux membres. En octobre, nous avons fait +173%». A l'autre bout du spectre, la fripe pas chère de Patatam connaît aussi une envolée. Présente dans cinq hypermarchés Auchan en fé-

vrier, l'entreprise basque d'e-commerce entend en occuper 100 au printemps et ouvrir des boutiques en propre courant 2021.

**«Acheter moins cher».** Car la fripe gagne aussi du terrain en magasin. Citadium, enseigne de mode urbaine du groupe Printemps, a doublé la surface qu'elle dédie à la seconde main rue Caumartin, à Paris –tout en annonçant la fermeture de trois de ses sites. Sa directrice, Sophie Bocquet: «On touche surtout les moins de 20 ans, une génération adepte d'économie circulaire que ça ne gêne pas de porter une chose qui l'a déjà été, mais je crois qu'ils sont surtout fêrus d'acheter moins cher.» De fait, selon Thomas Delattre, la

première motivation des clients de la fripe reste le prix. Diminuer son impact environnemental vient après, ce qui n'est par ailleurs pas toujours garanti. Thomas Ebéle, cofondateur du label de mode responsable SloWeAre, met ainsi en garde contre la «fausse» seconde main, en réalité «une première main qui n'a jamais été portée et même pas commercialisée, ce qui arrive quand une marque surproduit des vêtements et n'a donc pas le temps de les écouler avant l'arrivée d'autres.» Et de regretter: «Le système industriel français de revalorisation des produits textiles reste sous-dimensionné.» Pour que la fripe gagne en fibre éthique, un changement de taille s'impose. ◀

## La seconde main forte du confinement



### BILLET

Par  
**MARIE OTTAVI**  
Journaliste à «Libération»

Vous n'avez pas regardé la quatrième saison de *The Crown* où Lady Di entre en scène? Vous ne vous êtes pas mis aux échecs après avoir eu vent du succès de *The Queen's Gambit* (*le Jeu de la dame*)? Si ces deux séries de Netflix ne sont pas encore arrivées jusqu'à vous, c'est que vous devez préférer la vie en mode avion à l'hyperconnexion qui nous guette. Difficile de ne pas être au courant que la famille royale d'Angleterre est un poil égratignée dans la nouvelle production du mastodonte américain. Complicé également de ne pas avoir aperçu les moues appuyées de Beth Harmon, héroïne dysfonctionnelle évoluant dans l'univers exclusivement masculin des échecs.

Un territoire échappait encore à la plateforme de streaming: le mécénat culturel. Cet automne, Netflix a donc décidé de pénétrer le monde respectable des musées en s'offrant une exposition virtuelle au Brooklyn Museum. On y découvre les créations vestimentaires des deux séries qui font la part belle aux costumes. D'un côté, les robes de la couronne britannique et les tailleurs portés par Gillian Anderson alias Margaret Thatcher, de l'autre, la garde-robe de la championne du mat inspirée des années 50 et 60, de Pierre Cardin notamment. Dans une salle du musée reconstituée, il est possible de tourner autour des pièces, de voir un détail en gros plan, de visionner des extraits et même de s'abonner à Netflix (ben voyons).

Les expositions de mode cartonnent ces dernières années et Netflix l'a bien compris. Aucun doute sur l'intention: glaner de nouveaux abonnés au prétexte de leur donner un peu d'histoire à ronger. L'exposition est trop légère (21 silhouettes) et bien trop marketée pour séduire. Quoi qu'il en soit, Netflix a ouvert une brèche dans laquelle s'engouffreront probablement Amazon et consorts. Aura-t-on bientôt droit à des expositions Châteaullon ou Un si grand soleil dans les musées français? Ne jamais dire jamais. ◀

# RADAR

## Randos interactives pour Parisiens



Avec le confinement, vous êtes passé de 10 000 pas par jour à 1000 (quand vous vous octroyez le luxe de faire le tour du quartier)? Pour rattraper votre retard et prendre un grand bol d'air quand le confinement 2 ne sera qu'un mauvais souvenir, un site (pour les Franciliens)

vous emmène dans une balade à la fois douce et éclairante. Candice Poitrey, randonneuse amatrice, a conçu un site lumineux, drôle et bourré d'informations (1), qui facilitera votre futur crapahutage. La jeune femme a sillonné l'Île-de-France avec l'idée d'élaborer une carte interactive indiquant les chemins à parcourir, agrémentés de vidéos sympathiques, ainsi que les trajets en métro et RER, pour atteindre sa destination, au départ des gares parisiennes. A vous Chaumont-en-Vexin, Gazeran et Marles-en-Brie. **M.Ot.**

(1) Randonneeautourdeparis.com.

# «Reset»

Une tête ronde avec deux billes noires: cinq ans après sa rupture avec la maison Lanvin, Alber Elbaz a dévoilé mardi l'identité visuelle de son nouveau label, AZ Factory. Premier aperçu de ce «reset» (réinitialisation) en janvier. D'ici là, la start-up partenaire du géant Richemont s'active sur les réseaux sociaux.

## #COMMENT

### Se dérider sans sortir de chez soi

On parle ici au sens littéral – pour la marrade, vu le contexte, on ne voit pas. Or précisément: c'est notoire, le mouron est l'ami de la ride, il l'entretient, la creuse, notamment celle dite «du lion» que génère le froncement des sourcils. On va tous ressortir du tunnel du confinement plissés comme jamais... Heureusement, il y a les *facialists*. Ces as de la face de rêve l'affirment en chœur: en 2020, la ride peut trembler car il y a le fitness du visage. Yoga, musculation, automassage ciblé (no-

tamment avec le kobido japonais), les propositions pour activer les 57 muscles qui font plus ou moins bien tenir front, yeux, lèvres, pommettes, joues, cou abondant, notamment en ligne. Les très motivés peuvent s'abonner à une plateforme de vidéos en ligne (1) pour suivre des démonstrations de *face fitness*, une méthode russe (sous-entendu: sérieux exigé, efficacité garantie, ça sent le *boot camp*...). **S. Ch.**

(1) App.okfacefitness.fr.



Le kit d'hygiène féminine d'OlaTaNea destiné aux sans-abri. PHOTO STUDIO SAGA

## Je t'aide, je te kit

Selon la Fondation Abbé-Pierre, la France compte près de 300 000 personnes sans domicile fixe. Soit deux fois plus que lors du dernier

recensement effectué par l'Insee, en 2012. Face à ces chiffres alarmants, certains interrogent l'action de l'Etat. D'autres misent sur la solidarité pour tenter d'apporter des solutions concrètes et locales, comme Anne-Gabrielle Compagnon.

La fondatrice de l'entreprise à vocation sociale OlaTaNea distribue depuis le premier confinement des kits de survie aux sans-abri de la région parisienne. Il s'agit de sacs à dos solidaires dans lesquels sont rassemblés des

produits de première nécessité. L'experte en marketing digital a créé trois kits différents, qu'on peut sponsoriser moyennant 39 à 179 euros.

Le premier est centré sur l'hygiène, avec brosse à dents, dentifrice, savon, lingettes, mouchoirs. Le second comprend des vêtements chauds, une trousse de soins (produit désinfectant, pansements, bandage, masques et gel hydroalcoolique...). Le plus complet, élaboré avec Emmaüs Solidarité et surtout destiné à traverser l'hiver, inclut un sac de couchage compact, une couverture de survie réutilisable, une gourde Thermos.

OlaTaNea procède par deux voies, complémentaires. Les rencontres directes: «Les personnes sans abri me contactent sur Entourage [application de mise en relation entre SDF et citoyens volontaires, ndlr] via les réseaux sociaux ou par l'intermédiaire d'un tiers», explique la trentenaire. Anne-Gabrielle Compagnon collabore également avec des associations comme Caritas ou Emmaüs: «Les deux moyens d'action ont une dimension participative qui me permet d'être au plus près des nécessités des associations ou des personnes dans le besoin, d'agir pour et avec ces personnes, et de m'adapter.»

Depuis plusieurs années, le kit de survie, qui répond à

un besoin concret et bénéficie directement au public concerné, est très soutenu par les citoyens en période hivernale. Le numérique joue un rôle important dans le succès de ces initiatives. L'essentiel des dons s'effectue via des plateformes en ligne (comme HelloAsso, Ulule, Leetchi) ou sur les sites des structures qui prennent en charge la solidarité envers les SDF. Comme l'ONG humanitaire de sapeurs-pompiers Groupe de secours catastrophe français (GSCF) ou encore l'association Féminité sans abri, qui fournit des kits contenant des produits d'hygiène et de beauté. En cette fin 2020, l'entrée dans l'hiver couplée au confinement semble avoir un double effet incitatif sur les donateurs.

**BALLA FOFANA**



Une bûche pour Noël... au poulet frit. Plus précisément, saveur «11 herbes & épices». C'est la troisième année que la chaîne de fast-food américaine Kentucky Fried Chicken (KFC) propose la chose à 20 dollars, (17 euros) et rencontre un friand succès auprès des foyers américains. Du coup, elle étend l'opération au Canada. Le reste du monde, dont la France, en est, pour l'heure, privé (protégé?). A noter qu'aussi appétissante soit-elle, la bûche n'est pas comestible: seules les flammes du feu de cheminée ont le droit de la lécher. **F.G.**

# Vivre livres

**Florence Kammermann** La librairie de Cannes a longtemps refusé de fermer boutique et s'insurge du sort réservé au petit commerce et à la culture.



Du fond de sa librairie, Florence Kammermann semble sortie d'un film de Jean-Pierre Jeunet. Sa queue-de-cheval sautille quand elle file chercher un livre, son œil scintille quand elle le retrouve de mémoire parmi les 30 000 références. Sans jamais perdre le fil de la conversation. Demander ce qu'elle aime dans la vie, c'est l'entendre raconter ses «*petits bonheurs*», Amélie Poulain aurait dit ses «*tout petits plaisirs*»: «*J'aime les voyages en roulotte et les bords de mer. J'aime admirer les pétales d'une fleur, entendre le gravier crisser, lire une belle citation dans un bouquin. Certaines vont jusqu'à me faire frissonner.*» Pour que ces moments suspendus perdurent, Florence Kammermann, 52 ans, est entrée en résistance: elle a continué d'ouvrir sa librairie de Cannes, commerce «non essentiel» qui devait fermer pendant le reconfinement. En seulement deux semaines, la gérante de la seule librairie indépendante de Cannes est devenue la figure du malaise des petits commerçants. «*Le symbole, ce n'est pas moi. C'est le livre, rectifie-t-elle. C'est pour cela que je refuse de sacrifier ma librairie. J'ai 85 000 euros à payer avant la fin de l'année. Si je ferme, je dépose le bilan. Je ne vends*

*pas de la drogue et des armes, je vends des livres. Je vends notre culture. Je vends Gary, Sartre, Camus, De Gaulle.*» Elle ouvre, elle écrit à Macron, pour qui elle a voté au second tour de 2017, et elle transforme sa page Facebook en tribune. Apolitique et «pas militante», la librairie n'avait manifesté qu'une seule fois dans sa vie jusqu'alors: c'était en 1989 à Beyrouth.

Car Florence Kammermann a longtemps partagé sa vie entre le Liban et la France. D'un père suisse ophtalmologue et d'une mère jusqu'à récemment sénatrice Les Républicains des Français de l'étranger, elle naît au Liban. Elle a 7 ans quand la guerre éclate. «*En plus, j'ai perdu un frère la même année: les deux en même temps, c'est un peu compliqué à gérer pour une petite fille. Le livre m'a sauvée, relate-t-elle. Au début, c'étaient les Martine et les Bob et Bobette. Plus âgée, j'ai lu les Pagnol. C'est de là que vient mon amour pour la Provence et mon rêve d'y vivre.*» Elle valide d'abord un diplôme de journalisme à Beyrouth, elle commence «*par les chiens écrasés*» et finit par présenter les journaux pour la radio et la télé libanaise. Les années 90 sont rythmées par la naissance de ses deux fils et d'innombrables allers-retours Paris-Bey-

routh pour ses reportages. Un quotidien «*haché*» et un divorce auront raison de sa vie entre deux pays. C'est en 1999 qu'elle se stabilise sur la Côte d'Azur, presque la Provence de Pagnol. Elle travaillera dix ans dans l'immobilier: «*Ça marchait bien, mais ça ne me plaisait pas. J'ai écrit trois romans.*»

Le 19 mai 2017 en plein Festival du film, Florence Kammermann ouvre la seule librairie indépendante de Cannes. Dans le monde d'avant déjà, il était difficile de tenir l'équilibre entre les loyers élevés, la Fnac voisine et le géant Amazon. Dans son 45 m<sup>2</sup>, les livres s'entassent, et elle dégage un espace de restauration. «*Je faisais tout: les courses, les croque-monsieur, les commandes, les conseils, le ménage, la comptabilité. Et je louais mon appartement pour amortir les frais car je ne me versais pas de salaire. C'était rock n' roll et compliqué.*» Les festivaliers s'y pressent, séduits par la déco vintage et la proximité des marches. Les Cannois y retournent à la recherche de bons conseils.

L'année suivante, elle rencontre son compagnon, toujours à la librairie, toujours pendant le Festival. Ensemble, ils déménagent dans 180 m<sup>2</sup>. Elle vend sa voiture et un appartement. Ils embauchent deux salariés, animent des brunchs littéraires dominicaux, organisent des rencontres avec Amélie Nothomb et Nicolas Sarkozy, meilleure vente de sa boutique cannoise. Il y a des choses qui ne changent pas: les croque-monsieur et le sacrifice des salaires.

Aujourd'hui, la librairie est un condensé de ses «*petits bonheurs*»: l'odeur des livres neufs qui embaume, les Post-it collés sur les couvertures en guise de recommandation, les petits mots de la librairie pour les coups de cœur. Et si elle n'aime pas un livre? «*J'ai une règle: je m'oblige à aller jusqu'à la page 100.*»

Pendant le premier confinement, la librairie a «*bien évidemment*» fermé. Des clients ont insisté pour venir récupérer des ouvrages. «*Dans les premiers jours, je vendais des livres comme de la contrebande. Ils arrivaient à la porte de derrière et, avec des gants, on leur remettait des livres. Ils repartaient avec un sac de courses Monoprix pour que ce soit discret, en rigole après coup Florence. Ça ne pouvait pas durer car c'était stressant.*»

Pour le second confinement, la situation se complique. Les économies sont déjà parties dans le paiement du loyer. Les 1500 euros d'aide de l'Etat ne suffisent pas, les 7000 euros promis tardent à arriver. La livraison? Pas rentable. Le click and collect? Impossible sans site marchand. «*J'ai débobié et je le revendique, assume la librairie soutenue par le maire LR de Cannes, David Lisnard, et les écrivains Didier Van Cauwelaert et Alexandre Jardin. Comment justifiez-vous que les librairies demeurent fermées alors qu'elles ne sont pas des clusters? Il y aura une faillite des métiers du livre, des auteurs. Certains ouvrages risquent de partir au pilon.*»

Sa porte reste donc ouverte, et les clients réalisent d'imagination pour les attestations. On vient acheter ses kakis au marché et on repart avec un livre. On fait ses courses à Naturalia et on flâne dans les rayons. Avec masques, gel et distanciation. Ce jour-là, il y a une mère venue chercher *Alcools* d'Apollinaire pour le bac de son fils, ce monsieur qui achète un livre par jour «*en soutien*» et une grand-mère qui repart avec des comptines de Noël. Les clients passent, les forces de l'ordre suivent. Depuis deux semaines, les policiers nationaux ont toqué à quatre reprises: évacuation, contrôle d'identité et d'attestation, procès-verbaux. C'est quand elle a entendu les mots «*fermeture administrative*» et «*garde à vue*» que Florence Kammermann a pris peur. Lasse des sollicitations des journalistes – «*même la BBC a appelé*» – et des réunions avec son avocat, la Cannoise a décidé de stopper le militantisme, de fermer et de «*passer le relais*» à un collègue libraire de Paris qui poursuivra l'action. «*Il y a un drame: cela fait six jours que je n'ai pas lu. D'habitude le matin, je suis dans mon lit et je lis. Le dimanche, je suis affalée dans mon canapé et je lis. C'est grave, c'est mon oxygène.*» Et son métier. Si elle n'a pas pu plonger dans l'odeur envoûtante des livres, ses doigts ont glissé sur le clavier. Florence Kammermann rédige son quatrième ouvrage, commencé en mars et continué en novembre. Elle a déjà trouvé le titre: ce sera «*Journal d'une librairie confinée... et résistante.*»

Par **MATHILDE FRÉNOIS**  
Photo **LAURENT CARRÉ**

## LE PORTRAIT



# Libé

**MONTAGNES**

SAMEDI 21 NOVEMBRE

# Une saison en hiver

Rando alpine avec l'écrivain Cédric Gras, les stations de ski face au coronavirus, les dernières tendances, cinq recettes pour cinq massifs, notre sélection livres...  
Tour d'horizon vertical.

# «Partir en montagne, c'est s'offrir une parenthèse»

Par **FRANÇOIS CARREL**  
 Envoyé spécial en vallée de Chamonix (Haute-Savoie)  
 Photos **PASCAL TOURNAIRE**

«**A**u cœur des montagnes, l'hiver naissant était teinté d'automne, et l'automne poudré d'hiver», écrivait Cédric Gras dans *L'hiver aux trousses* (Stock, 2015), l'un de ses récits de voyages à travers l'Extrême-Orient russe. Nous l'avons pris au mot : c'est avec lui que nous avons réalisé une traversée dans les massifs des aiguilles Rouges et du Haut-Giffre, face à un Mont-Blanc drapé des premières chutes de neige. Deux jours de randonnée d'altitude, un itinéraire atypique à travers une montagne désertée en cette morte-saison touristique ? Cédric Gras n'a pas hésité à accepter l'invitation...

Petit jour à Servoz, tout en bas de la vallée de Chamonix : l'écrivain-voyageur, athlétique gaillard de 38 ans, charge son sac à dos flanqué d'un piolet léger d'un geste familier. S'il a vécu dix ans entre Russie et Ukraine et arpenté inlassablement la taïga sibérienne, les montagnes du Tadjikistan et du Kirghizistan, et s'il rentre tout juste d'une longue virée en Russie en compagnie du réalisateur Luc Jacquet, il se sent à sa place au pays du Mont-Blanc. Il a pratiqué ici l'alpinisme jusqu'à l'âge de 20 ans, avant de se consacrer au voyage, à la Russie et à l'écriture ; c'est pour lui un retour aux sources. La haute montagne vient d'ailleurs de prendre place dans son œuvre : son dernier livre, *Alpinistes de Sta-line* (Stock), en lice pour le prix Albert-Londres 2020 en catégorie livre, mêle l'histoire soviétique, et en particulier la Grande Terreur stalinienne, au parcours de deux grands alpinistes sibériens, les frères Evgueni et Vitali Abalakov.

Pas question d'emprunter des sentiers trop balisés avec un baroudeur de cet acabit : nous entamons notre périple par l'un des vallons les plus sauvages du massif, les gorges de la Diosaz. Un sentier en bon état mène à une cabane de chasseurs parfaite-

ment entretenue et équipée, blottie contre un rocher. Cédric Gras sourit : «C'est comme en Sibérie, tu marches des jours sans croiser la moindre trace et tu tombes sur ce genre d'abri. Certains sont très anciens : là-bas, tout le monde est chasseur!»

Au-delà, le sentier se désagrège, tandis que les gorges se resserrent. La progression se complique et se fait vertigineuse : en contrebas, la Diosaz bouscule ses eaux cristallines à travers un lit creusé dans le roc. Le versant d'en face, tout proche, déroule sa forêt tranchée de cascades, où les mélèzes qui ont viré à l'orange se mêlent au vert persistant des épicéas. L'écrivain a le pas sûr et l'œil averti ; il savoure cette entrée en matière inattendue : «Il y a dans le massif des endroits sauvages qu'on ignore, tant la tentation de prendre un téléphérique pour être projeté directement dans le monde glaciaire de la haute altitude est forte. J'ai été victime, comme d'habitude, de l'attraction des hauts lieux!»

## «Chasseur d'automne»

Cette approche a une contrepartie : la remontée du vallon nous prendra des heures. Un barrage EDF, dressé au plus étroit des gorges, devra être escaladé, une barre rocheuse sera contournée par le haut, en suivant des sentes d'animaux, à travers une végétation désordonnée, bouleaux enchevêtrés en pleine pente, ornés de leurs dernières feuilles d'or. Sur un replat, nous découvrons des ruines qui inspirent le géographe : «J'imagine la vie de ce hameau d'éleveurs... En montagne, on est confronté à une vie antique, celle que menaient nos ancêtres. C'est très fort en Sibérie, où l'on croise au hasard de la taïga des gens qui vivent encore de chasse et de cueillette.»

Après une traversée de la Diosaz à gué, pieds nus dans l'eau glacée, nous retrouvons un sentier pavé et balisé. Il conduit à l'alpage de Pormenaz aux teintes mordorées, dominé par les rochers des Fiz, formidable citadelle aux reliefs soulignés par le blanc des premières neiges. Cédric Gras rayonne : «Cette subtilité des lumières d'automne, qui

n'écrasent pas tout, c'est magnifique. C'est à cette saison que les tableaux naturels sont les plus beaux ! Je suis un chasseur d'automne : je viens de le poursuivre pendant un mois, de l'Arctique russe à Vladivostok, et je boucle ici ma course avec lui.»

L'après-midi est avancé lorsque nous atteignons le col d'Anterne, à 2257 mètres. Une traversée d'arêtes de près de 8 kilomètres nous attend, ininterrompue jusqu'à notre objectif du lendemain, le mont Buet (3096 mètres). Inscrivant ses traces dans celle d'un chamois esthète qui a lui aussi, la veille peut-être, parcouru toute cette «arête sans fin», Cédric Gras mène la danse : «J'ai toujours aimé le concept de la haute route, cette traversée qui permet d'habiter les hauteurs pendant des jours. C'est une manière de sortir du monde, d'être au-dessus : la verticale est la seule dimension qui permette d'échapper à une géographie un peu trop étriquée...» À gauche, les pentes nord plongent vers le Chablais, au-delà duquel on aperçoit le Jura suisse. À droite se dresse, plus monumental et sublime que jamais dans les lumières changeantes d'automne, le Mont-Blanc, lardé de lourdes traînées de nuages. «J'adore les brumes ! Je suis très dérangé par les ciels bleus, céruleus, sans un nuage, en été comme en hiver», souffle l'écrivain.

Nous avons trop entraîné : la nuit nous surprend au milieu des arêtes. Ce n'est qu'à la nuit noire, après le passage de sections escarpées rendues délicates par la neige et l'obscurité, que nous découvrons avec soulagement notre havre, une cabane de bois spartiate, haubanée au-dessus du vide. Au loin, les lumières de Genève rougeoyent dans les brumes nocturnes. Nous avons marché dix heures, nos chaussures sont trempées : le bonheur simple de la chaleur du réchaud, d'une soupe fumante et bientôt de nos duvets est total. «J'ai connu des nuits bien pires, rigole Cédric Gras. J'ai une grande capacité à accepter l'inconfort, le risque ; je ne les recherche pas, au contraire, mais je fais avec. L'alpinisme est une excellente école, tu passes partout, tu apprends à

«Libération» a invité l'écrivain Cédric Gras pour deux jours de randonnée à travers les massifs des aiguilles Rouges et du Haut-Giffre, en Haute-Savoie. Une échappée belle hors du temps...

supporter toutes les conditions. Ça devient normal car tu sais que ça aura une fin.»

## Lueur laiteuse

Le lendemain, nous reprenons notre cheminement sur le fil vers le mont Buet. Le temps se couvre peu à peu. À l'approche du sommet, nous sommes pris dans les nuages, la visibilité se réduit à quelques mètres. Tout est noyé dans une lueur laiteuse et humide. Le marcheur n'entend plus que le son hypnotique de ses pas dans la neige et de son souffle court : moment d'introspection, hors du temps et de l'espace...

Au sommet, qui offre par temps clair l'un des plus beaux points de vue des Alpes, Cédric Gras se console : par une trouée fugace dans les nuages, il a aperçu le Valais et l'Oberland suisses, cela suffit à son bonheur. Et puis il y a une belle table d'orientation, sur laquelle il se penche avec appétit : «L'alpinisme est profondément géographique et toponymique. C'est une nécessité pour l'alpiniste : confronté à une géographie complexe, il doit pouvoir nommer, montrer, ●●●



L'écrivain-voyageur Cédric Gras a



Pour Cédric Gras, l'alpinisme est «une excellente école».



marché 30 kilomètres avec Libé, entre Servoz et le hameau du Buet, du 2 au 3 novembre.



Repos, lecture ou écriture le temps d'une halte le long du chemin.

●●● reconnaître une montagne sous toutes ses faces. Je suis toujours stupéfait par le nombre de noms de lieux que le montagnard maîtrise...»

#### «Itinéraires sauvages»

Une longue descente commence, sans visibilité. La carte et l'altimètre ne suffisent plus, c'est au GPS que nous cherchons, presque à tâtons, à déjouer les pièges de l'itinéraire, non sans quelques errances... L'écrivain garde son flegme : «Chercher son chemin, c'est un luxe, en particulier en France où c'est devenu très rare. La montagne est la dernière géographie où tu peux te perdre...» Nous basculons sous le nuage en même temps que nous abandonnons la neige. Le long et superbe vallon de Bérard nous ramène, sous une pluie fine, à la forêt automnale : «J'aime profondément cette forêt tempérée, c'est mon milieu. Ces paysages me sont très familiers : il y a

une analogie évidente avec ceux de Sibérie. Bien sûr, l'exotisme de la Russie réside dans son immensité et sa très faible population, mais ce que nous venons de réaliser en deux jours, par ces itinéraires sauvages, c'est fantastique... et à l'échelle de l'Europe. Pas besoin d'aller à l'autre bout du monde pour vivre cette école de la nature !»

Nous retrouvons le bitume au hameau du Buet, derrière le col des Montets, à 30 kilomètres de notre point de départ. En attendant le tortillard montagnard qui nous ramènera à Servoz, Cédric Gras confie sa plénitude. Paris, le confinement et la rédaction d'un nouveau roman l'attendent, mais il est prêt : «Partir en montagne, c'est s'offrir une parenthèse, une échappée. Le bonheur, ce n'est pas un état permanent, on ne le trouve que par contraste : j'ai autant de plaisir à partir qu'à rentrer.» ◀



A la station des Deux-Alpes (Isère), le 16 octobre. PHOTO JEFF PACHOUD. AFP

# Covid : une avalanche de précautions

Comment s'organisent les stations de ski face la crise sanitaire ?  
Éléments de réponse recueillis auprès des professionnels du secteur.

Par  
**DIDIER ARNAUD**

**A**près le Covid de Pâques et le Covid d'été, voici le Covid de Noël ! Un challenge pour les stations de sports d'hiver alors que les départements montagnards ne sont pas épargnés par la pandémie et que l'on attend toujours les directives gouvernementales pour décembre. En attendant, on croise les doigts et l'on se prépare. Pour Julien Gauthier, directeur développement du groupe Skiset à Albertville (Savoie), une seule priorité : « Respecter le protocole prévu par les organisations syndicales. La distanciation dans les files d'attente, le gel à l'entrée des magasins, les sens de circulation... Après viennent les adaptations propres à chaque magasin. » Dans son secteur, cela se traduit par des chaussures et des casques traités avec des produits antibactériens et de nouveaux services « pour rassurer les clients et leur faciliter la phase d'équipement, en mode "drive" ». On demandera ainsi à chacun de remplir une fiche avec sa pointure, sa taille, son poids... Le retrait se fera en magasin dans

un espace dédié mais le matériel sera essayé chez soi. « Ski, bâton, planche... On peut aller vers une préparation à 100%. On a une technologie avec un scanner du pied qui permet de proposer au client les chaussures adaptées au premier coup », explique Julien Gauthier.

## « En mode agile »

Les petites structures font comme les autres et s'adaptent à la crise sanitaire. Ainsi Pierre-Emmanuel Jacquemet, directeur de la station de Vaujany, près de Grenoble (Isère), est passé en « vigilance maximale » : « On a été réactifs et on n'a pas eu de cas de Covid déclaré. » Son travail consiste à mettre en place la prévention et à suivre les préconisations de l'Agence régionale de santé : port systématique du masque, vérifier les jauges, les crêneaux de réservation pour la piscine... Et le check-in se fait désormais en ligne. Pierre-Emmanuel Jacquemet observe actuellement un retard de 20 % dans les réservations. Mais espère une vague de rattrapage « dans les derniers jours ». Si les professionnels de la montagne ont été touchés la saison passée (les vacances de printemps ont été annulées en extremis à cause du confi-

nement), on ne déplore pas de grands magasins ayant dû mettre la clé sous la porte. Mais « on reste tous en attente car on ne sait pas si la clientèle étrangère [Anglais, Belges et Hollandais, ndlr] sera au rendez-vous ».

De Vaujany à Val Thorens, il y a un gouffre. Taille, volume de skieurs, chiffre d'affaires... Benjamin Blanc, le directeur général du domaine skiable Val Thorens et les Menuires aborde pourtant la situation avec calme, fort de l'expérience acquise cet été : « On sait gérer. » Lui aussi dit se mettre « en mode agile » : se concentrer sur le marché français, permettre les annulations de dernière heure... S'il déplore, comme ailleurs, une chute de 26 % des réservations, Benjamin Blanc ne se montre pas « super inquiet ». D'après lui, les gens ont envie de venir au ski, de fréquenter les grands espaces, plus que les autres années. « Ils ont les spatules qui les démangent ! Maintenant, on se prépare à mille et un scénarios mais on sait bien que celui qui arrivera, on ne l'aura pas prévu », conclut-il, philosophe.

PDG du groupe Labelle Montagne, sept semaines skiabiles sur onze communes, Jean-Yves Remy insiste pour sa part sur les « points à risques » pour ses 250 collaborateurs réguliers et les 1200 à 1400 saisonniers (remontées mécaniques, hôtesses d'accueil, pisteurs, d'ailleurs...). « Il faudra bien gérer les débuts de journée et les repas. Nous allons décomposer les lieux comme les vestiaires. Les déjeuners pourront se prendre sur des plages horaires plus longues. » Même sérieux dans les Pyrénées, où sera mis en place « le protocole initié par France Montagne, soit le port du masque

obligatoire sur les remontées et l'accès aux stations, dans les offices du tourisme et chez les hébergeurs », énumère Corinne Rixens, responsable presse chez Hautes-Pyrénées tourisme et environnement.

Parmi les professionnels des vallées, les champions ont leurs méthodes. Le skieur Ben Buratti fait partie de l'équipe de France de slopestyle (descente acrobatique). Vice-champion de France en 2019, il explique que le circuit de la Coupe du monde a connu quelques déboires avec des étapes annulées. « On devait être muni de tests Covid réalisés moins de soixante-douze heures avant. Car si on est positif et qu'il arrive un accident, on n'est pas assurés », commente le champion, qui réalise également des films. « C'est très dur, soupire-t-il. J'avais un projet l'hiver dernier qui a été annulé à cause de l'épidémie. On a tous ressenti une grosse frustration car la fin de saison correspond aux meilleurs moments : la neige est molle, on peut essayer plein de nouveaux sauts... » Ben Buratti, qui skie habituellement avec des copains, se retrouve seul skieur sur le tournage. « Il y a moins de partage, cela n'a pas la même valeur... »

## « Dernière minute »

« Le planté de bâton, monsieur Dusse... » Cette année, l'École du ski français (ESF) fête ses 75 ans. Drôle d'anniversaire pour cette organisation qui regroupe 85 % des pulls rouges en exercice, soit quelque 17 000 moniteurs bronzés. Sa centrale d'achat a pu se procurer le matériel nécessaire (gel, plexiglas et masques). Des binômes de « référents Covid » ont été mis en place dans les stations. Mais malgré ces précautions, les ventes en ligne affichent -35 %. « Il y aura beaucoup de décisions de dernière minute, on n'a pas trop de soucis sur la clientèle française, même si les classes de découverte neige s'annulent, et que beaucoup de petites stations en souffriront », souligne Jean-Marc Simon, directeur général de l'ESF et du Syndicat national des moniteurs du ski français. Mais on a créé un fonds de dotation enfance et montagne pour soutenir les classes de découverte, été comme hiver. »

En prise directe sur le terrain neigeux, Eric Guillotin, 55 ans, moniteur de ski à Villard-de-Lans dans le Vercors, insiste de son côté sur les masques ESF rouge avec cache-cou validés par l'ARS. « Les masques seront obligatoires sur les remontées mécaniques, c'est le même règlement que pour les transports en commun. En revanche, quand on skie avec nos élèves, le port n'est pas obligatoire. » Il faut reconnaître qu'avec le combo casque-gants-masque de ski, les risques sont moindres.

Côté office du tourisme, celui de la Haute-Maurienne attend le début de saison avec impatience, mais pas sans préparation. Son directeur, Anthony Collet, a mis en place depuis le printemps, avec les remontées et les hébergeurs, une « charte vacances sereines » pour rassurer les vacanciers : « On a renforcé nos plans de communication autour de la nature préservée, une vraie demande ! On l'a vu avec les résultats dithyrambiques de cet été, +8%. » La communication sur les outils numériques est en place et un remboursement est prévu en cas de fermeture des frontières. « Les gens ont redécouvert que la montagne leur offrait de grands espaces. On a une belle carte à jouer cet hiver, la montagne pourrait constituer une valeur refuge. » Les industriels du milieu sont sur la même ligne et Benjamin Thaller, du groupe Outdoor Sports Valley, insiste sur les bienfaits des sports à l'air libre, « conseillés dans les périodes de confinement ». Selon lui, la crise sanitaire n'a fait que renforcer le secteur mais « avec un nouveau public, moins entraîné, il nous faudra développer des approches plus douces, comme le trail-running, le camping bivouac, la randonnée pédestre simple ou encore le VTT électrique ». ◀

AVANT-GARDISTE UN JOUR

AVANT-GARDISTE TOUJOURS



© Photographies: Laurence Hanson - Istock - Shutterstock.

# En piste pour la collection hiver

Formes perfectionnées, nouveaux matériaux... l'équipement n'a cessé d'évoluer ces dernières années. Revue de détail.

Par FRANÇOIS CARREL



**L**es outils du skieur ont considérablement évolué depuis l'après-guerre et la période des Trente Glorieuses, âge d'or de l'évolution du matériel et de la massification de la pratique. Ces quelques produits récents témoignent des avancées techniques réalisées ces dernières décennies, pour le plus grand confort des skieurs dans les conditions rigoureuses de la montagne.

## Le pantalon, toujours plus respirable et imperméable

Premier vêtement spécifiquement créé pour le ski, le fuseau, inventé en 1926 par le Mégevan Armand Alard, a longtemps régné sur les pistes. Ce pantalon élégant mais peu imperméable, ca-

ractérisé par son élastique passant sous le pied qui maintient le bas du vêtement dans la chaussure, a modelé une silhouette emblématique aux skieurs jusque dans les années 60... et même gagné le monde de la mode, avec l'adoption du modèle «Bogner» par des stars hollywoodiennes.

Passé les errements de la combinaison intégrale des années 80, le pantalon de ski d'aujourd'hui se caractérise par sa légèreté, son imperméabilité, son confort, sa solidité, sa résistance au vent et sa respirabilité. Typique de cette évolution, le modèle féminin «Incendia» de la marque canadienne Arc'teryx, disponible en version pantalon ou salopette, affiche une élégance sobre, voire minimaliste, et assure la liberté de mouvement avec un poids de 560 grammes. Les guêtres intégrées sont en cordura, tandis que l'imperméabilité et la respirabilité garanties par l'utilisation du Gore-Tex sont doublées d'une évacuation de la chaleur via des fentes d'aération au niveau des cuisses.

## La veste, trois couches sinon rien

Enterrés le gros pull en laine, le sous-pull coton à col roulé et les lourds anoraks. Le principe du «trois couches» moderne assure au skieur un confort maximum : une absence d'humidité liée à la transpiration (sous-vêtement technique respirant en fibres synthétiques ou laine mérinos, pour la première couche), de la chaleur (les doudues légères et compactes par exemple, qui ont pris l'ascendant sur la polaire, pour la deuxième couche) et une imperméabilité quasi totale avec la veste (coupe-vent et respirante elle aussi, pour la troisième couche). Voici un exemple du top actuel de la troisième couche, tiré de la collection Freeride 2020-2021 de la marque Marmut, baptisé la Liste pro en hommage au freerider Jérémie Heitz, célèbre parmi les ama-



La future championne olympique Andrea

teurs de poudreuse depuis son film *la Liste*. Cette veste robuste en Gore-Tex aux capacités maximales représente pour le freerider une coquille de moins de 700 grammes, performante et ultra-fonctionnelle : poches étanches multiples à fermeture éclair bidirectionnelle, col très

montant, jupe pare-neige pour la relier au pantalon, capuche à visière renforcée...

## Les skis, du bois massif au Kevlar

En 1907, Abel Rossignol, artisan menuisier isérois, crée un premier atelier où il usine des skis en bois massif, bientôt cintrés à la vapeur. En 1926, l'Allemand Rudolf Lettner a l'idée d'équiper de carres métalliques les arêtes du



Mead Lawrence s'entraîne dans l'Idaho en 1947. THE LIFE PICTURE COLLECTION. GETTY IMAGES

ski pour limiter l'usure du bois: cette idée révolutionnaire a gardé toute son actualité. Le bois massif est ensuite supplanté par la superposition de plusieurs essences de bois contrecollées, puis par des combinaisons de couches de métal, de fibre de verre, de plastique ou de Kevlar... Au-delà des matériaux, la mutation vient ensuite par la forme des skis, avec la révolution du parabolique au début des années 90. Le ski, jusqu'alors long et droit, se rac-

courcit et adopte la «taille de guêpe» (large à la spatule et au talon et plus étroit au patin au centre du ski); il se cambre, relève ses spatules, le tout pour faciliter la conduite des virages quel que soit l'état de la neige. Aujourd'hui, le nombre de modèles disponibles a de quoi donner le vertige. A chaque discipline correspond son type de matériel: compétition, piste, freeride, big mountain, freestyle, ski de randonnée, freerando... Un

défi pour l'acheteur. Pour le skieur généraliste, heureusement, les fabricants ont développé des skis polyvalents, les «all mountain», très performants sur piste et d'une facilité étonnante en neige profonde, à l'image du Stance, best-seller de Salomon. Ici, en hommage au précurseur Abel Rossignol, le dernier-né de la gamme freeride de la marque française, le Blackops Sender TI au large patin de 105 mm, excellent en poudreuse grâce à la maîtrise technologique de la marque... mais pourtant tout aussi rapide, précis et confortable sur piste. Clin d'œil à l'histoire: son noyau est en bois de peuplier.

### Les chaussures, à chaque pied son modèle

A l'origine en cuir, version adaptée au ski des lourds brodequins d'alpinisme, dotée de crochets de fermeture dans les années 60, un temps dominée par la vogue des coques montantes futuristes, la chaussure de ski moderne est légère, précise, confortable, chaude et surtout adaptable à toutes les morphologies. Témoins de l'énorme travail d'amélioration sur cet élément de la panoplie du skieur qui fut longtemps le plus inconfortable, la dernière version de la Mach 1, modèle phare de l'entreprise italienne Tecnica. Non seulement son chausson déjà très anatomique est «thermoformable» (adaptation à chaque pied réalisée à l'achat), comme pour la majorité des modèles récents toutes marques confondues, mais sa coque est également déformable pour être adaptée à chaque skieur: une double personnalisation qui va sans doute devenir la norme. Cette coque est par ailleurs dotée d'un renfort carbone qui permet d'améliorer le «flex», l'efficacité et la précision de la chaussure... bref, de mieux skier.



### Le casque, petit nouveau plébiscité

C'est le seul nouveau venu par rapport aux temps héroïques où l'on skiait coiffé d'un bonnet, voire d'un béret. Depuis les années 90, le casque s'est lentement imposé et aujourd'hui, il est plébiscité tant par les adeptes du freeride que par les skieurs de piste, pour qui les vitesses ont considérablement augmenté, notamment en raison de l'évolution des pistes transformées en boulevards uniformes pour les besoins de l'enneigement artificiel. Ici, le modèle femme Vida, produit par la firme américaine Smith, répond aux meilleurs standards: sûr (structure polymère en nid d'abeille absorbant les chocs et réduisant drastiquement le risque de fracture du crâne), léger, chaud et confortable. Il s'attache aussi à réduire le seul inconfort du casque, l'excès de chaleur, grâce à un système de ventilation réglable relié aux ouvertures latérales.



### Le masque, aéré et antibuée, s'il vous plaît

Lointain héritier des lunettes de glacier bordées de cuir des années 50, le masque est lui aussi devenu un élément incontournable de l'équipement, le plus souvent associé au casque, d'ailleurs. Le Quickshift de la marque française Julbo est représentatif de ce qui se fait de mieux, avec son écran cylindrique au traitement antibuée, garantissant un champ de vision maximal, son écran photochromique – il fonce ou s'éclaircit selon l'intensité lumineuse et reste efficace par mauvais temps. Ce modèle, outre son aération intégrée dans la monture empêchant la formation de buée, prévoit deux pièces amovibles aimantées sur le bas de la monture, pour permettre au skieur de choisir une position ventilée, pour l'effort, ou hermétique, pour la vitesse et la poudre... ◆



**A l'origine en cuir, dotée de crochets de fermeture dans les années 60, un temps dominée par la vogue des coques montantes futuristes, la chaussure de ski moderne est légère, précise, confortable, chaude et surtout adaptable à toutes les morphologies.**



Canyoning sur une cascade de glace. PHOTOS GETTY IMAGES



Le fatbike peut être électrique ou non.



Dans l'igloo, le tapis de sol est obligatoire.

# Trois activités en marge du ski

Par **DIDIER ARNAUD**

**E**nfourcher un fatbike pour dévaler les pistes, explorer glaciers et grottes grâce au canyoning, passer la nuit emmitouffé dans un igloo... *Libération* vous propose trois activités qui changent du slalom.

## Fatbike: en roue libre sur les pistes

Ils sortent généralement le soir quand la nuit tombe, mais on peut aussi les croiser à l'aube... Les fatbikes, littéralement «gros vélos» (le nom passe mieux en anglais), ou VPS (vélos à pneus surdimensionnés), se sont imposés depuis quelques années dans les stations avec leurs grands pneus et leurs jantes épaisses. Ainsi, cela fait six ans que Simon Masi, 36 ans, moniteur de VTT à la Plagne (Savoie), propose à des groupes de six ou sept personnes de monter puis de dévaler les pistes de ski (1). Il travaille dans le cadre de la société Elpro, fondée par l'ancien champion de ski Eric Laboureix (34 victoires en ski acrobatique en Coupe du monde). «On a commencé avec des fatbikes

classiques, puis il y a trois ans, nous sommes passés sur des électriques», raconte Simon Masi. On est à 2 000 mètres d'altitude, donc il est difficile de pédaler avec un vélo classique, on ne faisait que de la descente. L'électrique nous évite de perdre du temps avec une logistique navette. L'activité se pratique à la fermeture des pistes, de nuit, avec bien entendu de l'éclairage sur les vélos. On suit un parcours qui passe au cœur du domaine de la Plagne, et qui dure entre une heure et demie et deux heures. Il permet de faire voir aux bikers le domaine skiable sous un autre angle.»

Difficile, le fatbike? «Il faut savoir faire du vélo, mais grâce à l'assistance électrique, on arrive à faire partir presque tout le monde. Ce n'est pas de la glisse, on est dépendant des conditions de neige. Plus c'est mou, plus on a tendance à s'enfoncer. Il est préférable d'avoir un "fond dur" et que la neige soit bien tassée. On cherche surtout l'adhérence, pas la glisse. Le maître mot de cette spécialité, c'est la douceur. Tenir son guidon avec souplesse, se montrer progressif quand on utilise les freins. Lorsqu'on est brusqué, on perd le contrôle de la trajectoire...»

Le fatbike constitue une activité encadrée, et il le faut, car la présence des dameuses matinales qui travaillent avec de longs câbles peut être assez dangereuse. Spécialisé dans le trial en VTT, Simon Masi propose également des shows de fatbike. Outre son activité de moniteur vélo, il exerce le métier de pisteur secouriste à la Plagne. L'ouverture de la station est prévue le 12 décembre, si le déconfinement le permet, «avec des mesures d'hygiène très strictes, et port du masque durant le briefing».

## Canyoning hivernal: fage de glace

Gilles Leroy a plus de vingt ans d'expérience dans le secours en montagne et aquatique, avec des expéditions dans le monde entier. Il s'est lancé dans le canyoning avec son entreprise Latitude canyon, fondée en 2015, parce qu'il voulait «faire partager sa passion pour la montagne et faire mieux connaître ces endroits isolés» (2). Un peu aussi parce qu'il s'est retrouvé «dans des opérations de secours nocturnes dans des endroits enneigés, avec des personnes qui ont fini à la rivière». Le canyoning d'hiver part, comme

celui d'été, du sommet de la montagne. Depuis la source des glaciers, on suit donc les torrents en passant par tous les endroits où se faufile l'eau – grottes, gorges, goulots et autres «étroitures». On évolue à pied, casqué, protégé par une combinaison rembourrée et lorsque des obstacles verticaux se présentent, on descend en rappel avec une corde. En France, on utilise le mot «canyonisme», adopté par l'Académie française en 2012, mais le terme anglais de «canyoning» reste largement utilisé.

En Haute-Savoie, Gilles Leroy travaille sur le massif du Haut-Giffre, dans le cirque du Fer-à-Cheval ou du côté du vallon de Sales. Le canyoning hivernal, qui se pratique à la source des glaciers, vise surtout un objectif pédagogique. «On ne fait pas de sauts ni de toboggan», explique Gilles Leroy, il s'agit surtout d'expliquer aux gens le cycle de l'eau sur la planète, d'évaluer les disparités, d'apprendre à connaître cette ressource à partir d'un glacier.» Et de poursuivre: «Bien entendu, il y a une partie sportive, on est dans un endroit magnifique, le paysage est totalement blanc. On ne le trouve pas quand on fait de la rando, car c'est souvent trop raide pour y aller. On évolue dans un environnement vertical, avec des cas-

cades de glace, et cela peut rapidement être assez technique.» Son entreprise propose deux formules: une «découverte», dédiée aux néophytes avec une à deux heures de descente, et une «sportive» qui compte entre trois et six heures de descente. «Il faut des gens qui peuvent marcher sans s'arrêter pendant deux à trois heures», explique le secouriste. Capables de gérer le froid, le stress et les passages souterrains. «On est dans un environnement plus impressionnant que lorsque l'on est au soleil.»

## Insolite: agglagla dans l'igloo

Passer une nuit dans un igloo, à 1 700 mètres d'altitude par 0°C, confortablement emmitouffé dans un duvet... A Gourette, dans les Hautes-Pyrénées, au sommet de la télécabine du Bézou, après une sortie en raquettes, un bain nordique et un solide dîner – on vous suggère garbure, confit de canard, tomme de brebis, jurançon et madiran –, vous voilà seul face aux étoiles. «C'est un moment rigolo à passer dans la neige. Les igloos sont déjà construits quand les hôtes arrivent, on dispose d'une cabane utilisée par un berger l'été, avec toilettes et douches», explique David Bordes, accompagnateur en montagne, conteur, et responsable avec son collègue Pierre Vidal de l'Aventure nordique (3).

Tapis de sol obligatoire, couverture de survie, «le problème n'est pas tant le froid que l'humidité», explique David Bordes. Il décrit l'activité igloo «comme un carrefour de l'insolite un peu rude et le côté cocon, le tout dans une ambiance montagne un peu posée. On veille à ce que les gens aient un peu leur moment tranquille, puissent se ressourcer, quand tout est à 400 à l'heure toute l'année. Souffler, se retrouver, découvrir un environnement...» L'accompagnateur sourit et poursuit: «On a de la chance d'avoir des vallées où il y a encore des bergers, où tout n'est pas artificialisé. Pendant la sortie raquettes, il n'est pas rare qu'un conte ou deux s'échappent.»

«A partir de 6h30, le poêle est allumé dans la cabane où se trouve quelqu'un en permanence. On a été bien accompagné par la mairie et la station, on correspond aussi à cette réflexion du développement quatre saisons», développe David Bordes. Les deux responsables de l'Aventure nordique sont originaires de Lys et de Laruns, deux villages tout proches. «On a envie de vivre ici. Pour pouvoir rester, il faut travailler. C'était la possibilité de monter un projet plus important, on s'éclate à être avec les gens. Ici, nous bénéficions d'un paysage incroyable, d'une faune et d'un terrain de jeu qui vont bien», conclut David Bordes. ◀

- (1) 69 euros la sortie. Rens.: [www.elpro.fr/outdoor/e-fat-bike](http://www.elpro.fr/outdoor/e-fat-bike)
- (2) 50 euros pour la sortie découverte, 75 euros pour le tarif sportif. Rens.: [www.latitudecanyon.fr](http://www.latitudecanyon.fr)
- (3) 115 euros (rando raquettes, repas et nuit en igloo), 95 pour les enfants. Rens.: [www.laventurenordique.fr/nuit-igloo](http://www.laventurenordique.fr/nuit-igloo)

**Depuis la source des glaciers, on suit les torrents en passant par tous les endroits où se faufile l'eau.**



# Hautes Pyrénées

SAINT-LARY • GRAND TOURMALET / PIC DU MIDI • PEYRAGUDES • CAUTERETS •  
PIAU-ENGALY • LUZ ARDIDEN • VAL LOURON • GAVARNIE • HAUTACAM

De vraies vacances au Ski  
avec un petit quelque chose en plus...



© Kubito - Photo: Simon Feltz - Shutterstock

## Chéri dis-moi oui ❄️

### PEYRAGUDES

Tout à coup les montagnes s'ouvrent et révèlent une vallée, comme un écrin, où règne une atmosphère à la fois chic et tranquille qui séduit les amoureux. Au bord du lac, les maisons et les bergeries se serrent autour de l'église. C'est ici, dans l'intimité et l'élégance d'un hôtel 4\* que vous serez accueillis. À quelques pas de là, vous savourerez avec délice le luxe de baboter en plein air dans de vastes lagunes. Entre les panaches vaporeux vous apercevrez les sommets enneigés et la télécabine Skyvall qui vous mènera en quelques minutes au domaine.

À PARTIR DE **2 jours/2 nuits** • en hôtel 4\* en 1/2 pension • Forfait ski 2 jours à Peyragudes avec pass Skyvall illimité • Location du matériel de ski (base 2 pers.) pendant 2 jours • 1 entrée (2h) à Balnéa,

centre de balnéo avec bassins extérieurs, lagunes, hammam, jacuzzi, lits à bulles... • 1 soin du corps (« Rituel Vahiné » pour femme, « Rituel Maori » pour homme).

À partir de 626€/pers. (billet d'avion et navette inclus).

## Louissette et les huskies ❄️

### GRAND TOURMALET

Choisir le Grand Tourmalet, non seulement pour ses 100 km de pistes mais aussi pour l'ambiance intimiste et boisée du Plateau du Lienz, royaume de jeu de Frédéric et ses chiens huskies. L'attelage est prêt, il n'attend plus que vous pour s'élanter entre les mélèzes et les épicéas, avant de revenir chez Louissette. Pyrénéenne truculente, Louissette vous invite à sa table, dans son refuge. Sans chichis, au coin du feu de cheminée on y déguste sa garbure et son pâté de Porc Noir.

À PARTIR DE **3 jours/3 nuits** en hôtel 3\*, labellisé Logis, en B&B • Forfait ski 3 jours au Grand Tourmalet • Location du matériel de ski pendant 3 jours • 1 initiation à la conduite de traîneau à chiens (1h) • 1 dîner dans une auberge de montagne « 1 toque au Gault&Millau ».

À partir de 648€/pers. (billet d'avion et location de voiture inclus).

## Ski fiesta ❄️

### SAINT-LARY - VILLAGE

À Saint-Lary vous êtes à quelques kilomètres à peine de l'Espagne et ça se sent ! Le village est festif, réputé pour ses nombreux bars et restaurants, on peut faire les boutiques le soir et se mélanger à la foule le long de la rue principale. Téléphérique et télécabine permettent d'accéder facilement au domaine skiable qui offre sur 100 km de pistes une variété de paysages, alternant de beaux vallons avec de belles forêts. À deux pas de la télécabine, un hôtel chaleureux et un service hôtelier aux petits soins pour que tout le monde profite de ses vacances !

À PARTIR DE **1 semaine** en hôtel 3\* en B&B • Forfait ski (famille) 6 jours à Saint-Lary avec accès illimité à la station en télécabine • Location du matériel de ski (famille) pendant 6 jours • Leçons de ski pour 2 enfants (2h par jour pendant 6 jours) • 1 entrée famille (2h) au centre de balnéo Sensoria.

À partir de 3249€/fam. (billet d'avion et navette inclus).

❄️ | Chacune de ces formules est adaptable selon vos envies.



Possibilité de réserver billet d'avion, de train, voiture de location, navette pour accéder à votre station.

LA BOUTIQUE DES PYRÉNÉES

SPÉCIALISTE DES VACANCES SUR-MESURE

Conseils, réservations, accompagnement

05 62 56 70 00

neige.hautes-pyrenees.fr





# Cinq recettes qui tombent à pic

Parce qu'il n'y a pas que la fondue et la raclette dans la vie, «Libé» vous donne des idées piochées au gré des massifs français.

Par **JACKY DURAND**

**C**omme si le reconfinement ne suffisait pas, voilà que la pénurie de raclette menace, les Français se réconfortant à outrance avec ce plat synonyme de sports d'hiver, de grand air, de poudreuse et de convivialité autour du fromage coulant et de la charcutaille. La recette, dit-on, remonte au Moyen Âge quand des bergers faisaient fondre du fromage au feu de bois dans les alpages. L'image est aussi belle que réductrice, car les nourritures de montagne sont beaucoup plus qu'une fondue jurassienne ou une raclette savoyarde, si délectables soient-elles. Certes, depuis des temps immémoriaux, les massifs alpins sont terres d'élevage et de transformation du lait, offrant une magnifique palette de munster, beaufort et autres tommes. Ce qui fait leur succès gastronomique mais occulte aussi en partie la multiplicité des goûts en altitude.

Des Hautes Vosges aux Pyrénées en passant par les Alpes et le Massif central, la montagne française est un très riche florilège de terroirs qui, parfois, ne tiennent qu'à un plateau, un fond de vallée, un mont où le sol, l'air, le soleil, le savoir-faire des femmes et des hommes offrent des nourritures aussi culturelles que gastronomiques.

C'est ainsi que la montagne est également terre de vins, de fruits et de légumes, de viandes, de poissons. Longtemps l'homme n'a eu que ses bras et ses jambes pour la travailler, affrontant les rigueurs du climat, la dureté du relief et l'isolement des vallons du bout du monde. Il s'est aussi nourri de toute la naturalité de la montagne à travers ses plantes sauvages, célébrées depuis un demi-siècle par le chef savoyard Marc Veyrat. Pour toutes ces raisons, la montagne française est, plus que jamais, un formidable garde-manger patrimonial à cultiver et à préserver. La preuve en cinq spécialités.

## **1** Pyrénées: le haricot tarbais

Rien ne vaut une bonne garbure, soupe à boire et à manger, pour adopter le haricot tarbais. Voici la recette de Nicolas Aubiban du restaurant la Grange à Saint-Lary, dans les Hautes-Pyrénées. Pour huit à dix personnes (réduisez les ingrédients si vous êtes moins), il vous faut : 400 g de haricots tarbais secs, 6 à 8 pommes de terre, 5 navets, 8 carottes, 1 à 2 gros oignons, 3 beaux poireaux, 8 à 10 cm de céleri-branche, 1 chou vert frisé, 1 jarret de porc, 1 talon de jambon de pays avec os, 250 g de poitrine de porc salée (dans la région, on choisit la viande de porc noir de Bigorre). Pour une garbure royale, il faudra ajouter à votre soupe avant de la servir du confit de canard (un morceau par personne). Mettez les haricots tarbais à tremper toute une nuit. Le jour même, commencez la préparation de votre recette par la cuisson du talon de jambon de pays et du jarret. Assaisonnez-

les avec des grains de poivre, les oignons piqués de clous de girofle (environ 4 par oignon), le céleri-branche découpé en petits morceaux de 1 à 2 cm, 3 à 4 branches de thym et 2 à 3 feuilles de laurier. Déposez le tout dans un grand faitout. Venez recouvrir ces ingrédients de 4 litres d'eau un peu salée. Lorsque l'eau commence à bouillir, baissez le feu et laissez cuire pendant environ une heure et demie. Pendant ce temps-là, coupez vos légumes (sauf le chou vert frisé et les pommes de terre) en dés, assez grossièrement, et faites-les suer dans 2 à 3 cuillères à soupe de graisse d'oie. Après une heure et demie de cuisson, retirez le talon et le jarret du faitout et réservez quelques cuillères d'eau de cuisson. Rajoutez dans le faitout les légumes revenus. A ce moment-là, il est temps d'égoutter les haricots tarbais et de les ajouter aux autres légumes. Faites cuire le tout pendant deux heures puis ajoutez le chou coupé en lanières dans le bouillon bien chaud. Recouvrez votre fai-



La montagne recèle un florilège de saveurs. PHOTO GETTY IMAGES

1. Haricots tarbais. RIOU. PHOTOCOUISE
2. Lentilles du Puy. RAMEN. PHOTOCOUISE
3. Crozets de Savoie. LESER. PHOTOCOUISE
4. Morbier. LUKAM. PHOTOCOUISE
5. Tofaille (côté vosgien) ou roigbrageldi (côté alsacien). MURIOT. PHOTO CUISINE



tout afin que les feuilles de chou rajoutées restent bien vertes (cuire environ une demi-heure). Ajoutez ensuite vos pommes de terre coupées en gros morceaux et laissez mijoter à nouveau une demi-heure. Enfin, rajoutez les petits dés de poitrine et laissez cuire encore une petite demi-heure. A présent, votre garbure est prête à être servie.

**Longtemps, l'homme s'est aussi nourri de toute la naturalité de la montagne à travers ses plantes sauvages, célébrées depuis un demi-siècle par le chef savoyard Marc Veyrat.**

Si vous optez pour une préparation de garbure royale, c'est à ce moment-là qu'il faut s'occuper de votre confit de canard. Faites-le rôtir au four et ajoutez-le dans l'assiette ou dans le faitout à la dernière minute, afin que le croustillant du confit se maintienne, et servez immédiatement.

### 2 Massif central: les lentilles du Puy

Avec la recette du restaurant Tournayre au Puy-en-Velay (Haute-Loire), la lentille verte du Puy devient une savoureuse crème. Pour quatre personnes, il vous faut 300 g de lentilles vertes du Puy, 3 carottes, 3 échalotes, 3 gousses d'ail, 100 g de beurre, 25 cl de crème fraîche, du sel et du poivre. Faites revenir au beurre les carottes, les échalotes et les gousses d'ail épluchées et émincées. Ajoutez les lentilles et quatre fois leur volume d'eau avec du sel et du poivre. Laissez cuire 60 minutes à petit bouillon. Mixez le tout, ajoutez la crème

fraîche. Rectifiez l'assaisonnement, servez très chaud.

### 3 Alpes: les crozets

On en pince pour ces petites pâtes savoyardes que sont les crozets et qui font, par exemple, le bonheur des soirées d'hiver en gratin avec les diots, autre spécialité charcutière locale. Pour quatre personnes, il vous faut 1 bouillon cube de bœuf, 375 g de crozets, 250 g de beaufort, 20 cl de crème, 3 poireaux, 4 diots fumés, du sel et du poivre. Faites bouillir de l'eau avec le bouillon cube. Versez-y les crozets et faites-les cuire quinze minutes. Egouttez. Pendant la cuisson des crozets, râpez le beaufort, émincez les poireaux et faites-les revenir dans une poêle. Préchauffez votre four à 200°C. Versez les crozets dans un plat beurré allant au four. Ajoutez le beaufort râpé et réservez une petite poignée pour faire gratiner. Ensuite, incorporez la crème fraîche, les poireaux et les diots coupés en

rondelles. Salez et poivrez puis mélangez. Parsemez le beaufort restant sur le dessus du gratin. Enfouissez pendant vingt minutes. Servez chaud.

### 4 Arc jurassien: le morbier

Fromage au lait cru de vache de la famille des pâtes pressées non cuites, le morbier est une appellation d'origine protégée (AOP) depuis 2002. Moins starisé que le comté, il fait pourtant des bonheurs en cuisine, comme dans cette recette de gnocchis au potimarron et au morbier. Pour quatre personnes, il vous faut 100 g de morbier, 1 potimarron, 300 g de farine, 1 œuf, de l'huile d'olive, du sel et du poivre. Préparez la purée de potimarron : préchauffez votre four à 200°C. Coupez en quartiers et épépinez le potimarron. Disposez les quartiers sur une plaque de four recouverte de papier sulfurisé, la chair tournée vers le haut. Versez un filet d'huile d'olive. Enfouissez pour vingt-cinq minutes. A la sortie de four, laissez tiédir puis réduisez en purée. Préparez la pâte à gnocchis : râpez le morbier, en en gardant un peu pour le dressage final. Dans un cul-de-poule ou un saladier, incorporez la farine, l'œuf et le morbier râpé à la purée de potimarron. Salez et poivrez. Vous devez obtenir une boule de pâte ferme. Faites les gnocchis : divisez la pâte en six parts égales. Roulez chaque boule en un long boudin d'environ 2 cm de diamètre. Sectionnez des portions de 2 à 3 cm. Pour leur donner belle allure, roulez chaque gnocchi sur les dents d'une fourchette. Plongez-les dans une grande casserole d'eau bouillante salée et retirez-les dès qu'ils remontent à la surface. Egouttez-les soigneusement.

Pour un rendu plus gourmand : faites dorer rapidement les gnocchis dans une poêle bien chaude préalablement huilée ou avec une noix de beurre, selon vos goûts. Dressez les gnocchis bien chauds dans chaque assiette avec encore un peu de morbier râpé.

### 5 Vosges: les tofailles ou roigbrageldi

En cuisine comme en géographie, tout est une question de point de vue. Entre Colmar et Remiremont, nos papilles balancent de part et d'autre de la ligne gourmande des Vosges autour d'une recette au long cours de patates mijotées en cocotte, appelées tofailles côté vosgien et roigbrageldi, côté alsacien. Pour quatre personnes, il vous faut 1,5 kg de pommes de terre, 300 g de lard fumé coupé en fines lamelles, 150 g de beurre, 2 gros oignons, du sel et du poivre, 20 cl de vin blanc. Préchauffez votre four à 200°C. Epluchez les pommes de terre et coupez-les en rondelles. Epluchez et émincez les oignons. Garnissez le fond d'une cocotte des fines lamelles de lard et ajoutez de petits morceaux de beurre. Puis alternez une couche de pommes de terre, une couche d'oignons, des lamelles de lard, un peu de beurre, poivrez et salez légèrement entre les couches. Terminez par une couche de lard et le reste du beurre. Mouillez avec le vin blanc. Enfouissez pour au moins deux heures. Otez le couvercle un peu avant la fin de la cuisson pour faire dorer les pommes de terre à la surface. ◆

# Jean-Marc Rochette, l'homme qui a vu l'ours

Le dessinateur, qui se prépare à un hiver coupé du monde dans son hameau du massif des Ecrins, évoque ses projets et son amour de la nature préservée.



Jean-Marc Rochette à Berlin, en 2015. PHOTO GUIDO CASTAGNOLI

Par **DIDIER ARNAUD**

Jean-Marc Rochette jamais ne s'arrête. Le dessinateur et peintre, dont la dernière bande dessinée était consacrée au loup (*Le Loup*, Casterman,

2019), travaille actuellement sur l'histoire du dernier ours abattu dans le Vercors avec, en toile de fond, une histoire d'amour tragique. «On dit que le dernier ours a été tué en 1904, mais il y en avait encore dans les années 30, qui ont été abattus clandestinement», affirme Ro-

chette. A l'époque, il s'en tuait quatre ou cinq par an. On peut d'ailleurs encore en voir un spécimen empaillé au Muséum d'histoire naturelle de Grenoble. L'ours, dans la hiérarchie des animaux, est au-dessus de nous. Il a régné durant 300 000 ans. On est du gibier pour lui, et c'est symbo-

lique de ce qui se passe en ce moment.» Des propos confirmés par le philosophe Baptiste Morizot, qui a signé la postface du *Loup* : «L'ours nous fait rentrer dans la chaîne alimentaire. Cela change ton rapport au monde de passer du statut de dieu à celui de steak...»

## «Comme un manque»

Pour Jean-Marc Rochette, l'ours est différent du loup, son autre animal fétiche. «D'abord, il pèse 300 kilos, et puis il rayonne d'une présence très forte. Même si dans une nature vierge, il n'attaque pas l'homme, car il est essentiellement frugivore.»

Dans la relation d'un homme sauvage avec l'ours, «c'est la nature qui remet sa patte sur le réel», poursuit le dessinateur, qui rappelle qu'il y a une «énorme nostalgie de l'animal sur le plateau du Vercors»: «Comme un manque. Le plateau était fait pour les ours.» Pas question, pour autant, d'envisager sa réintroduction. Trop de problèmes en perspective avec les stations, les skieurs de fond, les randonneurs ou les éleveurs... «Dans l'imaginaire des gens, ce n'est pas un animal qui a peur de l'homme et c'est vraiment rare. Mon histoire part des relations très anciennes entre l'homme et l'ours, au moment où ils arrivent tous deux directement en concurrence. L'ours est dans la grotte, donc il faut virer l'ours, car l'homme veut aussi y habiter, raconte le dessinateur. On est à peu près au même niveau question hiérarchie animale, plus qu'avec le loup qui se tient au loin.»

En ce matin de novembre, la France est confinée. Rochette explique qu'il n'a pas vraiment «vécu» cet état d'urgence sanitaire. Ces derniers temps, il s'est beaucoup occupé de son potager, descendant rarement au village pour s'approvisionner. Le dessinateur vit désormais dans un hameau de la splendide vallée du Vénéon, au sein du massif des Ecrins, objet du documentaire *les Ecrins, entre ciel et terre* de David Rybojad et Baptiste Massaloux, projeté en avant-première au festival du Grand Bivouac d'Alberville, en octobre. Un endroit isolé, coupé du monde durant les mois d'hiver. A partir du 15 décembre, la route sera fermée. Et Rochette se prépare donc comme pour une traversée du Paci-

fique. Il remplit ses caves de bocaux, salaisons, pâtes, vin et bière, «tout ce qu'il faut pour tenir quatre mois», dit-il avec un sourire. Il ne vise pas l'autonomie complète mais essaie d'en être le plus près possible. «Comme je prêche pour une écologie de décroissance, je tente de donner une impulsion... Beaucoup de gens reviennent ici, les gens veulent habiter à nouveau dans ces vallées.»

Depuis quelques années, ses principales sources d'inspiration sont les animaux, la nature vierge, et bien sûr la montagne. Jean-Marc Rochette cite le grand écrivain américain Jim Harrison, chantre de la vie sauvage. Lui serait le dessinateur de la dernière nature préservée, même s'il éprouve la méchante impression que l'Europe n'en possède plus guère. «La France a une nature sous contrôle, regrette-t-il. Les gens vivent en ville, coupés de tout, mais malgré tout ils sentent cette relation intime avec la nature qu'on a

**«L'ours nous fait rentrer dans la chaîne alimentaire. Cela change ton rapport au monde de passer du statut de dieu à celui de steak...»**

**Baptiste Morizot**  
philosophe

en nous depuis toujours. Une relation qui se coupe difficilement, comme une nostalgie... Les plaines céréalières sont un peu mortifères. La montagne c'est l'écrin, c'est le lieu de la Résistance, où les maquisards se sont cachés...»

## Retraite enneigée

Beau conteur, Rochette aime disserter sur ces vallées perdues, cette montagne qui apparaît comme «le lieu refuge de ceux qui ne veulent pas marcher droit. Le simple fait d'être là est un sentiment très fort. Quand je pars de chez moi, il n'y a plus de loi humaine, tu es avec toi et toi seulement. Il te faut faire attention où tu mets les pieds, ne pas te faire mal... C'est tout un rapport à la responsabilité personnelle.»

Sa nouvelle bande dessinée devrait sortir à l'automne 2022, il s'appellera *La Dernière Reine*, en référence à l'ourse et à la femme qui se partage le rôle principal. En attendant, il profitera de sa retraite enneigée. «Si un ou deux loups passent, je les verrai. Quand je dessine, je vois très peu de gens, cela me permet d'avoir une concentration sur mon travail. Je suis un peu solitaire...» Il y a des guides et des CRS de montagne qui passent le voir, et conclut ironiquement Rochette, en profitant pour «rendre visite à l'ours». ◀

# LE GRAND BORNAND



AVENTURIER



BOHÈME



ÉPICURIEN

RETROUVEZ-  
VOUS...  
CHEZ  
NOUS !

RÉSERVEZ VOTRE SÉJOUR ! 04.50.02.78.06 / [www.legrandbornand.com](http://www.legrandbornand.com)

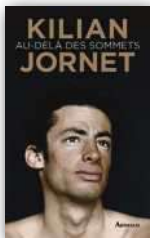
# «Au-delà des sommets» Confessions d'un ultraterrestre

L'alpiniste Kilian Jornet lève le voile sur ses questionnements dans une autobiographie.

**K**ilian Jornet est un drôle d'oiseau. Le Catalan enchaîne les courses spectaculaires de ski-alpinisme, aligne des records de grimpe sur toutes les montagnes du monde (1), s'entraîne comme

un fou, exerce son activité de façon «intense» et, parfois, se fait peur, comme il le raconte dans une autobiographie parue ce mois-ci chez Arthaud.

Inconscient, le coureur multimédaillé que l'on surnomme «l'ultraterrestre»? «J'essaie d'être le plus en sécurité possible, le risque zéro n'existe pas en montagne, raconte le grimpeur à Libération. La haute montagne, lorsqu'on la pratique depuis longtemps, provoque des accidents. On perd des amis, on doit l'accepter, c'est toujours



**KILIAN JORNET  
AU-DELÀ DES  
SOMMETS**  
Arthaud, 32 pp.,  
21 €.

douloureux... Quand l'accident arrive avec un autre grimpeur, on se demande pourquoi c'est lui et pas soi, on essaie ensuite de voir quelle mauvaise décision a été prise.»

Après vient le temps du deuil, mais on ne parvient jamais à «banaliser» ce qui s'est passé. Une épreuve toujours difficile, même s'il veut croire que c'est à «chaque fois une façon d'apprendre davantage, de se connaître mieux soi-même» et d'éviter de nouvelles erreurs.

L'alpiniste est un garçon qui ne cesse de s'interroger. A tel point qu'il a conscience de s'être laissé emporter par son public, ceux qui le soutiennent, les médias, la Toile, ces défis qui attirent les gros titres et les sponsors...

Dans cette course à la performance, cette «dynamique de croissance» où on demande «toujours de faire plus», et où, finalement, on oublie son «développement intérieur».

Il faut, selon l'athlète, trouver le bon équilibre, entre ses propres émotions, son res-



Kilian Jornet lors de l'ultra-trail du Mont-Blanc, en août 2018. PHOTO JEFF PACHOUD, AFP

sent et la popularité provoquée par ses exploits. «Quand je me mets en danger, explique l'alpiniste, c'est d'une façon réfléchie.» Kilian Jornet établit cette distinction entre l'entraînement et la compétition. Le premier, dit-il, montre qu'on aime le sport et sa pratique. Il égrène: avoir mal, connaître des bons et des mauvais jours, une certaine routine. «Je peux vivre sans

compétition, mais pas être heureux sans pouvoir m'entraîner.»

Kilian Jornet a habité dix ans à Chamonix, mais il a voulu vivre dans un endroit plus connecté avec la nature, pour pouvoir passer une journée en montagne sans rencontrer personne. Avec sa compagne, la championne du monde suédoise de skyrunning Emelie Forsberg, il a

opté pour une maison au cœur de la Norvège profonde, avec des moutons pour tondre sa pelouse...

Le Catalan affirme connaître beaucoup de montagnards qui sont des artistes ou des scientifiques, passionnés par ce milieu hostile qui permet l'exploit, par ces sommets qui incitent à la réflexion. Il raconte que plus il voit de personnes différentes, plus il se

montre «apte au changement». Et de conclure sobrement: ce qui est important, au fond, c'est «d'accepter notre ignorance et savoir changer d'avis».

**DIDIER ARNAUD**

**(1) Il détient plusieurs records de vitesse d'ascension à travers le monde, dont une double victoire de l'Everest sans assistance, ni corde, ni oxygène.**

# «Bravo Papa!» Une vie passée à en sauver

Pascal Sancho relate en détail son quotidien de guide-secouriste, ses victoires et ses souffrances.

**T**rente ans de secourisme en montagne! A grimper des parois, aligner des marches d'approche, atteindre par tous les temps des endroits inaccessibles pour sauver une vie. Et risquer parfois, souvent, la sienne. Pascal Sancho, guide de haute montagne dans les unités CRS de la police nationale, raconte tout cela avec une précision qui fait la force de son récit. Il n'a jamais rien noté de ses interventions, mais, une

fois à la retraite, il s'est parfaitement souvenu de tout, dans les moindres détails. Les adolescents coincés lors d'une randonnée, les accidents d'hélicoptère qui emportent ses copains secouristes, l'enquête après la mort d'un alpiniste...

Le quotidien de Pascal Sancho est une succession d'histoires vertigineuses dans lesquelles, même si on remporte parfois des victoires, c'est toujours, à la fin, la montagne qui gagne. Le guide-secouriste se devait d'effectuer ce «devoir de mémoire» ne serait-ce que pour «encourager ceux qui continuent la mission» et aussi, confie-t-il, pour «l'aspect exutoire» de «tout ce qu'on vit» et de tous ceux qui y laissent leur vie en voulant préserver celle des

autres. Depuis 1958, soixante secouristes, dont six de ses amis proches, ont ainsi payé le prix fort.

Mais ce qu'aborde Pascal Sancho, c'est aussi cette qualité propre au secouriste: savoir se débarrasser de ses peurs et de ses affects lors des interventions. «Dès qu'on est impliqué affectivement, dit-il, cette froideur qui fait que tu es bon, tu la perds. Tu perds tes compétences et donc tes moyens.» Cela peut arriver notamment lorsque des enfants sont impliqués. Il raconte: «L'enfant, quand il lui arrive un accident, il y a un côté injuste. Nous, secouristes, avons alors une pression supplémentaire, le ressenti est plus sensible.» Un jour, il intervient dans un canyon où sont bloqués des adolescents, l'un d'eux ressemble terriblement à son fils et, à son insu ou non, il le gardera à ses côtés durant toute l'intervention. A l'heure de la re-

traite, un sentiment de vide? «Inconsciemment ou consciemment, cela te manque, c'est plus qu'une partie de ta vie. Quand je vois l'hélicoptère passer, je lève le nez mais j'ai moins le frisson. La souffrance et la blessure, tu ne les regrettes pas.»

Le guide a le sentiment que sa carrière s'est déroulée «très vite», malgré un parcours où il a franchi toutes les étapes, du groupe opérationnel jusqu'au commandement. «Le secours, c'est la notion d'équipe, rappelle-t-il utilement. A plusieurs, on est plus fort. Même dans les passages à vide, tu peux trouver un sens. Tu serres les dents, tu avances.» Cette profession-là rassemble des athlètes de haut niveau qui n'en font pas une gloire, mais où le courage s'inscrit dans chaque intervention. «C'est un métier où tu as beaucoup de chance si tu arrives au bout et en bon état», conclut Pascal Sancho.

**D.A.**



**PASCAL SANCHO  
BRAVO PAPA!  
30 ANS COMME  
SECOURISTE  
EN MONTAGNE**  
Mareuil Editions,  
330 pp., 20 €.

## QUATRE LIVRES POUR LES LONGUES SOIRÉES D'HIVER

Par **FABRICE DROUZY**

### ANTHOLOGIE

Avec *Montagne: les plus belles pages de l'Antiquité à nos jours*, les éditions du Mont-Blanc proposent, sous la plume de Frédéric Thiriez, également auteur d'un *Dictionnaire amoureux de la montagne* (paru aux éditions Plon il y a quatre ans), une superbe anthologie, florilège de 75 textes de passionnés des sommets et de la marche. On y trouve une compilation mêlant, selon le joli distinguo de Pierre Mazaud qui signe la préface, des extraits d'œuvres «d'écrivains montagnards» – voyageurs, romanciers, poètes ou encore scientifiques – et des récits de «montagnards écrivains» – grands alpinistes avaleurs de 8000 mètres ou de voies verticales.

Au gré des pages de l'ouvrage, on croisera donc l'empereur Hadrien, Pétrarque, Rousseau, Goethe ou Hugo pour les classiques; Whymper, Lachenal, Rébuffat, Terray ou Bonatti pour les géants des cimes; Batard, Berhault, Lafaille, Destivelle, les stars contemporaines; et quelques belles plumes d'hier et d'aujourd'hui comme David-Néel, Tesson, Rufin ou encore Bodet... Avec comme point commun, par-delà les siècles, les cultures et les sensibilités, «la même recherche de solitude, la même exaltation des paysages, les mêmes effrois face à la mort, mais aussi les mêmes joies, le même bonheur, et avant tout la liberté et l'amitié».



**FRÉDÉRIC THIRIEZ**  
**MONTAGNE: LES PLUS BELLES PAGES DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS**  
Editions du Mont-Blanc, 534 pp., 25 €.

### BIOGRAPHIES

Les histoires de montagnes se déroulent souvent en silence. Dans l'univers glacé des cimes et des neiges éternelles, la parole est rare, le souffle compté. Mais une fois que

l'aventure est finie, de retour dans la vallée, place aux mots et aux longs récits. Car les alpinistes, gens taiseux et discrets, sont souvent d'élégants stylistes que secondent nombre d'écrivains ou journalistes passionnés par ces vies d'exception.

Et c'est ainsi que naissent les chefs-d'œuvre de Lionel Terray, Roger Frison-Roche ou Jean-Marc Rochette (*lire page XII*); que vivent les légendes d'Elizabeth Hawkins-Whitshed, Walter Bonatti ou Tensing Norgay; et qu'enfin s'écrivent au quotidien les exploits au long cours d'Adam Bielecki et d'Alex Honnold comme les aventures d'un jour d'une Gaëlle Cavalier et d'un Nadir Dendoune.

Ces innombrables autobiographies, récits d'expéditions ou témoignages, sont généralement destinées à un public adulte. Les *30 Destins d'alpinistes* parus chez Paulsen s'adressent, eux, «aux filles et garçons qui rêvent de gravir les montagnes», ados amateurs de sensations fortes qui rechigneront peut-être à se plonger dans des «pavés» de 300 pages chichement illustrées.

Rédigé par la journaliste Jessica Jeffries-Britten qu'accompagnent les dessins d'Emmanuelle Halgand, le livre retrace donc la vie ou l'histoire de 30 grands noms de la montagne: légendes du passé ou contemporains; écrivains, sportifs ou chasseur de cristaux... Un intelligent tour d'horizon pour faire découvrir un univers sauvage et inspirant.



**JESSICA JEFFRIES-BITTEN ET EMMANUELLE HALGAND**  
**30 DESTINS D'ALPINISTES**  
Paulsen jeunesse, 132 pp., 19,90 €.

### RÉCIT

Elles sont comme souvent les oubliées de l'histoire. Dans un pays où les femmes ne bénéficient pas des mêmes droits que les hommes, s'attaquer au toit du monde semblait une gageure impossible. Et pourtant... Avec *les Népalaises de l'Everest*, la sociologue Anne Benoit-Janin nous fait rencontrer une dizaine de ces femmes qui ont imité

la célèbre Pasang Lhamu Sherpa, première alpiniste népalaise à atteindre le sommet de l'Everest en 1993. Volontaires et combattives, elles ont refusé le destin tout tracé, travail, famille et soumission (le suicide est la première cause de mortalité féminine au Népal), que leur réservait la société pour partir à l'assaut des montagnes, synonymes de liberté et d'émancipation. Des parcours pluriels de guide, journaliste ou instructrice de haute montagne; sages épouses, mère courage ou profil plus rock'n'choc, engagée dans des associations caritatives ou humoriste à New York... Avec en commun une énergie et une volonté qui forcent le respect.



**ANNE BENOIT-JANIN**  
**LES NÉPALAISES DE L'EVEREST**  
Glénat, 184 pp., 15,95 €.

### ROMAN

Quand deux écrivains espîgles, amoureux des mots et de la montagne, décident de s'encorder pour une étonnante expédition littéraire, on se retrouve avec cette *Salade russe au mont Blanc*, cadavre exquis au goût glacé. Durant deux ans, Hervé Bodeau et Cédric Sapin-Defour ont rédigé à tour de rôle un chapitre, en s'interdisant de communiquer ou de s'entendre sur l'histoire. Au bout du compte, ils nous proposent un thriller des cimes survitaminé, course-poursuite à travers le massif alpin où guides, truands, enquêteurs et héroïnes tentent de mettre la main sur un étonnant trésor.



**HERVÉ BODEAU ET CÉDRIC SAPIN-DEFOUR**  
**SALADE RUSSE AU MONT BLANC**  
JMEditions, 184 pp., 12,90 €.

# Écrire sa légende\*

**alpe\*huez**  
UNE MONTAGNE D'ÉMOTIONS

www.alpedhuez.com



VILLAGES-STATION & TERRITOIRE DURABLES



Réservez votre séjour  
☎ 04 79 38 12 90



Photos : © Sigrid P. K. set



Résidence\*\*\*\* "La Clé des Cimes"